

SAS [128] – Zaïre adieu

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ZAÏRE ADIEU

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



ZAÏRE ADIEU

Editions Gérard de Villiers

CHAPITRE PREMIER

L'avenue Kasavubu était paralysée par un embouteillage inextricable, même au regard des normes kinoises. En temps ordinaire, les énormes trous remplis d'eau boueuse auxquels adhéraient encore quelques fragments de bitume et qui parsemaient la chaussée suffisaient déjà à ralentir considérablement la circulation. Toutes les artères de Kinshasa semblaient avoir subi un bombardement massif de B 52. La voirie ayant définitivement cessé toute activité depuis un petit quart de siècle, chaque nouvelle saison des pluies emportait un peu plus la chaussée. Stoïquement, taxis, minibus, camions, voitures particulières, tous hors d'âge et ne tenant que par la peinture, cahotaient de trou en trou dans un concert de pignons martyrisés.

La roue avant de la Jeep Cherokee de Hughes Thomas disparut presque entièrement dans une mare boueuse, et l'Américain décolla de son siège de dix centimètres. Il s'arracha du piège d'un grand coup d'accélérateur qui lui fit faire une embardée et manqua le projeter contre un « taxibus » Volkswagen où s'entassaient une quarantaine de passagers. Ceux de l'arrière, assis très haut, cognaient le pavillon du sommet de leur crâne à chaque cahot. Le « chargeur » – auxiliaire chargé d'encaisser le prix de la course et de faire tenir le plus de monde possible dans le véhicule –, accroché à la portière latérale du minibus faillit être écrabouillé entre la Cherokee et le minibus. Agrippé d'une main à sa portière, une liasse de billets dans l'autre, il adressa à Hughes Thomas une bordée d'injures en lingala.

L'Américain donna un coup de volant et parvint à s'écarter de quelques centimètres, bloqué dans la masse roulante où son 4x4 tout neuf tranchait sur les épaves sans âge, les camions rafistolés, tous ces fossiles vomissant des flots de fumée noire. L'avenue Kasavubu étant en sens unique, les conducteurs se déportaient fréquemment sur les espaces de terre battue qui tenaient lieu de trottoir, afin d'éviter les plus gros trous. Les innombrables marchands ambulants, qui déjà ne respiraient que de l'oxyde de carbone pur, ne devaient leur salut qu'à une fuite précipitée. Hughes Thomas se maudit d'avoir choisi cet itinéraire, mais lorsqu'il avait reçu sur son Telecel [1] l'appel de « Mamie », la jeune Zaïroise qui partageait plus ou moins sa vie, il roulait sur l'avenue du 30-Juin, les Champs-Élysées de Kinshasa, qui coupait la ville d'est en ouest, bordée d'immeubles modernes déjà décrépis, de maisons au toit de tôle, de terrains vagues, de buildings

inachevés. « Mamie » lui avait demandé de la rejoindre à Limeté, un quartier au sud-ouest de la ville. L'avenue Kasavubu, descendant plein sud à partir de l'avenue du 30-Juin, semblait l'itinéraire idéal.

— *Shit !* [2]

Il écrasa le frein et son Telecel fila sur le plancher de la Cherokee. Un minibus peint d'une belle couleur mauve avait perdu sa roue avant gauche et s'était immobilisé au milieu de la chaussée. Incident banal, mais le chauffeur, en attendant une éventuelle réparation, avait calé son essieu avec un banc qui occupait la chaussée sur un mètre cinquante ! Magnifique goulot d'étranglement ! Personne ne protestait, cependant... Hughes Thomas profita du ralentissement pour ramasser son Telecel et appuyer sur la touche « bis ». L'appareil afficha aussitôt « hors portée ». Bizarre. Les Telecel étaient fiables. Seuls les vieillards se souvenaient de l'époque où le téléphone « normal » marchait normalement au Zaïre. Après quelques tâtonnements, des investisseurs privés avaient lancé un satellite et dix mille portables étaient en service à Kinshasa, sans compter une centaine de cabines publiques.

Évidemment, pour une population de six millions d'habitants, c'était un peu juste.

Tandis que Hughes Thomas contournait le banc avec précaution, il entendit soudain derrière lui un concert de glapissements aigus. Dans le rétroviseur, il vit surgir une meute de très jeunes gens dépenaillés qui hurlaient des slogans, interpellaient les conducteurs en brandissant des pancartes de carton et quelques enseignes visiblement arrachées à des boutiques de change. Ralentissant encore la circulation, ils se faufilaient entre les véhicules roulant au pas, donnaient des coups dans les carrosseries. Hughes Thomas baissa sa glace teintée et prêta l'oreille à leurs vociférations...

Ils protestaient contre les taux de change pratiqués par les Libanais : cent soixante-dix mille nouveaux zaïres pour un dollar, alors que le nouveau gouvernement de Laurent-Désiré Kabila l'avait fixé à cent quarante mille... Très vite, conducteurs et passagers les encouragèrent vivement à aller brûler vif ces Libanais malhonnêtes. Dé foulement habituel de toutes les révolutions africaines : un changement de régime où on ne brûlait pas quelques Libanais n'était qu'un jour sans soleil.

Or, du changement, il venait d'y en avoir ! Et du massif ! La fin de trente ans de mobutisme. En quelques mois, un des plus anciens régimes africains s'était effondré. Sous les coups d'un ancien guérillero surgi du passé, un homme que tout le monde avait oublié.

Laurent-Désiré Kabila, compagnon de Patrice Lumumba, révolutionnaire marxiste passé, croyait-on, aux oubliettes de l'Histoire. Mais Kabila avait resurgi, comme un fantôme !

Et, une semaine plus tôt, le 17 mai exactement, Kinshasa avait été secoué par un tremblement de terre politique. Les colonnes de l'Alliance des forces démocratiques de libération de Laurent-Désiré Kabila étaient entrées en ville, guidées par des véhicules du CICR [3] cherchant à éviter toute effusion de sang. Des soldats très jeunes, visiblement harassés, disciplinés, coiffés de béret rouge, en tenue de combat camouflée et bottes en caoutchouc. Armés de Kalachnikov avec plusieurs chargeurs scotchés les uns aux autres, le regard vide de fatigue, ou parfois émerveillé devant les bâtiments imposants de la capitale du Zaïre.

Pour la plupart, c'étaient des paysans recrutés pour la « libération » du Zaïre. Des Tutsis rwandais, des Ougandais, des Banyamulangués [4], des Lubas du Katanga. Certains étaient en camion, la plupart se déplaçaient à pied. La veille de leur entrée dans Kinshasa, les Kinois avaient assisté, stupéfaits, à la fuite éperdue des « mobutistes » qui régnaient sans partage sur le pays depuis plus de trente ans !

D'abord, le maréchal Mobutu Sese Seko lui-même s'était envolé pour Gbadolite, son fief dans le nord-Zaïre, où il ne s'était arrêté que le temps de déterrer quelques cercueils de membres de sa famille ou de proches, afin de les emmener avec lui dans un exil plus lointain. Il n'avait même pas emmené son fils chéri, Kongolo !

Tout de suite après son départ, cela avait été la débandade. Tous ceux qui étaient liés de près ou de loin au régime avaient fui. Officiers, hommes politiques, hauts fonctionnaires, businessmen, courtisans de toutes sortes. Aucun avion ne se posant plus à l'aéroport de Kinshasa, la plupart avaient gagné Brazzaville, juste de l'autre côté du fleuve, soit par le « Beach » [5], soit même en pirogue. De Brazza, la plupart avaient pris l'avion pour l'Afrique du Sud, d'autres pays africains ou l'Europe. Certains étaient restés. Pour voir : à certains endroits, le Zaïre ne mesurait qu'un kilomètre de large. À l'abri dans ce pays voisin, ils pouvaient observer la suite des événements.

Abandonnés de leurs chefs, pas payés depuis des mois, trop pauvres pour se sauver aussi, les militaires des FAZ [6] et de la supposée unité d'élite, la Division spéciale présidentielle, essayaient de survivre tant bien que mal. D'abord en pillant, en volant, utilisant l'armement qui leur restait, sans illusions sur le sort qui les attendait. Haïs de la population qu'ils pressuraient depuis des décennies et promis à l'exécution par le nouveau pouvoir, ils se tenaient, comme ils pouvaient.

Encore dangereux, car sans espoir.

Personne n'aurait jamais pensé que le régime du maréchal Mobutu, longtemps soutenu par la CIA et les États-Unis, puis par la France, s'effondre comme un château de cartes ! Cette « kleptocratie » qui, depuis plus d'un quart de siècle, avait mis le Zaïre en coupe réglée au

seul profit d'une classe dirigeante dont la rapacité défiait l'imagination. Depuis trente ans, rien n'avait été entretenu ! Même pas les mines de cuivre, de manganèse, de cobalt, d'or ou de diamants dont le produit enrichissait indéfiniment Mobutu et les siens. Il n'y avait plus de services publics, plus de transports, plus de téléphone, plus de poste, plus de routes.

Plus d'État, d'ailleurs.

Cet immense pays ne survivait que des initiatives privées, des combines, ce qu'on appelait « l'économie informelle ».

Les hôpitaux n'avaient plus depuis longtemps de médicaments, peu de médecins et même pas de draps.

Prudent, le maréchal Mobutu avait quitté le pays depuis plus d'un an, se partageant entre la France et le Maroc. Comme si, après avoir pressé son pays comme un citron, il s'en désintéressait, occupé à soigner une maladie qui l'éloignait à présent du pouvoir.

La véritable agonie du mobutisme avait commencé huit mois plus tôt. Lorsqu'un certain Laurent-Désiré Kabila avait annoncé, à partir de Goma, ville située tout à l'est du Zaïre, à près de deux mille kilomètres de Kinshasa, qu'il allait libérer le Zaïre du mobutisme, chasser Mobutu et les siens et prendre Kinshasa !

C'était en octobre 1996.

Personne ne l'avait cru. Les spécialistes de l'Afrique avaient découvert que Laurent-Désiré Kabila, révolutionnaire marxiste des années soixante, avait appartenu à la mouvance de Patrice Lumumba et même rencontré Che Guevara qui n'en avait pas gardé un souvenir impérissable... Il n'avait jamais dépassé les maquis du Kiwu – encore à l'est du Zaïre – pour se replier définitivement, d'abord au Rwanda voisin, puis en Tanzanie et en Ouganda.

Maintenant, il resurgissait, chauve comme un caillou, rondouillard comme un vieux politicien radical-socialiste, à la tête d'une armée de va-nu-pieds hétéroclite. Des Tutsis rwandais poursuivant les Hutus responsables du génocide rwandais – huit cent mille Tutsis massacrés – réfugiés au Zaïre, mêlés aux centaines de milliers de réfugiés qu'ils avaient poussés devant eux, comme un bouclier humain. Des Tutsis ougandais venant à la rescousse de leurs « cousins » et des Banyamulangués.

Pendant quelques mois, le monde avait suivi distraitement l'avance de l'AFDL de Kabila. Les camps de réfugiés hutus étaient tombés les uns après les autres, puis tout l'est du Zaïre avait été conquis par l'AFDL. Mais tout cela se passait encore à des centaines de kilomètres de Kinshasa.

Et puis, les troupes de Kabila avaient pris Kisangani, grande ville de l'Est, malgré la présence de mercenaires yougoslaves pro-Mobutu. Mais, de Kisangani, il y avait encore plus de mille kilomètres jusqu'à

Kinshasa, Les généraux des FAZ multipliaient les déclarations guerrières, assurant que les maigres colonnes kabilienues allaient s'enliser dans la jungle. Mais, les Bérêts rouges de Kabila avaient continué comme des fourmis. Une colonne par le nord, une autre par le sud, prenant en tenaille Kinshasa. Et Lumumbashi, au Katanga, était tombé.

Personne n'y croyait encore.

De l'avis général des experts militaires, il suffisait d'un *seul* bataillon pour stopper l'avance de l'AFDL. Sur le papier, les FAZ disposaient d'une armée relativement puissante, avec des blindés, de l'artillerie et même de l'aviation, à opposer aux quelque cinq mille hommes de Kabila. Seulement, les FAZ s'étaient désintégrées. Il n'y avait pas de combat. Dans les villages, un messager en bicyclette débarquait en annonçant « les libérateurs arrivent » et cela suffisait. La distance séparant les colonnes de Kabila de Kinshasa avait diminué. De milliers de kilomètres, on était passé aux centaines, puis aux dizaines. Même l'aide des alliés de Mobutu – l'Unita angolaise de Jonas Savimbi – n'avait pas suffi à arrêter le modeste rouleau compresseur de l'AFDL.

Et le 16 mai, Mobutu et ses amis s'étaient enfuis, comme les rats quittant un navire en train de couler. Abandonnant leurs somptueuses villas, leurs Mercedes, ainsi que leurs garde-robes !

Le jour même avait commencé le plus gigantesque pillage que Kinshasa ait jamais connu. Les Kinois s'étaient rués comme des sauterelles sur les biens abandonnés, arrachant même le revêtement de mosaïque des piscines. Récupérant tout ce qui pouvait leur être utile et vendant le reste. Pendant quelques jours on se serait cru à une vente de Sotheby's au Marché aux Voleurs ! Cela regorgeait de bibelots, de lampes, de meubles dont les Kinois, vivant dans des cases, n'avaient que faire. Un collègue français de Hughes Thomas avait acheté pour une bouchée de pain une salle à manger et un salon Art déco de l'architecte d'intérieur Claude Dalle, pillés dans la villa du fils Mobutu. Et on lui avait même livré l'ensemble à dos d'homme !

Hughes Thomas avait acheté pour lui une caisse de Champagne Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1989, pour cinquante dollars ! Le vingtième de sa valeur. Et le lendemain, le 17 mai, les soldats à bérêt rouge de l'AFDL faisaient leur entrée dans Kinshasa, pratiquement sans tirer un coup de feu. Accueillis la plupart du temps comme des libérateurs.

En quelques heures, la ville s'était transformée : policiers disparus, bureaux abandonnés, organes de sécurité décapités, les gens étaient livrés à eux-mêmes.

Fini le racket des militaires !

Les journaux avaient continué à paraître, adoptant immédiatement

un ton violemment anti-Mobutu, et la monnaie – le nouveau zaïre – à se déprécier contre le dollar.

Mais, dans l'ensemble, la vie continuait. À part quelques règlements de compte, il n'y avait pas eu de massacre et les Kinois attendaient de voir ce qui allait se passer. Hughes Thomas était comme tout le monde. Il ignorait totalement de quoi serait fait l'avenir. Pour le moment, il fallait survivre.

Il jeta un coup d'oeil dans son rétroviseur, et son poulx s'accéléra. Ayant repéré le 4x4 tout neuf, quelques *chégués* [7] l'avaient pris en chasse. Un gosse se mit à courir le long de la Cherokee, réclamant de l'argent. Hughes Thomas lui abandonna quelques liasses de zaïres. Pas la peine de prendre des risques. Ces charmants bambins adoraient brûler les voitures et sa Cherokee aux glaces fumées et aux sièges de cuir avait à peine mille kilomètres.

Soudain, dans le sillage des jeunes manifestants, il aperçut quelques soldats en béret rouge et tenue de combat, Kalach à l'épaule, qui paraissaient encadrer leur marche.

Donc, cette manif n'était pas totalement innocente.

En dehors des Libanais, la plupart des changeurs étaient des partisans d'Étienne Tshisekedi, épine dans le pied du nouveau maître du Zaïre, Laurent-Désiré Kabila.

Vieux politicien zaïrois originaire du Kassaï, Étienne Tshisekedi avait été plusieurs fois ministre de Mobutu, et même Premier ministre en 1991 ! L'expérience avait tourné court, Mobutu l'ayant désavoué au bout de quelques semaines. De ce jour, Étienne Tshisekedi était devenu un féroce opposant à l'homme à la toque de léopard. Se considérant toujours Premier ministre, il tenait tous les jeudis un « conseil des ministres » dans une paillote au fond de son jardin...

Ailleurs, Étienne Tshisekedi aurait été considéré comme un gentil original. Au Zaïre, il était incroyablement populaire et le parti qu'il avait fondé, l'UDPS [8], comptait de nombreux adhérents.

Bien entendu, après la fuite de Mobutu, Étienne Tshisekedi, pratiquement le seul homme politique demeuré à Kinshasa, s'était attendu à être nommé Premier ministre « pour de bon ». Mais Laurent-Désiré Kabila n'avait pas envie de partager son pouvoir tout neuf et ne lui avait donné aucun poste. Alors, depuis le 17 mai, date de l'arrivée de Kabila à Kinshasa, Étienne Tshisekedi multipliait les déclarations incendiaires contre le nouvel homme fort du pays, lançait des opérations « ville morte », téléguidait des manifestations étudiantes qui dénonçaient la dictature de Kabila et ses « protecteurs » rwandais.

Donc, la manif des *chégués* était la réponse du berger à la bergère. Avec quelques poignées de nouveaux zaïres, on en faisait ce qu'on voulait. C'était sûrement sur l'ordre de Kabila qu'ils s'étaient répandus dans les rues.

Hughes Thomas se promet de faire un rapport pour Langley en rentrant à l'ambassade. En ce moment, la station de la CIA de Kinshasa ne croulait pas sous le travail. L'équipe dirigée par Irving Scott avait vu disparaître la plupart de ses homologues zairois, enfuis de l'autre côté du fleuve, à Brazza, ou plus loin encore. Quant aux nouvelles autorités de Kabila, elles se méfiaient de ces supposés suppôts de Mobutu. Les rapports entre la CIA et Kabila étaient réduits à leur plus simple expression, après avoir été aussi intimes que chaleureux pendant des années.

À l'origine, Mobutu avait été l'homme providentiel des Américains craignant que le Zaïre ne tombe sous la coupe de marxistes africains. Ils l'avaient joué à fond contre Patrice Lumumba, soutenu par les Soviétiques. C'était dans les années soixante. Patrice Lumumba avait fini assassiné, au grand soulagement de la CIA et, grâce à l'aide intelligente de cette dernière, Mobutu avait pu prendre le pouvoir. Et le garder. Éliminant systématiquement tout ce qui pouvait représenter un danger pour lui.

Évidemment, au fil des ans et de ses exactions, il était devenu de moins en moins fréquentable...

La chute du mur de Berlin et l'effondrement du système soviétique avaient été les derniers clous dans son cercueil politique. Seulement comme les Américains n'avaient personne pour le remplacer, la station de la CIA de Kinshasa avait continué à entretenir des relations privilégiées avec lui et ses amis.

Jusqu'à ce que Kabila surgisse.

Les *chégués* allaient plus vite que les voitures ! Hughes Thomas les vit se fondre devant lui dans la fumée des pots d'échappement, ainsi que leurs « protecteurs » au béret rouge. Tandis qu'un soldat de petite taille se faufilait entre deux véhicules, le passager hilare d'un minibus cria en lingala au chauffeur d'un camion :

— Dis-moi, tu as vu ce Tutsi-là ! Comme il est court [9]. Et il a pris une corde pour remonter dans son arbre !

En effet, le soldat portait, enroulé autour de la ceinture, un cordage terminé par un mousqueton, élément de sa tenue de combat. Ne comprenant que le swahili, le soldat ne broncha pas...

Le gros reproche des Kinois à Kabila, c'était son armée d'étrangers : des Tutsis rwandais haïs par les Bantous depuis la nuit des temps. Tous, bien sûr, n'étaient pas rwandais, ils venaient aussi de l'est du Zaïre – les fameux Banyamulangués – ou du Shaba et des régions traversées par la colonne victorieuse. Mais aux yeux des Kinois, ce n'étaient que des Tutsis, des envahisseurs.

Même si la plupart ne dépassaient pas un mètre soixante...

Pourtant, leur arrivée avait ramené la sécurité à Kinshasa, où les soldats de Mobutu, sans solde depuis plusieurs années, vivaient de

pillages et de rapines, rançonnant systématiquement tous ceux qu'ils croisaient, Blancs et Africains.

L'armée zaïroise – les FAZ – s'étant évaporée, il ne restait dans Kinshasa que ces sages Bérets rouges, les « Tach-Tach » comme les avaient surnommés les Kinois en raison de leur tenue camouflée. Ceux-là ne rançonnaient personne, ne volaient pas les voitures et se contentaient d'exécuter quelques voleurs, avec l'aide joyeuse de la population. Bien sûr, il leur arrivait parfois de demander poliment une bière. Mais qui aurait le coeur de refuser une bière à un militaire assoiffé, porteur d'une Kalachnikov avec plusieurs chargeurs ?

En dépit de cette correction, les soldats de Kabila n'étaient pas acceptés. C'étaient des Rwandais, des étrangers qu'on accusait de tous les maux. Disciplinés, ils se contentaient de veiller sur un certain nombre de points stratégiques : la résidence de Kabila, l'*Hôtel Intercontinental* où bouillonnait la nouvelle nomenclatura, l'aéroport et quelques endroits sensibles. Morts de peur, les Kinois ne sortaient plus la nuit et n'arrivaient pas à croire que ces soldats puissent ne pas être des pillards...

Il y eut une trouée soudaine et Hughes Thomas se faufila sur le trottoir, manquant d'écraser quelques marchands de cacahuètes qui protestèrent sans méchanceté. Un vendeur de journaux courut quelques mètres à côté de la voiture, brandissant *La Tempête des Tropiques* du matin, puis renonça. Hughes Thomas jeta un coup d'oeil à sa Breitling *Intruder* qu'il utilisait souvent comme boussole solaire grâce à sa lunette tournante à trois cent soixante degrés. Trente-cinq minutes depuis qu'il avait reçu le message de Mamie. Qu'est-ce qu'elle faisait à Limeté ?

Il accéléra en pénétrant dans le quartier de Matangué. L'avenue Kasavubu était bordée de marchands de pièces détachées automobiles offrant des échafaudages de roues, de portières, de moteurs, tous volés. Il allait arriver au boulevard Sendwé et le prendre pour rejoindre l'avenue Lumumba lorsqu'il jura.

Une manifestation barrait tout le boulevard Sendwé ! D'imposantes banderoles exigeaient séance tenante le rétablissement de l'État de droit ! Un peu irréel dans ce pays où l'État tout court n'existait plus depuis longtemps. Des panneaux brandis par des manifestants se réclamaient d'Étienne Tshisekedi et de l'UDPS...

Hughes Thomas dut continuer jusqu'à la place des Victoires, en contournant deux conducteurs qui s'étaient empoignés au milieu de la chaussée à la suite d'un accrochage. L'assurance auto étant inconnue au Zaïre, le moindre accident devenait une affaire d'État. Enfin, l'Américain atteignit le rond-point et fonça vers l'avenue Lumumba.

Le coup de fil de Mamie l'inquiétait.

De son vrai nom Justine Bazamou, Mamie était une Zaïroise aux

grands yeux rieurs et doux, aux traits plutôt fins à l'exception d'une grosse bouche sensuelle, au sourire éclatant, un peu allumée. Lorsque Hughes Thomas l'avait rencontrée, six mois plus tôt, elle tapinait gentiment au *Savanana*, la boîte en vogue de Kinshasa. Tous les soirs, au son d'une musique endiablée, quelques expatriés et des Africains faisaient leur choix parmi une trentaine de filles qui venaient là danser, boire et trouver un *mundelé* [10].

Un copain de Hughes Thomas, également membre de l'ambassade américaine, lui avait désigné deux filles en train de danser, ce soir-là.

— Regarde ces deux-là. Justine et Gisèle, elles sont jumelles, mais elles ont une sacrée différence.

Hughes Thomas n'avait pas vu laquelle, au premier abord. Ce n'est que lorsque les deux Noires avaient pivoté qu'il avait compris. Elles avaient toutes les deux une poitrine aiguë, des hanches minces, mais l'une avait des fesses plates, et l'autre une croupe de rêve, extraordinairement cambrée, ronde, haute. Instantanément, Hughes Thomas s'était dit que cette fille avait été mise au monde pour être sodomisée.

Les deux jumelles les avaient rejoints, on avait fait les présentations. Le barman blond à la moustache conquérante avait servi à boire. Pour montrer qu'elle savait vivre, Mamie avait réclamé une coupe de Taittinger au lieu de la traditionnelle Primus pression. Ils avaient bavardé. Au *Savanana*, l'ambiance était « cool ». Tout le monde se connaissait. Certes, les filles vendaient leurs charmes, mais gentiment. Elles venaient aussi pour danser, s'amuser, boire. Mamie avait fait la chatte avec Hughes Thomas, lui adressant des regards brûlants, se frottant un peu contre lui. L'Américain n'avait qu'une idée, palper cette chute de reins fabuleuse. Il en avait les mains moites.

Lorsque, au « dombolo », musique zaïroise très rythmée, avait succédé un slow, Mamie l'avait entraîné sur la piste. La voix chaude d'une chanteuse rwandaise baignait la boîte d'une atmosphère sensuelle. Hughes Thomas avait senti sa cavalière s'incruster à lui avec naturel. Elle ne portait qu'une robe courte et légère qui ne laissait rien ignorer de son corps. Dans l'ombre, il avait glissé une main jusqu'à sa taille, puis plus bas, détaillant ses courbes de rêve.

Il en avait eu une érection immédiate et Mamie, par une petite ondulation des hanches, avait montré qu'elle appréciait cet hommage.

La suite n'avait été qu'une formalité. Ils avaient dansé, bu, redansé, flirté. Mamie avait basculé du Champagne à la Caïpirinha en en faisant préparer un carafon par le barman, versant du Cointreau sur des demi-citrons verts écrasés sur un lit de glace. Lui s'était mis au *Defender on ice*. Même au bar, Mamie restait collée à lui comme une sangsue, et sans souci des voisins, il parcourait ses courbes d'une main

avide. Vers quatre heures du matin, c'est lui qui l'avait prise par la main. Il avait l'impression de n'avoir jamais vu un tel phénomène naturel.

Phocas, son chauffeur burundais, les avait ramenés sans commentaire à sa grande maison au bord du fleuve, mise à sa disposition par l'ambassade américaine. À Kinshasa, les mœurs étaient plutôt libres et le charme sensuel de certaines Zaïroises n'incitait pas à l'apartheid.

À peine arrivé, le chauffeur s'était éclipsé, les laissant seuls. Mamie, sans un mot, avait suivi Hughes Thomas dans sa chambre avec un sourire complice. Elle l'avait embrassé, glissant des doigts fuselés sous sa chemise pour l'agacer habilement. Puis d'un geste gracieux elle avait fait passer sa robe par-dessus sa tête. Elle était nue dessous. Ses seins pointaient comme deux pyramides horizontales, avec la fermeté insolente de la jeunesse. Sa peau marron clair était satinée.

Gentiment, elle l'avait déshabillé, renforçant encore son érection d'un massage précis, puis elle s'était allongée sur le lit à plat ventre...

Hughes Thomas était si tendu qu'il en avait mal au ventre. Il avait quand même remarqué le paquet de préservatifs posé en évidence sur la table de nuit par le chauffeur. Délicate attention.

Mamie l'avait pris dans sa bouche avec douceur, se coulant contre lui, l'avalant à pleine gorge, mais il n'avait pas besoin de cela. Fébrilement, il s'était équipé, l'avait retournée et il avait violé ses reins.

D'abord avec retenue, en se plaçant délicatement à l'ouverture de ses reins. Mamie avait gémi lorsqu'il s'était enfoncé dans sa croupe, mais Hughes Thomas était incapable de se retenir. Il avait poussé, poussé jusqu'à ce que son ventre soit en contact avec la chair satinée des fesses rondes. Il haletait de plaisir. Les mains crachées dans les hanches minces, il l'avait forcée à s'agenouiller, pour gagner encore un centimètre ou deux. En dépit de la clim, il avait la sueur aux tempes.

Mamie, prosternée, sodomisée à fond, les mains à plat sur le drap, lui offrait ses fesses avec une immense bonne volonté.

Tout le puritanisme mormon de Hughes Thomas s'était évaporé en un clin d'oeil. Oubliées les strictes consignes de la *Company* déconseillant fortement les « contacts » avec les indigènes susceptibles d'être porteuses du sida, indicatrices et voleuses de santé. Comme un fou, il s'était mis à labourer cette croupe de rêve, y couissant avec une facilité grandissante. Il avait terminé sa cavalcade dans un rugissement sauvage, enfoncé jusqu'à la garde.

Il s'était juré de ne pas recommencer.

Le lendemain soir, il était au *Savanana*, mais Mamie n'y était pas. Il avait dû patienter trois jours avant de la revoir, sans sa soeur cette

fois. Tout s'était déroulé comme la première fois, sauf qu'il lui avait demandé de dormir là. Peu à peu, Mamie s'était plus ou moins installée chez lui. Discrètement. Hughes Thomas ne se rassasiait pas de ce cul extraordinaire. En plus, elle était douce, gaie, se servait très bien de sa bouche et savait faire la cuisine. Enfin, un peu de cuisine.

Bien entendu, il ne s'était pas vanté à l'ambassade américaine de cette mise en ménage. Sa femme étant retournée aux États-Unis, ne supportant pas le climat, il ne se sentait même pas coupable.

Juste heureux.

Sans s'en rendre compte, Hughes Thomas était devenu fou de Mamie. Sans rien savoir d'elle. Elle prétendait avoir dix-sept ans, paraissait fraîche, était relativement éduquée, très propre. Une de ses grandes joies était de confectionner des cocktails.

Des « kamikazes », en mélangeant du jus de citron, du Cointreau et de la vodka, ou bien des Original Margarita, tequila « Très Magayes », Cointreau et citron vert.

Elle les goûtait copieusement et n'en était que plus amoureuse ensuite. Un merveilleux petit animal de plaisir. Comme elle disparaissait souvent dans la journée, il lui avait donné un Telecel local qui lui permettait de la joindre n'importe où. Lorsqu'elle décrochait...

Ce matin même, elle avait débarqué inopinément chez lui avec une vieille valise en carton qu'elle lui avait demandé de garder quelques jours. Comme sa maison risquait toujours d'être cambriolée, Hughes Thomas avait enfermé la valise dans son armoire blindée, à l'ambassade. Puis, alors qu'il venait de quitter son bureau, il y avait eu un coup de téléphone affolé.

— Hughes, viens vite, j'ai besoin de toi.

Elle lui avait donné l'adresse à Limeté et avait aussitôt raccroché.

Il soupçonnait une sombre magouille à l'africaine et se maudissait de ne pas lui avoir posé de questions. Il déboucha enfin sur l'avenue Lumumba, large voie encombrée descendant vers le sud. À gauche, c'était la zone industrielle, à droite un quartier résidentiel avec d'assez belles villas.

Mamie lui avait indiqué un portail bleu portant le numéro 41, entre la Douzième et la Treizième Rue, sur la contre-allée, côté zone industrielle. Il s'engagea dans la contre-allée et revint sur ses pas. Cent mètres plus loin, il stoppa devant un portail bleu portant le numéro 41.

Machinalement, à l'abri de ses glaces fumées, il prit dans sa boîte à gants le Beretta 92 qu'il était obligé d'avoir en permanence, bien qu'il ne se sente aucunement menacé. Son travail avait surtout consisté à nouer des contacts avec les gens de l'entourage de Mobutu pour faire passer des messages et à rédiger ensuite des pages d'analyses. Il glissa

le pistolet dans son holster dissimulé par le gilet kaki de photographie porté sur sa chemise.

À peine eut-il sauté à terre qu'un jeune Noir s'approcha de lui et demanda en français :

— Patron ! C'est vous qui venez retrouver la jeune fille ?

— Oui.

— Venez avec moi, patron.

Le jeune Noir poussa le vantail de fer et ils pénétrèrent dans une cour bordée de hangars visiblement inoccupés, puis se dirigèrent vers un petit bâtiment au fond, aux fenêtres protégées de rideaux opaques. L'endroit était assez sinistre, le ciel gris et bas de fin de saison des pluies pesait comme un couvercle et la nuit allait tomber, à six heures pile comme tous les jours. Le jeune homme poussa la porte et s'effaça. Le bureau était à peine éclairé.

Le poulx de Hughes Thomas grimpa à cent cinquante d'un coup.

Mamie lui faisait face, le visage déformé par les coups, le regard traqué, appuyée à un bureau en désordre. À côté d'elle se trouvait un militaire en tenue camouflée, l'air mauvais. Il tenait sa Kalachnikov à deux mains et avait enfoncé l'extrémité du canon entre les cuisses de la jeune femme, relevant sa robe très haut sur ses hanches, découvrant sa toison noire. Le canon et la mire disparaissaient dans le sexe, comme un appendice monstrueux.

Hughes Thomas se sentit glacé. Cela sentait mauvais, très mauvais. Il dévisagea l'homme. Impossible de déterminer à quelle ethnie il appartenait. Plutôt un Bantou, mais il n'y avait plus de membres des FAZ en uniforme dans Kinshasa, depuis la fuite de Mobutu. Ignorant Hughes Thomas, l'homme apostropha Mamie en lingala :

— C'est lui qui a l'argent ?

Hughes Thomas comprenait le lingala. Il pensa aussitôt à la valise. Quel imbécile il avait été ! Faisant comme s'il n'avait pas compris, il demanda d'une voix posée :

— Que se passe-t-il ? Pourquoi menacez-vous cette femme ?

Le Noir ne répondit pas, c'est Mamie qui dit d'une voix tremblante :

— Oui, papa, c'est lui.

Au Zaïre, on appelle tous les hommes papa et les femmes mama... Le Noir se tourna vers Hughes Thomas, l'air mauvais.

— C'est toi qui as les dollars ?

— Quels dollars ?

D'un geste sec du poignet, le militaire enfonça encore un peu la Kalachnikov entre les cuisses de Mamie qui poussa un hurlement.

— Tu te moques de moi, *mundelé* ! Attention.

Il avait le doigt sur la détente. Hughes Thomas en avait la nausée. Et il avait laissé son Telecel dans la Cherokee. Celui de Mamie était posé sur la table. Il fallait coûte que coûte faire tomber la pression.

- Mamie m'a confié une valise, c'est de ça qu'il s'agit ?
L'homme ne desserra pas les lèvres, mais Mamie souffla :
— Oui.
— Vous voulez la récupérer ?
— Oui.

Hughes Thomas, avec un sourire qui se voulait rassurant, étendit la main vers le Telecel posé sur le bureau.

— Je vais téléphoner qu'on me l'apporte ici...

L'homme grogna, et dit en français :

— Non. On va venir avec toi.

Hughes Thomas ne broncha pas. Il imaginait la réaction de cet homme s'il l'emmenait à l'ambassade américaine. Il valait mieux aller chez lui. Il échangea un regard avec Mamie. Elle était trop affolée pour réagir. Il essaya de reprendre le dessus, psychologiquement au moins.

— D'abord, dit-il, cessez de menacer cette femme. Sinon je ne bougerai pas.

L'homme en uniforme eut un rictus méprisant, mais avec une lenteur voulue, il retira le canon de la Kalach et la robe de Mamie retomba sur ses cuisses. Mais le canon se braqua aussitôt sur Hughes Thomas.

— Toi, tu es un *mundelé* bien arrogant ! Je pourrais te tuer.

Avec les Africains, on ne sait jamais, cela pouvait être des paroles en l'air, ou il pouvait lui lâcher une rafale dans le ventre... Selon le nombre de bières englouties.

— Je ne suis pas arrogant, protesta Hughes Thomas, je ne veux pas qu'on brutalise une femme. Si Mamie vous doit quelque chose, elle va vous le rendre.

— C'est bon, grommela le Noir, un peu calmé.

Mamie, les mains croisées sur son ventre, regardait dans le vide. Dans quelle combine était-elle allée se fourrer ? se demandait Hughes Thomas. Ses copains lui avaient dit de ne *jamais* s'acoquiner avec une Noire, même si c'était le meilleur coup du monde. Il y avait toujours des problèmes. Il y était.

Il réalisa que le Noir ne s'était pas aperçu qu'il portait une arme. D'ailleurs, très peu de Blancs en possédaient.

— Bon, proposa-t-il. On y va ?

Avant qu'il puisse répondre, la porte s'ouvrit dans son dos, sur un second Noir, en uniforme lui aussi, qui tenait une Kalach à bout de bras. Le nouveau venu le dévisagea d'un regard aigu. Avec ses cheveux en brosse très courts, uniquement sur le sommet du crâne, il ressemblait aux gradés de la *Division Spéciale Présidentielle* de Mobutu, les plus méchants et les plus corrompus. Son regard s'arrêta à la bosse du Beretta 92, sous le gilet de toile.

— Il est armé, ce *mundelé-là*, lança le nouveau venu. Qui c'est ?

L'homme à la Kalachnikov aboya aussitôt, à l'adresse de Hughes Thomas :

— Présentez-vous !

Cette fois, cela tournait *vraiment* au vinaigre, surtout s'ils découvriraient qu'il faisait partie de l'ambassade US. Hughes Thomas se maudit d'être venu dans cet endroit désert sans prévenir personne. Le soldat écarta son gilet du bout de sa Kalach et poussa un cri aigu.

— Ça c'est vrai ! Il a une arme.

Il sautait d'un pied sur l'autre, en proie à une surexcitation enfantine.

— Donne ça, lança le nouveau venu.

Hughes Thomas ne broncha pas.

— Non.

— Donne ou on te tue.

— Je suis diplomate ! expliqua Hughes Thomas. J'ai reçu cette arme pour ma protection.

— Tu es belge ?

— Non, américain.

— Américain ! Tu es un ami de ces salauds-là de Tutsis !

Hughes Thomas sentit le sang se retirer de son visage. Ça, c'était mauvais. Il commençait à comprendre à qui il avait affaire.

— Je ne connais pas de Tutsis, corrigea-t-il. Je suis affecté à Kinshasa depuis deux ans. (Il continua en lingala :) Je te connais, toi, tu n'étais pas au camp Tshatshi, au bataillon Dragon ?

Il avait espéré prendre son adversaire à contre-pied mais l'autre fronça les sourcils, ivre de rage.

— Donne-moi le pistolet, fit-il. Sinon je te tue.

Mamie avait glissé le long de la table et se trouvait maintenant presque derrière Hughes Thomas. Soudain, sans crier gare, elle se détendit comme une biche qui prend son élan, franchit la porte d'un seul bond et détalait dans la cour ! Dehors, la nuit était totalement tombée et tout le monde fut pris de court.

L'homme à la Kalach réagit le premier, braquant son arme vers le seuil. On distinguait encore la silhouette de Mamie dans la pénombre, tandis qu'elle détalait au milieu de la cour. Hughes Thomas saisit alors le canon de l'arme, le détourna, et la rafale alla s'enfoncer dans le mur.

Derrière lui, le second soldat était en train d'armer sa Kalach. Tout en maintenant l'autre loin de lui, il arracha son pistolet du holster. Il réalisa à l'instant qu'il ne l'avait pas armé. Il lui fallait les deux mains pour tirer la culasse en arrière. Il lutta encore quelques secondes, se disant qu'au moins, Mamie était saine et sauve. Le percuteur de la Kalach claqua à vide et il lâcha enfin le canon brûlant.

Il était en train d'armer son Beretta 92 lorsque le second homme lui tira une longue rafale dans le dos, des reins aux poumons.

CHAPITRE II

La meute des « protocoles » [11], des arnaqueurs en tout genre, des faux policiers en uniforme, qui accueillait à l'époque Mobutu les voyageurs à l'aéroport de N'Jili, s'était évaporée. Ne restaient que quelques soldats de nationalité indéterminée veillant sur des avions qui pour la plupart auraient fait le bonheur d'un musée de l'air. Quelques policiers en civil, dépénailés et polis, armés de cachets illisibles, souriants et morts de peur, canalisait les arrivants. Pour la modique somme de cinq dollars, on avait droit au salon VIP, un peu moins crasseux que le reste de l'aérogare en état de décrépitude avancée. Un Noir arborant fièrement une chemise portant une énorme inscription « Protocole » dans le dos y mena Malko, récupéra son passeport et son ticket de bagage. Le vol en provenance de Luanda était pratiquement vide. Les liaisons aériennes avec l'ex-Zaïre, interrompues depuis le 17 mai, n'étaient rétablies que depuis peu. Malko s'installa à côté d'un groupe de Libanais conversant à voix basse en arabe. Cinq minutes plus tard, un Blanc aux moustaches grises en guidon de vélo surgit, essoufflé, et fonda sur lui.

— Vous êtes le prince Malko Linge ?

— Absolument.

— Je suis Jeffrey Lord. Le chiffreur de la station. M. Irving Scott vous attend à l'ambassade. Je vais m'occuper de votre passeport. Sinon, ça durera des heures. Ils sont paranos, depuis la fuite des mobutistes.

Malko s'assit sagement. L'aéroport semblait abandonné, les bâtiments aux vitres cassées menaçaient ruine. Jeffrey Lord réapparut vingt minutes plus tard avec la valise de Malko, traînant derrière lui un douanier qui prétendait que les chemises propres de Malko étaient neuves et qu'il devait payer la douane dessus. Le Zaïre n'avait pas totalement changé...

Malko prit place dans une Land Cruiser cabossée dont la clim était en panne. À peine au volant, Jeffrey Lord écarta la « banane » accrochée à sa ceinture avec une grimace de satisfaction. Malko aperçut la crosse d'un revolver qui lui comprimait le ventre.

— On a ordre de toujours être armé, soupira-t-il. Depuis ce qui est arrivé à ce pauvre Hughes...

Ils se traînaient au milieu d'une circulation démente. L'habituelle animation de l'Afrique. Tout paraissait normal.

— Comment cela se passe-t-il ? demanda Malko qui n'avait lu que les récits horribles des journaux.

Le chiffreur de la CIA fit la moue.

— Pas trop mal. D'abord, il n'y a plus de racket ! Les derniers temps, on ne pouvait même plus arriver à N'Jili !

On prenait l'avion tout nu. Les soldats de la DSP vous rackettaient en plein jour, n'importe où. Avec nous, ils faisaient un peu attention, mais avec les blacks... c'était « donne ta femme, ton fric et ta voiture » ou une balle de Kalach dans la tête. Des voyous.

— Et leurs chefs laissaient faire ?

L'Américain ricana.

— Leurs chefs ! Ils étaient les pires. On avait procuré des munitions à la DSP, à la demande de Mobutu. Le général Nzimbi, leur patron, les a revendus directement à l'Unita [12] de Savimbi. Ils sont venus en prendre livraison à l'aéroport. C'étaient des rapaces, des prédateurs, avec un petit pois dans la tête ! Ils ont attendu le dernier moment pour se tirer... Il fallait voir « Saddam Hussein » Kongolo, le fils de Mobutu, avec ses gardes du corps et son blindé, tourner comme un rat le long du fleuve en cherchant une ambassade où se réfugier... Maintenant, ils sont de l'autre côté, ou plus loin.

Ils ralentirent pour traverser un marché animé.

— On dirait que les gens s'organisent, remarqua Malko.

— En trente ans, ils ont eu le temps ! soupira Jeffrey Lord. L'État n'existe plus depuis longtemps. Plus de poste, plus de téléphone, plus de trains, plus de routes, plus d'administrations. Tout est laissé à l'initiative privée. Le contraire du « *welfare state* ». Ici, quand on va dans un hôpital, il faut apporter ses médicaments et l'argent pour payer le médecin.

— Et les pauvres ?

L'Américain eut un geste expressif.

— Pour les *vraiment* pauvres, c'est la « boîte à Basile »...

— C'est-à-dire ?

— Une expression locale ; Basile est un Grec assez glauque qui a monté la première entreprise de pompes funèbres à Kinshasa... Il a fait fortune. Avec les épidémies, la mortalité infantile, la malnutrition et les émeutes, c'est le pays rêvé pour ce genre de business.

Maintenant, ils filaient sur l'avenue Lumumba. L'épave d'une voiture brûlée bloquait en partie la chaussée. Jeffrey Lord freina avec un juron. Une manif traversait le boulevard derrière d'immenses banderoles. « Les employés d'Air Congo exigent d'être payés. Nous n'avons rien reçu depuis trente-six mois ! »

Ça, c'était du social... L'Américain haussa les épaules.

— Moi, je serais Kabila, je prendrais beaucoup d'aspirine. Tout le monde veut être payé et il n'y a pas un sou dans les caisses de l'État...

Les recettes doivent être d'un million de dollars par mois pour tout le pays ! Ça fait vingt-cinq cents par personne... Les derniers temps, les fonctionnaires étaient payés un dollar par mois...

Le cortège des employés d'Air Congo passé, il accéléra.

— C'est un drôle de pays... conclut-il. Les plus méchants des mobutistes se sont tirés en Afrique du Sud, en Europe ou au Maroc. Les autres de l'autre côté du fleuve, à Brazza, au Congo.

— À voir la facilité avec laquelle Kabila a pris le Zaïre, ils ne doivent pas être très redoutables, objecta Malko.

Jeffrey Lord eut un hochement de tête sceptique.

— Ils ont été pris par surprise, comme tout le monde. Ils se sont aussi tirés dans les pattes, les uns les autres. Maintenant, ils réalisent ce qu'ils ont perdu comme fromage. Alors, il y en a qui aimeraient bien se venger. Vous n'avez jamais entendu parler de « Terminator » ?

— Non.

— C'est le surnom du général Iléo Lopaka. Un *très* proche de Mobutu, un *très* corrompu et *très* méchant. On dit qu'il se planque à Brazza et qu'il reviendrait bien semer le bordel ici. Notre station d'écoute intercepte pas mal de messages codés. Il y a encore à Kinshasa des membres de la DSP qui ont conservé leurs armes et se planquent. Et aussi des types de l'ex-armée rwandaise, des réfugiés hutus. Ceux-là n'ont rien à perdre. Les gens de Kabila, quand ils les attrapent, leur en mettent deux dans la tête. Alors, si on les dirige...

— Vous croyez vraiment que l'équipe Mobutu peut revenir ? interrogea Malko, plutôt sceptique.

— Revenir, non. Mais foutre le bordel, oui. Regardez ce qui s'est passé au Rwanda. Dès que les *Forces Armées Rwandaises* ont pu se réorganiser dans les camps de réfugiés du Zaïre, ils ont recommencé à faire des incursions au Rwanda pour désorganiser le pays. C'est pour se débarrasser d'eux que Kagamé, l'homme fort du Rwanda, a monté toute l'opération Kabila. Il s'agissait de liquider les camps de réfugiés abritant les FAR et de créer un glacis entre le Rwanda et le Zaïre. Comme les Israéliens ont fait au Sud-Liban.

Ils venaient de déboucher sur l'avenue du 30-Juin qui n'avait guère changé depuis le dernier passage de Malko.

— On passe à l'*Intercontinental* avant d'aller à l'ambassade, expliqua Jeffrey Lord.

Malko reconnut le vieil *Inter*, perdu dans la végétation de l'avenue Batelela, tout à l'ouest de la ville. On avait adjoint une tour de vingt étages aux anciens bâtiments plus très frais. La Land Cruiser s'arrêta devant une barrière gardée par des soldats en tenue de combat et béret rouge, assistés de vigiles en bleu. Une foule compacte se pressait derrière la barrière, brandissant des papiers, tentant d'obtenir l'autorisation de gagner l'hôtel. Jeffrey Lord ricana.

— Ici, c'est La Mecque ! Grâce à Internet, Kabila a convoqué tous les Zaïrois exilés à travers le monde sous le règne de Mobutu. Ils ont débarqué ici comme un nuage de sauterelles dans l'espoir d'avoir des jobs et ont envahi l'hôtel. La plupart sont arrivés sans un sou et ne peuvent même pas repartir. Alors, ils s'incrument, aux frais de la révolution... En plus, il y a les officiers tutsis qui, eux, après s'être nourris d'insectes et de chenilles pendant leur traversée du pays, ne veulent pas lâcher le saumon fumé.

Au moment où Malko descendait de la voiture, un Tutsi de deux mètres cinq, maigre comme un échalas, sortit de l'hôtel pour s'engouffrer dans une Mercedes. Nouveau ricanement de Jeffrey Lord.

— Ils ont vite compris ! Comme les autres s'étaient tirés en abandonnant leurs voitures, ils les ont réquisitionnées. Plus quelques autres. Mais à part ça, ils sont corrects. Vous savez comment on fait la différence entre un soldat de Mobutu et un militaire de Kabila ?

— Non.

— Le soldat tutsi de Kabila a un béret rouge sur la tête, le mobutien, lui, a un poste de télévision, ou un climatiseur... OK, je vous reprends dans une demi-heure. Je crois qu'Irving Scott a hâte de vous voir.

Malko espérait que c'était pour une raison précise. L'invitation de la CIA avait été transmise par la station de Vienne, en Autriche, comme d'habitude. Sans précision. Ayant déjà mené une mission au Zaïre, quelques années plus tôt, Malko supposait que c'était la raison pour laquelle il avait été choisi.

Les récents événements en Afrique centrale – le génocide des Tutsis, la fuite des réfugiés et des génocidaires hutus au Zaïre, puis la formation de l'AFDL [13] de Laurent-Désiré Kabila, et le « blitzkrieg » qui l'avait mené de l'est du Zaïre à Kinshasa, provoquant la fin du régime Mobutu – représentaient un bouleversement majeur. Les États-Unis avaient des intérêts dans la région, surtout en Ouganda, et ne pouvaient rester indifférents à ce qui se passait au Zaïre, où depuis longtemps la CIA était bien implantée. Entre les gens de Jonas Savimbi, président de l'Unita, soutenu par les États-Unis et le maréchal Mobutu, porté au pouvoir par la CIA, il y avait de quoi faire...

Il alla prendre sa clef à la réception, traversant la galerie marchande qui reliait l'ancien bâtiment à la tour. Partout des pancartes avertissaient que l'on devait payer comptant consommations et repas. L'air important, téléphone portable au poing, des Noirs de toutes les ethnies s'agitaient en tous sens. Il défit sa valise. Sa chambre donnait sur le fleuve et Brazzaville. Au premier plan s'élevait un bâtiment inachevé sans fenêtres, symbole du Zaïre, et des arbres, beaucoup d'arbres. Kinshasa était une ville-jardin. Sur un terrain de

sport à l'abandon, quelques joggers galopaient sans enthousiasme, en dépit de la chaleur lourde. La saison des pluies était théoriquement terminée, mais la température continuait à flirter avec les trente degrés sous un ciel lourd et gris.

En ressortant de sa chambre, il se heurta à un soldat en béret rouge assis sur un pliant qui le salua d'un « *good morning, bwana* » [14]. Un Tutsi, probablement ougandais. Les couloirs de l'hôtel en étaient pleins. Ils veillaient sur leurs « généraux » sans étoiles installés dans les meilleures chambres. Tous tenaient à la main un vieux Motorola portable, signe extérieur de puissance, et seul moyen d'être relié au monde extérieur, le téléphone normal des chambres n'étant là que pour la décoration.

Dix minutes plus tard, dans la Land Cruiser de Jeffrey Lord, Malko gagnait, par l'avenue de la Justice, le quartier chic de La Gombé, à mi-chemin entre l'avenue du 30-Juin et le fleuve. De grandes villas entourées de hauts murs, des ministères décrépis à l'abandon, quelques résidences d'ambassadeurs et une forêt de toits de tôle verts ou rouges donnaient une impression de pourrissement, de vieillissement avant l'âge. La Land Cruiser rebondissait de trou en trou, à chaque cahot le chiffreur jurait entre ses dents.

— Tiens, voilà la Gestapo locale, dit-il en désignant un bâtiment blanc de quatre étages isolé derrière de hauts murs.

Quelques soldats stationnaient devant, ainsi que des 4x4 réquisitionnés.

— C'est quoi ? demanda Malko.

— L'ancien SNIP, le service de renseignements de Mobutu. Le patron, un certain Tshibomba, a fui en Afrique du Sud, après avoir brûlé les dossiers dans le jardin. Ses hommes continuent à venir pointer, sans être payés, bien sûr. Et comme c'étaient eux qui étaient chargés de couper les oreilles de ceux qui sont maintenant au pouvoir, ils ne risquent pas de l'être de sitôt...

Dix minutes plus tard, après être passés devant l'ambassade de Chine, ils s'arrêtaient devant un modeste bâtiment arborant la bannière étoilée. L'ambassade américaine jouxtait celle du Portugal, dans la calme avenue des Aviateurs, en pleine ville. À peine Malko et Jeffrey Lord mirent-ils pied à terre qu'ils furent assaillis par une meute de « marnas » en boubou brandissant des liasses de zaïres. Des changeuses. Elles les suivirent pratiquement jusque dans le sas d'entrée de l'ambassade.

Après avoir traversé un jardin intérieur, ils passèrent devant les bureaux de l'attaché militaire qui occupaient tout le rez-de-chaussée et gagnèrent le premier. Un homme de haute taille au visage marbré de brûlures, le cheveu ras, l'allure militaire, accueillit Malko. Heureusement que Jeffrey Lord l'avait averti : Irving Scott, le chef de

station de la CIA à Kinshasa, avait eu un grave accident d'hélicoptère. Brûlé à trente pour cent.

Il régnait bien entendu une température sibérienne dans son bureau aux murs couverts de cartes. L'une d'elles illustrait l'avancée des troupes de Kabila à travers le Zaïre, à grands coups de crayons bleu et rouge. Belle leçon de blitzkrieg africain. Malko remarqua la Breitling *Chronomat* en acier, équipée du nouveau cadran. L'ancienne n'avait pas dû survivre à l'accident d'hélicoptère. Il ne put s'empêcher de regarder son oreille gauche, à l'apparence bizarre. C'était une prothèse, greffée sur le moignon du cartilage brûlé...

Irving Scott devait avoir l'habitude d'être dévisagé. Il alluma une Gauloise blonde avec un Zippo à l'aspect cabossé, visiblement rescapé lui aussi de l'incendie, qu'il remit ensuite avec soin dans le holster en cuir accroché à sa ceinture.

— Bienvenue au Congo, ou au Zaïre, lança-t-il en souriant. On ne sait plus.

— Vous êtes ici depuis longtemps ? interrogea Malko.

— Non, trois mois. C'est le problème. Enfin, un des problèmes.

Il se leva pour aller vérifier la fermeture de la porte capitonnée de cuir et revint s'asseoir en face de Malko.

— C'est moi qui ai demandé votre venue ici, dit-il. J'espère que vous ne m'en voulez pas...

— Vous me connaissez ?

— De réputation. Cela suffit. Et le DDO [15] est un copain. Il m'a dit que si quelqu'un pouvait résoudre mes problèmes ici, c'était vous.

— Quel est votre problème ? interrogea Malko.

Irving Scott tendit une liasse de photos, des agrandissements en noir et en couleurs.

— Cela, dit-il en allumant une Gauloise blonde, puis en touchant d'un geste machinal son oreille artificielle.

Il faisait bonne impression à Malko. Un homme direct, sérieux, un peu rigide, pas manipulateur, plus militaire que barbouze, un profil pas très courant à la CIA. Malko examina les photos. Toutes représentaient le cadavre d'un homme dans un petit bureau. Couché sur le côté, la tête en partie dissimulée, sept impacts bien visibles dans le dos, marqués par des auréoles sanglantes. Des entrées de projectiles. Les autres clichés représentaient le bureau sous différents angles. Ensuite, il y avait des gros plans de douilles.

Une scène de meurtre tout à fait ordinaire.

Malko reposa les photos sur la table basse.

— Qui est-ce ?

— Hughes Thomas. Notre chef analyste. Quarante-deux ans.

— Quand a-t-il été tué ?

— Il y a neuf jours maintenant.

— Dans quelles circonstances ?

D'un coup d'oeil, Irving Scott lorgna la porte, comme s'il était légèrement paranoïaque.

— Voilà ce que nous savons, fit-il d'une voix lente. Le 24 mai, Hughes Thomas a quitté l'ambassade vers cinq heures, son travail terminé. Il n'avait pas vraiment d'horaire d'ailleurs et ce jour-là, il avait rendez-vous avec un membre de l'entourage de Kabila à l'*Intercontinental* pour une réunion informelle. Il n'y est jamais allé. Deux heures plus tard, nous avons été prévenus par les militaires qu'un Blanc avait été tué dans le quartier de Limeté. Sa voiture était encore garée devant l'endroit du meurtre. Un véhicule portant une plaque CD 103. Donc de chez nous. J'ai immédiatement pris quatre Marines et nous sommes ailés voir. C'était bien Hughes Thomas. Abattu d'une rafale de Kalachnikov tirée dans le dos. Son arme de service, un Beretta 92, avait disparu. Nous avons procédé à toutes les constatations. Interrogé les témoins. Trois Zaïrois qui gardaient cette usine de plastique où il n'y avait personne à l'heure du crime. Ils nous ont parlé de deux militaires en béret rouge qui parlaient swahili.

— Des gens de Kabila ?

L'Américain eut une moue dubitative.

— Ceux que nous avons interrogés ne parlent pas swahili. Ils sont bien incapables de reconnaître cette langue. En ce moment on met tout sur le dos des Rwandais, considérés comme des occupants. Il y a un autre détail troublant. Ces types n'étaient pas seuls. Il y avait une fille avec eux. Une très jolie fille, paraît-il. Qui a disparu. Or, les deux types ont discuté avec Hughes Thomas, durant plusieurs minutes, avant que les coups de feu n'éclatent. Ensuite, ils se sont évaporés. Ils avaient une voiture, sinon, ils auraient volé celle de Hughes. Il avait les clefs sur lui. Or, ils n'ont même pas pris son argent, ni sa Breitling *Intruder*, quelque chose dont les voleurs raffolent. Ce n'était donc pas un meurtre par hasard.

Malko se demanda soudain si le chef de station qui semblait si droit n'était pas en train de le mener en bateau...

— Sur quelles affaires était Hughes Thomas ? interrogea-t-il d'une voix neutre.

Irving Scott plongea dans ses prunelles d'or un regard franc.

— *Aucune*, martela-t-il en détachant bien les syllabes. Dès l'arrivée de Kabila en ville, nous avons reçu l'ordre de Langley de nous tenir à carreaux, d'interrompre toute opération clandestine, de ne plus avoir de contacts. La moitié de la station a été rapatriée aux USA ou mutée à Abidjan. D'ailleurs, on serait bien en peine de travailler : nos interlocuteurs habituels ont disparu. Soit ils sont en fuite, soit ils se planquent par crainte de représailles. Nous avons rompu avec les agents du SNIP ou de la DST que nous traitions, par prudence. Donc,

Hughes Thomas se contentait en ce moment de rencontres « ouvertes » pour rédiger des notes de situation...

— Que faisait-il à Limeté dans cette usine ?

Le chef de la station de la CIA secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Entre le moment où il a quitté l'ambassade et celui où il a été tué, il a donné un seul appel sur son Telecel. À un autre Telecel, également enregistré à son nom. Sans résultat. L'appareil était éteint.

— On l'a retrouvé ?

— Non. Nous avons essayé à plusieurs reprises d'appeler ce numéro, mais il ne répond jamais. Il est débranché, ou en panne de batterie.

— Et vous n'avez aucune idée de la personne qui est en possession de ce Telecel ?

— Aucune.

— Ce n'est pas un agent « traité » par Hughes Thomas ?

Irving Scott secoua la tête. Il prit son Zippo dans son holster et alluma une nouvelle Gauloise blonde.

— Dans ce cas, ce serait sans mon autorisation.

— Mais cela pourrait expliquer le meurtre, souligna Malko.

Silence, lourd comme un ciel d'orage. Il ne comprenait pas pourquoi on l'avait fait venir au coeur de l'Afrique pour une affaire somme toute banale. Comme s'il avait deviné ses pensées, le chef de station enchaîna :

— Moi, je suis arrivé il y a trois mois et je ne connais pas grand-chose au pays. J'ai trouvé une équipe désorientée. Depuis des années, ils « traitaient » Mobutu, avaient tous leurs contacts dans sa mouvance. Évidemment, il y avait des trucs pas clairs... Les livraisons d'armes à l'Unita, toutes les magouilles avec l'entourage, d'horribles voyous... Mais bon, c'est le boulot. Seulement, quand « les autres » sont arrivés, ils nous ont regardés de travers. En plus, les gens de Kabila sont « traités » depuis longtemps par nos homologues de Kampala et de Kigali. Eux ne jurent que par les Tutsis et ne sont pas loin de nous considérer comme d'affreux mobutistes... Prêts à aider les fuyards à déstabiliser le pays.

On montrait le bout de l'oreille. Malko repensa à ce qu'avait dit Jeffrey Lord.

— Il y a une chance que cela arrive ?

Irving Scott eut un geste d'impuissance.

— Pour le déstabiliser, il faudrait d'abord qu'il soit stabilisé ! Kabila est arrivé il y a quinze jours, surgi du passé, accompagné de soldats rwandais, banyamulangués et de Lubas vivant au Katanga qui ne connaissent pas cette partie du Zaïre. Depuis, il est enfermé dans sa résidence et a fait appel à tous les expatriés zairois et aux éléments à

peu près sûrs du mobutisme pour remettre le pays en route. Mais tout est encore en pointillé... Il faudrait payer les gens et il n'a pas d'argent. Les Kinois lui reprochent d'avoir amené des « occupants » et ils attendent des gestes forts : de l'argent. En plus, l'opposition légale à Mobutu voudrait bien sa part du gâteau... Étienne Tshisekedi, l'ex-Premier ministre, est furieux d'être tenu à l'écart. Les étudiants bougent. Les soldats perdus des FAZ font encore régner l'insécurité dans la cité africaine et Kabila est persuadé que les plus durs des mobutistes lui préparent un coup de Jarnac.

— Lequel ?

Nouveau geste d'impuissance.

— L'équilibre est tellement fragile qu'un rien suffirait pour mettre le feu aux poudres... Il n'y a pas eu de troubles à l'arrivée de Kabila. D'une part parce que les gens n'en pouvaient plus du mobutisme et que, d'autre part, on leur promettait la démocratie depuis sept ans. Démocratie symbolisée depuis sept mois par Kabila. La présence des Rwandais a été une douche froide. En plus, Kabila a interdit tous les partis politiques. Alors, à la moindre étincelle, cela pourrait barder. Les Tutsis ne font pas dans la dentelle : ils tirent dans la tête plutôt que dans les jambes. Et si Kabila était balayé par une insurrection populaire, Dieu sait ce qui arriverait. Nous avons des consignes très strictes de Washington : tout faire pour que la transition se passe pacifiquement. Si Kabila échoue, cela peut déboucher sur le chaos, le massacre des Blancs, le pillage et j'en passe.

— Il a une chance de réussir ?

Irving Scott leva les yeux au ciel et referma le capot de son Zippo. Le clic caractéristique du briquet claqua comme un avertissement.

— Une sur mille ! Même une équipe de Japonais bourrés de fric ne serait pas sûre de remettre ce pays en marche, après trente ans de pillage systématique. Mais il faut croiser les doigts. Nous n'avons pas envie de nous retrouver avec une nouvelle Sierra Leone ou un nouveau Liberia sur le dos. Avec le Congo, en face, qui ne demande qu'à péter...

Un ange aux ailes noires traversa la pièce. Irving Scott semblait sincèrement concerné. Malko se dit qu'il y avait un abîme entre le meurtre inexpliqué d'un obscur analyste de la CIA, sans motif apparent, et ces hautes considérations géopolitiques. Y avait-il un lien ? Il affronta le regard de l'Américain qui esquissa un sourire maladroit et soupira.

— Maintenant que nous avons fait connaissance, je vais vous montrer ce qui me cause du souci.

Il se leva et alla ouvrir une armoire blindée. Il en sortit une valise marron usagée, assez minable, qu'il posa sur la table basse, puis il appuya sur les boutons déclenchant l'ouverture. Le couvercle se

releva. Les liasses de billets de cent dollars, d'un beau vert, sautèrent aux yeux de Malko. Bien rangées, sans un espace libre. Il y en avait pour une petite fortune.

— Voilà ce que j'ai trouvé dans le coffre de Hughes Thomas, annonça d'une voix sépulcrale le chef de station de la CIA.

CHAPITRE III

Irving Scott alluma une nouvelle Gauloise blonde et laissa tomber d'une voix désabusée, teintée d'ironie :

— Ce n'étaient pas ses économies...

Malko s'en doutait. Il prit une des liasses – dix mille dollars – et la feuilleta. Toutes les coupures étaient neuves, craquantes, d'un beau vert vif.

— Vous n'avez aucune idée de la provenance de cet argent ?

— Aucune ! J'ai effectué une enquête à l'ambassade, précisa Irving Scott. Le garde se souvient qu'Hughes Thomas est arrivé avec cette valise le *matin* du jour où il a été assassiné. Il l'a enfermée directement dans son armoire blindée et n'en a parlé à personne. Sa secrétaire n'a pas osé lui poser de question. Or, il est formellement interdit aux membres de l'ambassade de conserver de l'argent ici. Sauf autorisation officielle.

— Vous pensez qu'il y a un lien entre cet argent et le meurtre ?

— Vous ne le penseriez pas, vous ? répliqua vivement l'Américain. Voilà un type qui se fait abattre sans motif apparent, ni professionnel, ni personnel et qui, brutalement, s'est retrouvé à la tête de trois cent cinquante mille dollars. Ici, c'est une somme énorme.

— Ailleurs aussi, souligna gentiment Malko.

Lui qui devait éplucher ligne par ligne les factures d'entretien de son château de Liezen ! Personne ne lui avait jamais apporté une valise pleine de dollars. Ou alors avec des conditions que son éthique un peu vieux jeu lui interdisait d'accepter... S'il faisait le tour des pays pourris de la planète, c'était uniquement pour vivre à son gré entre deux voyages et entretenir à la fois son château familial, sa somptueuse fiancée, la comtesse Alexandra, et son rang d'Altesse Sérénissime, prince de l'Ordre Noir, Chevalier de Malte, Chevalier du Saint-Sépulcre, voïvode de Serbie, plus quelques autres titres. Ici, il en était bien loin, dans cette chaleur poisseuse, au milieu de Noirs souriants, gentils, plutôt peureux, mais prêts à s'enflammer au moindre prétexte.

Ce que sous-entendait Irving Scott de la situation politique était simple : Kinshasa était un volcan prêt à entrer en éruption. Parcouru de forces occultes, à l'extérieur comme à l'intérieur. Voilà pourquoi le meurtre sans motif d'un obscur agent de la CIA devenait une affaire d'État.

— La raison principale pour laquelle je vous ai fait venir, ajouta l'Américain, c'est qu'ici, je n'ai *vraiment* confiance en personne. Toute la station a été mêlée à des combines, à des compromissions avec les mobutistes. Trop d'argent circulait.

— Autrement dit, vous soupçonnez Hughes Thomas d'avoir été mêlé à une affaire politique ?

— Je n'ai pas dit cela, mais je ne peux pas écarter cette possibilité. Il faut découvrir *pourquoi* et *par qui* il a été tué. C'est impératif. Parce que si une grosse merde m'explose à la gueule et que je n'ai rien fait...

Il laissa sa phrase en suspens.

Malko se resservit du café. On était enfin au coeur du sujet. La CIA soupçonnait son agent assassiné d'avoir trempé dans une sombre manip politique, sûrement pas en faveur de Kabila...

— Quel genre d'homme était Hughes Thomas ? demanda-t-il.

— Un type très bien. Un spécialiste de l'Afrique. En poste au Burundi, à Abidjan, à Lagos, au Nigeria. Il parlait parfaitement français et adorait les Africains. Un peu trop même.

— Il était homosexuel ?

— Ah non, pas vraiment ! Lui, c'étaient les bonnes femmes, de préférence très jeunes. Ce n'est pas ce qui manque ici, les bombes sexuelles entre quinze et vingt ans. Le problème, c'est que ce sont toutes des putes. Les autres ne frayent pas avec les *mundelés*, comme ils nous appellent. Mon prédécesseur avait déjà fait une note à Hughes, lui demandant de ne pas trop se montrer dans les boîtes à putes, ou dans les restaurants en compagnie de ces « jeunes filles ». Il n'en avait tenu aucun compte et, comme c'était un excellent spécialiste du Zaïre, on avait continué à fermer les yeux.

— Il avait une maîtresse attitrée ?

Irving Scott se mira dans l'acier poli de son Zippo, semblant déchiffrer l'inscription gravée dans le métal, *Peace and Love*, avant d'allumer une nouvelle Gauloise blonde.

— Non, c'était une sorte de roulement, d'après ceux qui le connaissaient... Mais je ne me suis jamais penché là-dessus. Quelqu'un pourra vous renseigner : Phocas, son chauffeur burundais. Ils étaient assez intimes parce que Hughes Thomas l'avait fait venir du Burundi.

— Vous ne l'avez pas interrogé ?

— Si. Mais le jour du meurtre, il n'était pas avec Hughes Thomas. Il était parti très tôt pour s'occuper de la BMW de celui-ci. Il nous a dit que depuis quelques mois, son patron voyait beaucoup une certaine Justine, rencontrée au *Savanana*. Mais la nuit précédant le jour du meurtre, elle n'avait pas couché là. Ils sortaient souvent ensemble dans les boîtes et les restaurants.

— Ce ne serait pas la fille qui se trouvait sur les lieux du meurtre ?

Irving Scott fit la moue.

— J'en doute. J'ai l'impression que cet assassinat est lié aux trois cent cinquante mille dollars. Or, ce genre de fille n'a jamais plus de cent dollars devant elle.

— Il a pu l'utiliser comme intermédiaire... avança Malko.

— Possible, reconnut l'Américain. Le rendez-vous mortel était du business. Hughes Thomas n'avait aucune raison de se rendre dans cette usine abandonnée, au fond de Limeté, alors qu'il avait un rendez-vous important à l'*Intercontinental*.

— Vous avez essayé de retrouver cette Justine ?

— Non. Phocas m'a dit ne pas l'avoir revue depuis la mort de son patron. Le récit du meurtre a paru dans tous les journaux et tout Kinshasa en a parlé. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas assassiné de *mundelé*. Surtout un diplomate. Même si elle ne lit pas les journaux, cette Justine l'a appris. Ce n'était pas vraiment une histoire d'amour entre eux, juste un contrat à durée déterminée.

Elle a dû se mettre séance tenante à la recherche d'un nouveau sponsor...

— C'est probable, reconnut Malko, mais si elle vivait avec Hughes Thomas, elle a peut-être entendu ou vu des choses...

Irving Scott approuva vigoureusement.

— Absolument. Seulement, si elle ne va plus au *Savanana*, comment la retrouver ? Ici, les gens n'ont pas d'adresse, encore moins de téléphone. Tout est informel. Phocas, le chauffeur, pourra probablement vous aider.

— Vous avez mentionné l'appel d'un Telecel enregistré au nom d'Hughes Thomas. Qui l'utilisait ?

— Il n'avait pas d'utilisateur attiré, expliqua le chef de station de la CIA. Hughes Thomas le prêtait parfois à des gens avec qui il était en affaires, afin de pouvoir les joindre. Des informateurs. Phocas prétend ne pas savoir qui l'avait, le jour du meurtre. Quelquefois, l'appareil restait dans un coin de la maison, inutilisé.

— Phocas était au courant de la valise de dollars ?

Irving Scott eut un sursaut.

— Bien sûr que non ! Il n'y a que la secrétaire de Hughes, vous et moi.

Malko éternua, trois fois de suite. La clim entretenait une température sibérienne dans le bureau. C'est sûrement pour se réchauffer qu'Irving Scott fumait à la chaîne ses Gauloises blondes.

— Par où commence-t-on ? reprit Malko.

— Phocas attend en bas. Il sait que vous venez enquêter sur la mort de son patron. Il l'aimait beaucoup et sa coopération vous est acquise. Il vous montrera la maison et vous guidera. Vous utiliserez les voitures de Hughes Thomas, la Cherokee et une BMW. Et son Telecel, que voici.

Il sortit d'un tiroir un vieux portable Motorola qui pesait une tonne et le tendit à Malko. Celui-ci le prit avec un sourire en coin.

— Vous avez de la chance que je ne sois pas superstitieux. La voiture, le chauffeur ; le téléphone et la maison d'un mort... Rien d'autre ?

Irving Scott eut un sourire embarrassé, effleura son oreille en plastique et dit, comme pour détourner la conversation :

— Il y a aussi ceci.

Il prit dans un tiroir de son bureau un sac en plastique rempli de douilles.

— Voilà les étuis vides trouvés sur les lieux du crime, dit-il. Nous avons pu identifier le lot auquel ils appartenaient. Ce sont des munitions livrées par nos soins à la DSP de Mobutu, le mois dernier, afin de l'aider à lutter contre les troupes de Kabila.

Malko tiqua. C'était peut-être ça, l'information cruciale.

— Donc, vous pensez qu'Hughes Thomas était en contact avec des gens de l'ancienne équipe, en train de préparer quelque chose contre le nouveau pouvoir de Kabila.

Le chef de station baissa les yeux.

— *For Christ's sake*, ne me faites pas dire cela. C'est seulement une *remote possibility*. S'il n'y avait pas ces trois cent cinquante mille dollars ! Vous imaginez l'impact politique, si on découvrait que des agents du gouvernement américain complotent avec les mobutistes honnis de toute l'Afrique pour déstabiliser Laurent-Désiré Kabila ?

— Vu la rapidité avec laquelle ils se sont déstabilisés eux-mêmes, remarqua Malko, le risque ne semble pas énorme.

— Les régimes africains sont fragiles. Surtout celui de Kabila, autoproclamé et soutenu par les Rwandais détestés à Kinshasa. Venez, je vais vous présenter Phocas.

Un Noir de petite taille, au visage rond et au regard intelligent, attendait dans l'entrée en face du bureau de l'attaché militaire. Il se leva vivement en voyant les deux hommes. Costaud dans son T-shirt aux larges rayures bleues et blanches, un étui de Ray Ban fixé à la ceinture, il leur sourit.

— Voilà Phocas, notre Tutsi ! annonça le chef de station de la CIA. Il est à votre disposition.

— Je croyais que les Tutsis étaient très grands, remarqua Malko.

Phocas eut un sourire plein de compréhension.

— Il y a de tout, expliqua-t-il. Les Belges avaient décidé, du temps de la colonisation, que tous ceux qui possédaient moins de dix vaches étaient des Hutus, et ceux qui avaient plus de dix vaches, des Tutsis.

— Dans l'étui de votre Telecel, reprit Irving Scott, il y a tous les numéros dont vous pouvez avoir besoin, dont le mien bien sûr. Et voici la « trousse de survie » obligatoire ici, ajouta-t-il en lui tendant

une « banane » de cuir noir, accrochée à une ceinture.

Rien qu'en la soupesant, Malko comprit qu'elle ne contenait pas que des médicaments... Lorsqu'il la passa autour de sa ceinture, il sentit les formes d'un gros automatique. Décidément, il ne se servirait plus de son si distingué pistolet extra-plat, demeuré en Europe pour cause de contrôles dans les aéroports. Il suivit le Burundais jusqu'à une Cherokee aux glaces fumées.

— Où va-t-on, patron ?

— Chez M. Thomas.

Ce n'était pas à l'*Intercontinental* qu'il trouverait des indices.

*

* *

Les pièces immenses au plafond de cathédrale étaient sommairement meublées, la piscine uniquement remplie de grenouilles et de gravats. De l'extérieur, la villa de feu Hughes Thomas avait fière allure, juste au bord du fleuve, sur l'avenue Kalemie. De ses fenêtres, on voyait les maisons de Brazza. Phocas était reparti après avoir déposé Malko. Par principe, celui-ci avait d'abord procédé à une fouille succincte, sans résultat : les Marines l'avaient précédé. Le chauffeur réapparut.

— Patron, j'ai cherché les photos de M. Hughes. Celles du dimanche. Vous les voulez ?

Malko ouvrit l'enveloppe. Elle contenait une douzaine de clichés d'une route coupée par un pont effondré dans une rivière, et remplacé par un pont de « singe » fait de lianes et de cordes tendues entre les deux rives. Des gosses nus jouaient à plonger du tablier effondré.

— C'est le pont sur la rivière Noire, expliqua Phocas, ce sont les FAZ qui l'ont fait sauter, pour retarder l'avance de Kabila. C'était la route de Kikwik. Mais il y avait un autre pont plus haut.

Malko ne l'écoutait que d'une oreille, concentré sur trois clichés. Un homme brun, plutôt beau, d'assez petite taille, enlaçait une ravissante Noire en jean, au visage fin, dont on ne voyait que la grosse bouche pleine de promesse et les grands yeux d'antilope.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Phocas se pencha par-dessus son épaule.

— C'est Mamie avec M. Hughes.

— Qui est Mamie ?

Le chauffeur lui jeta un regard étonné, comme si c'était une faute impardonnable de ne pas connaître Mamie.

— Mamie, c'est la jeune fille qui sortait avec M. Hughes.

— Mais je croyais qu'elle s'appelait Justine.

Phocas rit.

— Ah, ça oui ! Mais tout le monde l'appelle Mamie.

— Elle habitait ici ?
— Quelquefois. Elle revenait du *Savanana* avec M. Hughes et elle restait. Mais elle habitait ailleurs.
— Où ?
— Je ne sais pas, dans la Cité.
— Vous ne l'avez pas revue depuis la mort de M. Hughes ?
— Non.
— Elle n'avait pas couché là, ce jour-là ?
— Non. Je suis sûr, nous étions au *Savanana* avec M. Hughes et je suis parti tôt le matin, il dormait encore.
— Qui y avait-il dans la maison ?
— Jonathan, le jardinier.
— Allez le chercher.

Phocas réapparut quelques minutes plus tard, avec un Noir presque chauve en bleu de travail.

— Le jour où M. Hughes a été assassiné, dit Malko, personne n'est venu le voir ?

Le jardinier eut un large sourire.

— Si, Mamie !

Malko crut avoir mal entendu.

— L'amie de M. Hughes ?

Le jardinier opina vigoureusement.

— Oui, oui, elle est venue vers neuf heures. Avec une petite valise. J'étais étonné ; d'habitude, elle arrive le soir. Elle est repartie avec M. Hughes dans la « fumée » [16].

— Avec la valise ?

— Oui, patron, je crois bien. Après, j'ai nettoyé la maison, je ne l'ai pas vue. D'ailleurs, elle n'avait jamais amené ses « histoires » [17].

Malko se tourna vers Phocas.

— Vous saviez que Mamie était venue, ce jour-là ?

Le chauffeur burundais secoua la tête.

— Non, patron. Jonathan et moi, on ne parle pas beaucoup.

Malko congédia Jonathan. Il venait de faire un pas de géant. Les trois cent cinquante mille dollars appartenaient à la maîtresse de l'Américain assassiné. Ce qui ouvrait de sérieuses possibilités. Malko reprit :

— À votre avis, Phocas, pourquoi a-t-on tué M. Hughes ?

— C'est peut-être une erreur, répondit le Burundais du bout des lèvres. Il y a des gens des FAZ et de la DSP qui se cachent en ville. Ils volent et ils tuent. Ils ont peut-être cru que M. Hughes avait de l'argent.

— On a dit que c'étaient les Tutsis ?

Phocas arbora un sourire timide.

— Les Tutsis, oh non, je ne crois pas, les Tutsis ne tuent personne,

sauf les voleurs quelquefois, mais M. Hughes n'était pas un voleur. Et puis, on sait qu'il est l'ami des Tutsis. Il était au Burundi, avant. Il m'a fait venir à Kinshasa *avant* que Kabila soit là.

Malko fronça les sourcils.

— On aurait pu le tuer à cause de cela ?

— Peut-être, avoua le chauffeur. Il y a des gens très méchants chez les anciens de la DSP. Ils ont assassiné le général Mahélé parce qu'il voulait se rendre à Kabila. Ceux-là, ils sont sauvages, ils peuvent vous tuer.

Cela paraissait quand même une hypothèse assez farfelue. Pourquoi les gens de la DSP auraient-ils attendu d'être dans la clandestinité pour abattre Hughes Thomas ? Il fallait reprendre l'enquête à zéro.

— Vous allez m'accompagner à Limeté, fit-il. Là où M. Hughes a été tué.

*
* *

— Oui, patron, je crois bien, c'est cette femme-là, mais il faisait pas très jour.

Il avait fallu deux millions de nouveaux zaïres [18] pour convaincre le gardien de l'usine désaffectée de regarder les photos. Malko avait l'impression qu'il disait la vérité. Donc, c'était bien avec Mamie que Hughes Thomas avait rendez-vous. Il regagna la Cherokee, sans avoir rien appris de plus sur les assassins. Ils reprirent l'avenue Lumumba, ralentis seulement par les embouteillages et les trous de la chaussée. Kinshasa était sûrement la seule ville de six millions d'habitants qui ne comptait que deux feux de signalisation et pas un seul policier. Pourtant, les accidents étaient rares. Les carcasses abandonnées étaient celles de véhicules qui s'étaient désagrégés en marche, de fatigue et de vieillesse.

— Cette Mamie, demanda Malko, M. Hughes en était amoureux ?

— Il l'aimait beaucoup, tempéra le chauffeur. Seulement, il trouvait qu'elle se parfumait trop. Cela sentait mauvais. Alors, il ne voulait pas dormir avec elle. Quand il avait fini, il la renvoyait dans la petite chambre, celle où le climatiseur ne marche pas très bien...

Encore un vrai gentleman.

— Et puis, Mamie parlait beaucoup, continua Phocas, mis en confiance ; je crois que c'est pour ça que M. Hughes a demandé au colonel Bolongo de partir.

Malko sursauta.

— Le colonel Bolongo ! Qui est-ce ?

Phocas demeura silencieux quelques instants, réalisant qu'il avait gaffé ! Puis il se décida à continuer :

— Le colonel Bolongo, c'est un ami de M. Hughes, de la période

d'avant Kabila. Le lendemain de l'entrée de Kabila à Kinshasa, il est venu à la maison en disant que les Tutsis le cherchaient pour le tuer. Il a supplié M. Hughes de le cacher ! Alors, il s'est installé dans la petite chambre.

Malko sentit son sang se figer. Comment la CIA pouvait-elle ignorer cela ?

— Vous n'avez parlé à personne de ce colonel Bolongo ?

— Non, M. Hughes m'avait fait jurer. C'était dangereux. Il ne voulait plus partir.

— Où est-il, maintenant ?

Phocas évita un énorme trou, puis une « mama » en boubou qui traversait en traînant un mioche.

— Je ne sais pas, patron. Comme M. Hughes avait peur que Mamie bavarde, il l'a forcé à partir. Parce qu'elle venait souvent dans la maison.

Ils arrivaient en haut de l'avenue Bokassa.

— Peut-être qu'il est mort maintenant. Ou qu'il est de l'autre côté, à Brazza, conclut le chauffeur.

— On retourne à l'ambassade, dit Malko d'une voix ferme.

Phocas lui jeta un regard inquiet.

— Je ne vais pas avoir de problèmes, patron ?

— Non, non, promet Malko, au contraire. Mais pourquoi n'avez-vous rien dit de ce colonel Bolongo ?

— M. Hughes m'avait dit de n'en parler à personne. Moi, je suis seulement chauffeur. Je ne me mêle pas de ces histoires... Quand M. Hughes avait envie de faire une sieste crapuleuse, il m'envoyait chercher Mamie.

Une « sieste crapuleuse », ce n'était pas une expression zaïroise.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Phocas eut un sourire entendu.

— C'est comme ça que M. Hughes disait : « Va me chercher Mamie, j'ai envie de faire une sieste crapuleuse. » Il lui avait donné un Telecel pour la joindre facilement. On ne savait jamais où elle était dans la journée...

Encore une information qu'Irving Scott ignorait.

— Où alliez-vous la chercher. Chez elle ?

— Oh non, dans des bars, comme le *Seguin* ou le *Domino* ; ou l'hôtel *Memling*.

— Depuis la mort de M. Hughes, Mamie n'a pas donné signe de vie ?

— Non, elle a dû lire les journaux.

Ils étaient arrivés à l'ambassade. Malko demanda au chauffeur de l'attendre dans le hall et s'annonça chez le chef de station. Il trouva ce dernier plongé dans des télégrammes à expédier.

— Vous avez déjà du nouveau ?

— Peut-être, fit Malko. Vous connaissez un certain colonel Bolongo ?

— Oui, bien sûr, fit l'Américain. Kengi Bolongo, c'était le numéro trois de la DSP. Pourquoi ?

— Il était lié avec Hughes Thomas ?

— C'était un des Zaïrois qu'il était chargé de « traiter ».

— Vous savez qu'Hughes Thomas l'avait hébergé chez lui, après le 17 mai ?

L'Américain blêmit.

— *What !* Mais je croyais Bolongo en fuite. À Brazza ou ailleurs.

— En fuite, oui, corrigea Malko, mais de ce côté-ci du fleuve. Et pendant quelques jours sous la protection de Hughes Thomas, agent du gouvernement américain.

— *Oh, my God !* fit l'Américain en se laissant tomber lourdement dans son fauteuil. C'est épouvantable. Ce fou de Hughes s'était laissé embarquer dans une sale histoire. Voilà l'explication des trois cent cinquante mille dollars.

Sous le coup de l'émotion, il attrapa à tâtons son Zippo dans son holster et alluma une Gauloise blonde d'une main mal assurée. Malko comprenait l'émotion du chef de station de la CIA. Le dossier de feu Hughes Thomas commençait sérieusement à s'alourdir.

— Je pense que c'est plus compliqué que cela, dit-il. Apparemment, l'histoire des trois cent cinquante mille dollars n'est pas liée à ce colonel Bolongo. Selon le jardinier, c'est Mamie qui a apporté le matin du meurtre une valise à son amant. Très vraisemblablement celle qui se trouve ici. D'autre part, Hughes Thomas avait probablement confié un Telecel à Mamie afin de la joindre plus facilement lorsqu'il éprouvait d'irrésistibles pulsions sexuelles à son égard.

— *My God !* soupira Irving Scott.

C'est tout juste s'il ne se signa pas. Impitoyablement, Malko enchaîna :

— Le coup de téléphone donné par Hughes Thomas très peu de temps avant sa mort était vraisemblablement destiné à Mamie. Je pense que c'est avec elle qu'il avait rendez-vous. Elle a dû le joindre sur son Telecel. Bien. Résumons. Le matin, Mamie lui confie une valise avec trois cent cinquante mille dollars. En fin de journée, elle le convie à un rendez-vous impromptu, qui tourne mal puisqu'il s'y fait tuer. Depuis, Mamie n'a plus donné signe de vie, ni même cherché à récupérer sa valise pleine de dollars. Cela ne vous semble pas étrange ?

— Bien sûr, reconnut Irving Scott.

— Donc, conclut Malko, soit Mamie est morte, soit elle a une raison très sérieuse de ne pas réclamer sa valise.

— Laquelle ?

Malko lui adressa un sourire froid.

— Lorsque nous l'aurons découvert, nous saurons probablement pourquoi Hughes Thomas a été assassiné. Donc, il faut coûte que coûte retrouver cette Mamie.

— Cela me paraît évident, renchérit Irving Scott. Mais comment ?

— Je l'ignore encore, avoua Malko. Phocas peut sûrement être précieux. Mais d'autres aussi. Je vais devoir les « motiver ».

— Donc, vous avez besoin d'argent, conclut Irving Scott.

— Exactement.

L'Américain demeura silencieux quelques instants, tirant sur sa Gauloise blonde. Puis, il se leva, alla ouvrir son armoire blindée et en sortit la valise aux dollars.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Malko.

Irving Scott lui adressa un demi-sourire.

— Cet argent n'a pas encore été pris en compte par le comptable de la station. L'officialiser serait, *obligatoirement*, expliquer sa présence ici et donc, impliquer Hughes Thomas. Tant que je ne saurai pas ce qui s'est passé, je préfère l'éviter. Donc, ses trois cent cinquante mille dollars n'existent pas.

Il ouvrit le couvercle, prit une grosse liasse à l'intérieur et la tendit à Malko avec un sourire entendu.

— Ces dix mille dollars devraient vous aider à délier les langues... Vous n'avez même pas besoin d'en justifier l'usage, comme d'habitude. Quand tout sera éclairci, on verra ce que l'on fait du reste.

Malko empocha les dollars, prit congé du chef de station de la CIA et redescendit rejoindre Phocas, visiblement inquiet. Malko attendit d'être à l'abri des glaces teintées de la Cherokee pour prendre cinq billets de cent dollars dans la liasse et les lui donner.

— Phocas, c'est une avance, dit-il. Je *veux* retrouver Mamie. Vite. Quand on aura mis la main dessus, vous aurez dix fois plus. OK ?

Bouleversé, le Burundais lui aurait baisé les mains. C'étaient trois mois de son salaire. Il démarra comme un fou, manquant écraser un petit *chégué* qui mendiait.

— Ce soir, conseilla-t-il, il faut aller au *Savanana*. Mamie, tout le monde la connaît, là-bas.

CHAPITRE IV

Une Noire affublée d'une perruque rousse aux longs cheveux lisses, moulée dans un T-shirt et un pantalon blanc stretch, l'oeil allumé, ondulait sur place, en bordure de la petite piste, face à un Blanc qu'elle dépassait de quinze centimètres. La casquette vissée sur le crâne, les yeux bleus exorbités, il s'appuyait à un pilier, tandis que les coups de hanche de la fille mimaient avec une précision évocatrice ce qu'elle proposait pour quarante dollars US, ou six millions de nouveaux zaïres. Un coût express mais consciencieux. En plus, elle dansait bien, au rythme endiablé du dombolo, mi-slow, mi-rock. Derrière elle, c'était un magma de corps enlacés, face à la grande glace qui bordait la piste. Des couples plongés dans un rêve intérieur, soudés, bougeant à peine, ou des filles dansant seules ou avec une copine. Celles qui fréquentaient le *Savanana* y venaient certes pour monnayer leurs charmes, mais aussi pour s'amuser à l'africaine : danser, boire de la bière et flirter. Ce n'étaient pas de vraies professionnelles. Mais, au Zaïre, une ravissante présentatrice de télévision gagnait vingt-cinq dollars par mois... Alors il était tentant de faire « boutique son cul ». Agglutinés le long du bar, verre en main, les clients potentiels, Noirs et Blancs au coude à coude, cherchaient à repérer les silhouettes les plus sexy. Dans leurs tenues, les filles rivalisaient d'imagination : robes de dentelle, « collants » [19] mini, maquillage outrancier ; mais toujours avec beaucoup de pudeur : le décolleté plongeant était pratiquement banni. Il faut dire que les filles du *Savanana* se distinguaient plus par leur croupe de Vénus callipyge que par l'importance de leurs seins.

La fille en blanc, désespérant de décider son client qui semblait vissé à son pilier, se déplaça vers Malko, toujours en dansant, les yeux droit dans les siens. Phocas ricana discrètement.

— Ça, patron, cette jeune fille-là, elle vous en veut.

Cela faisait une heure qu'ils avaient atterri au *Savanana*, le dancing en vogue dans l'immeuble de la Gecamine, tout au bout de l'avenue du 30-Juin. À la recherche de Mamie. L'atmosphère était à couper au couteau, entre la fumée, la musique à fond, les conversations à tue-tête, les rires des filles. Un magma qui se frôlait, se tâtait, flirtait dans une obscurité quasi totale et une chaleur quasi tropicale qui asséchait le gosier. Malko en était à sa troisième coupe de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988. Phocas, qui semblait connaître tout

le monde, avait déjà interrogé une bonne douzaine de filles. En vain. Personne n'avait vu Mamie, ni sa soeur Gisèle. Mais on ne s'étonnait pas : parfois, les filles disparaissaient des semaines, sans raison apparente. Retournées dans leur village, bouclées par un amant jaloux ou simplement malades.

La fille en blanc se rapprochait. Droite comme un I, le regard fixe, un sourire de salope plaqué sur ses grosses lèvres, les hanches agitées d'une houle endiablée. Son mont de Vénus partait en avant, se dérobait, revenait, se balançait, dessiné avec une précision anatomique par le Lastex brillant.

Arrivée à quelques centimètres de Malko, elle pivota lentement, sans cesser ses ondulations. Il baissa les yeux et comprit le sens de sa démarche. Elle avait une croupe de folie, le rêve impossible du sodomite, des fesses hautes, rondes comme des ballons, qui semblaient encore plus attirantes à cause du blanc phosphorescent. Vicieusement, elle entreprit de se frotter très légèrement à lui, s'incrustant de plus en plus sous le regard hilare de Phocas. Ce qu'on appelle une avance directe.

Courageusement, Malko posa les mains sur ses hanches, avec la ferme intention de la repousser. Elle interpréta mal son geste et s'enfonça encore plus dans son bas-ventre. Puis glissa, se retourna et lui fit face.

— Tu me paies une bière ? demanda-t-elle d'une voix douce pleine de langueur. Il fait chaud, ici.

Le barman, bien dressé, amenait déjà la Primus pression. Elle y trempa ses lèvres et prit Malko par la main, de face cette fois, essayant de l'exciter à petits coups de reins. Il lui glissa à l'oreille :

— Tu connais une fille qui s'appelle Mamie ?

Tout le monde se tutoyait, au *Savanana*.

— Mamie, oui !

— Tu sais où elle est ?

Elle se recula un peu.

— Tu veux la baiser ?

— Je l'aime bien.

— Elle n'est pas là ce soir.

Elle replongea son museau dans son cou, lui donnant de petits coups de langue, comme un animal. La main de Malko, posée sur sa hanche, glissa et trouva la croupe qui vint à sa rencontre. Brutalement, il oublia la CIA et ses problèmes. Avec le champagne, la chaleur et l'ambiance électrique, il redevenait un animal. Sa partenaire le sentit et se pressa davantage contre lui.

— On peut aller en bas, suggéra-t-elle.

Malko se raccrocha à sa mission, comme un noyé.

— Je voudrais trouver Mamie.

— Je vais te la trouver, promit la fille. Moi, c'est Septime.

Elle le prit par la main, fendit la masse des danseurs. Derrière le bar, à côté de l'escalier menant au sous-sol, il y avait une zone sombre où les filles se reposaient. Ils s'arrêtèrent là, et elle lui enfonça une langue vibrante au fond du gosier.

— Vas-y d'abord, suggéra-t-elle en lui désignant l'escalier.

Malko se laissa pousser en avant. En bas des marches, un Noir l'accueillit dans un couloir très éclairé. Voyant qu'il hésitait, il le poussa dans un cagibi tapissé de velours bleu. Trente secondes plus tard, Septime s'y glissait à son tour. Son regard aurait allumé un eunuque. Elle recommença à se frotter à Malko, le caressa à travers son pantalon. Puis, en un clin d'oeil, elle se dépouilla de son « collant » et remit aussitôt ses escarpins, exhibant sa croupe de folie, couleur marron glacé. En un clin d'oeil, elle eut dégagé Malko. Accroupie devant lui, elle lui administra une fellation rapide, puis se redressa. Ses yeux nageaient dans le sperme. Sans laisser à Malko le temps de se reprendre, elle fit surgir un préservatif et le lui mit.

Elle se retourna alors, s'appuyant des coudes sur le mur, tendant sa croupe.

— Allez, *mundelé*, fit-elle, casse-moi le cabinet !

Ce n'était pas l'amour courtois ! Malko hésita quelques secondes, vaguement honteux. Puis, une pulsion venue de très loin, de l'âge des cavernes, balaya ses scrupules. Raide comme une épée, il s'enfonça entre les fesses marron glacé, sentit une petite résistance, entendit le cri de Septime et se retrouva enfoncé jusqu'à la garde dans cette croupe somptueuse. Bien calée sur ses escarpins, le buste à trente degrés, la jeune Noire se mit à balancer les hanches, comme si elle dansait, accroissant encore son plaisir. Tout à sa pulsion, Malko ne pensait qu'à marteler, à pilonner cette croupe fabuleuse qui se resserrait autour de lui, à grands coups de reins, le cerveau vidé.

Il ralentit, pour en profiter plus longtemps, mais sentit que ses bonnes intentions ne dureraient pas. Il referma les mains sur les pointes des seins dessinés sous le T-shirt, s'y accrocha comme un noyé à son radeau. En sueur, il défonça la croupe offerte comme pour la faire éclater. Septime gémissait, se tordait, balançait ses fesses, le rendant encore plus fou. Et c'est lui qui explosa avec un râle qui dut s'entendre jusqu'au bar. Quelque chose de sauvage, de primitif, qui le laissa vidé, mais flottant sur un petit nuage rose.

Septime se dégagea gracieusement, débarrassa Malko de sa protection et remit son flamboyant « collant ». Elle empocha les quarante dollars avec un sourire gourmand.

— Je te donne la même chose si tu me retrouves Mamie, promit Malko.

— Tu reviens demain, je serai avec elle ! assura la jeune Noire en

commençant à se remaquiller. Dis donc, je vais avoir mal aux seins avec ce que tu leur as fait...

C'est vrai qu'il s'était bien éclaté. Elle sortit devant lui et il jeta un ultime coup d'oeil à sa chute de reins. Inouïe. Elle monta l'escalier étroit en se déhanchant volontairement, se retourna en haut pour lui adresser un clin d'oeil salace, avant de replonger dans la fournaise. Malko se dit que celle-là avait le « Chiffre de la Bête » gravé dans ses gènes. Elle aurait fait renier le vœu de chasteté au plus saint des hommes.

Phocas n'était plus seul au bar. Une grande Noire en jupe de mousseline découvrant des jambes très fines, les yeux un peu globuleux, la poitrine honnête et le menton énergique, enveloppa Malko d'un regard lourd.

— Je vous présente Joséphine, expliqua Phocas, c'est la patronne du *New Jeans*, elle vient écouter la musique.

Effectivement, la Noire n'avait pas l'attitude agressive des autres filles. Plutôt élégante, la taille serrée par une large ceinture de cuir, mais maquillée normalement, elle buvait, contrairement aux autres filles, une Original Margarita, Cointreau, tequila et citron vert.

— J'aime bien danser, expliqua-t-elle, après le restaurant, cela détend. Tu viens, Phocas ?

Le chauffeur de feu Hughes Thomas la suivit sur la piste. Ils dansaient très sagement et Malko remarqua la fine chaîne d'or à la cheville de Joséphine. Le signe de reconnaissance des lesbiennes. Bizarre. Il se fit servir une vodka. Comment retrouver Mamie ? Septime balançait de nouveau comme une folle son cul de rêve au milieu de la piste, les bras au-dessus de la tête. Pouvait-il compter sur elle ? Plus il réfléchissait, plus le meurtre de Hughes Thomas ressemblait à une magouille africaine, une histoire de fric où la CIA n'avait rien à voir.

Paranos, les Américains et Kabila voyaient des complots partout. Il se donna quarante-huit heures pour retrouver Mamie. Ensuite, il regagnerait son château de Liezen et ses soirées d'été.

Joséphine et Phocas revinrent. Une immense fille, enceinte jusqu'aux dents, avec une poitrine dantesque, s'approcha et demanda d'une voix douce :

— Je voudrais une bière.

— Pourquoi tu veux une bière ? demanda Joséphine. C'est mauvais pour ton petit.

La fille roula des yeux.

— C'est pour me donner la force, murmura-t-elle d'une voix enfantine.

Elle disparut, comme Phocas. Les gens entraient et sortaient sans arrêt. Joséphine posa sa main sur celle de Malko.

— Vous me faites danser ?

Sa voix était douce, sans affectation, amicale. C'était un slow ; et l'énergie des multiples frottements, sur la piste, aurait pu faire tourner une centrale électrique. Joséphine s'enroula autour de lui avec douceur, plus délicatement que ses voisines. Ses seins pointus s'enfonçaient dans la chemise de voile de Malko. Elle dansait bien, sensuellement, avec de petites ondulations du bassin très érotiques. La façon dont son mont de Vénus se pressait contre lui démentait le bracelet à sa cheville. Au milieu du second slow, elle dit :

— Phocas m'a dit que vous cherchiez Mamie.

— Oui, dit Malko, vous la connaissez ?

La Noire rit doucement.

— Qui ne connaît pas Mamie... Elle a beaucoup de succès. Hughes l'aimait bien.

Elle continuait à se frotter comme si de rien n'était. Une liane sans os.

— Elle a disparu, remarqua Malko.

— Elle a dû avoir peur, à cause de la mort de Hughes. Elle réapparaîtra.

— Il n'y a pas moyen de la retrouver plus vite ?

Joséphine ne répondit pas immédiatement. Puis, quand le slow s'arrêta, elle proposa :

— Venez demain à mon restaurant, j'essaierai de me renseigner d'ici là. J'aimais beaucoup Hughes. Je me demande qui l'a assassiné. Il ne faisait de mal à personne.

Phocas avait réapparu lorsqu'ils regagnèrent le bar toujours aussi encombré. Il était trois heures. Joséphine bâilla.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, fit Malko. Vous voulez que je vous raccompagne ?

— Oh, je vais seulement jusqu'au *Seguin*, je n'ai pas sommeil. J'ai rendez-vous là-bas.

Après la fournaise et le tumulte, le silence de l'avenue du 30-Juin était saisissant. Trois soldats à béret rouge traînaient devant l'entrée du *Savanana* au pied de l'énorme tour de la Gecamine qui, avec ses couleurs marron et noir, ressemblait vaguement à un temple inca. Le plus grand des soldats s'approcha de Malko et demanda d'une voix timide :

— Patron, tu peux me payer une bière ?

Malko lui donna quatre billets de cinquante mille nouveaux zaires et l'autre remercia chaleureusement. C'était une pente glissante. Bientôt, ils seraient moins polis. Et quand on demande une bière avec une Kalach, on a des chances d'être entendu...

Dans la voiture, Joséphine se serra contre Malko. Le *Seguin* n'était pas loin. Même style que le *Savanana*, en beaucoup plus glauque...

Joséphine se pencha vers Malko et posa sa bouche sur la sienne, lui enfilant une langue agile et douce jusqu'aux amygdales.

— Bonne nuit, à demain. J'espère avoir des nouvelles.

Elle sauta de la voiture et s'éloigna en balançant ses hanches minces. Moins spectaculaire que Septime, mais plus authentique. Malko se dit qu'avec deux fers au feu, il avait une chance de faire avancer son enquête. Son excitation retombée, il avait un peu honte de son intermède au *Savanana*. Mais il valait mieux avoir des remords que des regrets.

*
* *

Le *New Jeans* ne payait pas de mine. Une gargote à cheval entre l'avenue Kasavubu et la rue Mpolo, tout près de l'avenue du 30-Juin. Personne à l'intérieur, sauf trois barmaid. Un Noir convoya Malko jusqu'à une tonnelle, déserte elle aussi.

— Joséphine est là ? demanda Malko.

— Non, pas encore, patron, répondit le serveur, mais elle ne va pas tarder.

Il disparut pour revenir quelques instants plus tard portant cérémonieusement dans un seau à glace une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 1993 et une coupe.

— Vous êtes un ami de Mme Joséphine, expliqua-t-il en versant le liquide ambré, il faut bien vous traiter...

Phocas était allé s'installer au bar, à l'intérieur. Malko eut le temps de commander des « cossas » [20] au pili et un filet grillé avant que Joséphine fasse son apparition.

Sans façon, elle se pencha pour l'embrasser. Elle portait une robe de dentelle noire très habillée, des bas noirs malgré la chaleur, des escarpins et un maquillage léger. Son visage était plutôt ingrat, mais son regard trouble lui donnait un charme sulfureux. Elle s'assit en face de Malko, demanda au garçon de lui préparer une Original Margarita en lui précisant les doses respectives de Cointreau, de tequila « Très Magayes » et de citron vert, puis plongea son regard dans celui de Malko.

— J'ai rencontré Septime au *Seguin*, fit-elle. Elle m'a parlé de vous.

Malko se sentit bêtement gêné. Le regard de Joséphine lui disait qu'elle était parfaitement au courant. Elle eut un sourire plein d'indulgence.

— Tous les *mundelés* aiment Septime. À cause de son cul. Il faut croire que vos femmes sont plates en Europe. Ici, c'est courant. Je connais des fillettes de douze ans qui sont encore mieux que Septime... Et moins cher.

— Je..., commença Malko.

— Septime ne connaît pas bien Mamie, dit doucement la patronne du *New Jeans*. Et toutes ces filles sont en compétition... Elle vous aurait raconté n'importe quoi.

— Tant pis, dit Malko.

Il ne regrettait même pas sa fulgurante étreinte avec la jeune pute noire. On apporta ses « cossas » en même temps que l'Original Margarita de Joséphine.

Le garçon sortit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne de son seau et resservit Malko.

— Il est bon ? demanda Joséphine d'un ton détaché.

— Merveilleux, apprécia Malko.

Joséphine sourit.

— Les pillards m'ont apporté toute la cave du fils Mobutu... Alors, vous n'avez toujours pas trouvé Justine Bazamou ?

— Hélas, non, reconnut Malko.

Joséphine croisa ses jambes, volontairement très haut, ce qui fit crisser ses bas et se pencha par-dessus la table avec un sourire complice.

— Eh bien moi, je sais où se trouve Mamie, dit-elle à mi-voix.

CHAPITRE V

Malko posa sa fourchette et sonda le regard trouble de Joséphine.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Il paraît qu'elle est malade. Elle ne sort pas.

— Comment avez-vous su cela ?

Joséphine eut un sourire entendu.

— Après le *Seguin*, je suis retournée au *Savanana*. Je connais tout le monde. À moi, on parle... Les Africains sont très bavards. Mamie se cache dans un immeuble de l'avenue Bokassa, après le marché. Beaucoup de filles qui travaillent au *Savanana* habitent là. Elles occupent deux étages entiers et il y a des gens qui veillent sur elles. Ce sera difficile de lui parler. Et je ne sais pas si vous devriez...

Son ton alerta Malko. Elle avait sorti un paquet de Gauloises blondes de son sac et Malko se hâta d'allumer sa cigarette avec son Zippo en argent massif siglé à ses armes. Joséphine le lui prit des doigts et caressa ses armoiries, admirative.

— C'est beau. C'est le signe de votre tribu ?

— C'est un peu cela, concéda Malko. Pourquoi ne devrais-je pas contacter Mamie ?

Joséphine lui adressa un regard vaguement ironique.

— Si c'est seulement pour son cul, il y a d'autres filles au moins aussi belles. Si c'est pour une autre raison... c'est peut-être dangereux.

Le poulx de Malko monta, et pas seulement à cause du pili-pili.

— Dangereux... Pourquoi ?

La patronne du *New Jeans* tira une bouffée de sa cigarette.

— Je ne sais pas. Mamie a très peur. Elle a interdit de dire où elle se trouvait. Elle ne sort plus. Elle prétend que quelqu'un veut la tuer...

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Visiblement, elle ne voulait pas en dire plus. Était-ce le meurtrier de Hughes Thomas qui en voulait à Mamie ?

Malko n'insista pas.

— Comment puis-je faire ?

— Le mieux, c'est d'attendre que sa soeur Gisèle sorte de l'appartement, conseilla Joséphine. Hier soir, elle était au *Domino*, avec un Américain. Elle est rentrée très tard. Elle va sûrement se rendre au marché pour les courses. À partir de trois heures. Mais ne dites jamais que c'est moi qui vous ai renseigné. Je ne veux pas

prendre une rafale de Kalach...

Après un silence, elle conclut :

— Je vais expliquer à Phocas où se trouve l'immeuble.

— Merci, dit Malko, esquissant le geste de se lever.

Joséphine l'arrêta :

— Je vous souhaite bonne chance.

Elle se leva ensuite après avoir terminé son cocktail et regagna l'intérieur du restaurant, d'une démarche balancée pleine de sensualité. Elle ne se vendait pas pour quarante dollars, mais, visiblement, Malko ne lui était pas indifférent.

Celui-ci tâta au fond de sa « banane » la crosse du Beretta 92. Après l'avertissement de la jeune Zaïroise, il ne regrettait pas de l'avoir. Phocas réapparut, toujours réservé et déferent.

— Mme Joséphine m'a expliqué, annonça-t-il. Nous allons avenue Bokassa.

*

* *

La Cherokee était garée devant la boutique fermée de Maler Aviation, à trente mètres à vol d'oiseau de l'immeuble désigné par la patronne du *New Jeans*. L'avenue Bokassa montait du sud, en sens unique vers l'avenue du 30-Juin. Défoncée, boueuse, encombrée d'une circulation intense. Ils attendaient depuis plus d'une heure lorsque Phocas annonça de sa voix douce :

— Je crois que voilà Gisèle.

Malko aperçut une Noire en jean qui s'éloignait vers le marché. Phocas avait déjà démarré, et, doublant un camion vert transformé en bus, la rattrapa. Gisèle se retourna à son coup de klaxon et sourit, reconnaissant Phocas. Mais son sourire s'effaça à la vue de Malko. Le Burundais avait déjà sauté à terre pour la rejoindre. Malko assista de loin à la courte discussion. Finalement, la soeur de Mamie consentit à suivre Phocas jusqu'à la Cherokee et à monter avec eux. Elle tendit une main molle à Malko, détournant aussitôt le regard. Elle avait des traits fins, les cheveux très courts, frisés, un corps gracile, sans beaucoup de formes.

— Vous êtes un ami de Hughes ? demanda-t-elle timidement.

— Oui.

— Je ne vous connais pas.

— Je n'étais pas à Kinshasa.

Phocas avait tourné et cahotait dans une voie encore plus défoncée que l'avenue Bokassa. Il s'arrêta et descendit, laissant la fille et Malko en tête à tête.

— Je voudrais voir votre soeur, fit Malko, sans préambule.

— Elle n'est pas ici, elle est retournée dans notre village, elle était

très malade. Peut-être elle va revenir vers la fin du mois.

La jeune Noire avait débité son mensonge les yeux baissés, d'une voix mécanique.

— Où est ce village ? insista Malko.

La soeur jumelle de Mamie esquissa un faible sourire.

— Oh, c'est dans le Bas-Zaïre, vous ne pourriez pas y arriver. Il n'y a pas de routes. Et puis, c'est très difficile à trouver...

Elle avait déjà la main sur la portière. Malko comprit qu'il fallait frapper un grand coup.

— Mamie avait confié à Hughes Thomas une valise, dit-il. Elle contient beaucoup d'argent. Des dollars. Je voudrais la lui rendre.

Le regard de Gisèle dérapa et elle prétendit d'une voix mal assurée :

— Je ne sais pas. Mamie n'a pas beaucoup d'argent.

Malko lui saisit le bras.

— Je *dois* voir Mamie, fit-il. Je suis son ami, je l'aiderai. Je crois qu'elle est menacée. Vous savez que Hughes l'aimait beaucoup.

La Noire hocha la tête sans rien dire. Le silence se prolongea. Les yeux baissés, elle était recroquevillée, comme un animal traqué. Apparemment, elle se trouvait confrontée à un dilemme qui la dépassait. Ses neurones disjonctaient. Finalement, elle laissa tomber d'une voix imperceptible :

— Je vais voir.

— Mamie doit toujours avoir le téléphone donné par Hughes Thomas, insista Malko. Moi, j'utilise celui de Hughes. Elle connaît le numéro.

Sans répondre, la jeune femme ouvrit la portière et sauta à terre : Avant de s'éloigner, elle lança à Malko :

— Vous connaissez le *Savanana* ? Le *Seguin* ?

— Oui.

— Passez-y ce soir. J'y serai. Je vous dirai.

Elle s'enfuit et Malko la regarda se faufiler entre les camions. Il hésita. Il avait envie de retourner planquer devant l'immeuble de l'avenue Bokassa, mais à quoi bon ? Il ne pouvait pas torturer Mamie pour la forcer à dire ce qu'elle savait. Il fallait se fier à sa cupidité. Trois cent cinquante mille dollars, c'était ce qu'elle pouvait gagner en dix ans en se servant de son cul comme une stakhanoviste.

*

* *

Malko franchit la porte du *Seguin* et balaya la salle plongée dans la pénombre d'un regard circulaire.

La piste de danse était vide, quelques « expats » étaient accrochés au bar et les filles regroupées au fond, sur des banquettes. L'une d'elles se leva et marcha vers Malko. Il crut d'abord que c'était la

sœur de Mamie, mais celle qui s'approchait était beaucoup plus grande, moulée dans une robe noire décolletée descendant jusqu'aux chevilles. Un beau visage hiératique, au sourire hautain. Elle avançait d'une démarche un peu raide, balançant les bras comme un mannequin lors d'un défilé. Droit sur Malko, elle dévia insensiblement, toujours aussi altière, et le croisa. Au même moment, sa main droite saisit vigoureusement ses attributs sexuels et elle l'entraîna jusqu'au mur !

Suffoqué, il la regarda.

Elle souriait, ses lèvres épaisses retroussées comme celles d'un carnassier. Ses doigts relâchèrent progressivement leur pression et elle dit d'une voix rauque :

— *Siba Ngayi* [21].

En même temps, les doigts qui l'avaient empoigné commencèrent à le masser doucement.

Ça, c'était de la drague.

Horrifié, Malko battit en retraite, sous l'oeil ironique du patron, retranché derrière son bar. Le *Seguin* était infiniment plus glauque que le *Savanana*, bien que fonctionnant sur le même principe. Le patron, un colosse au regard torve, semblait sortir de la bande dessinée *Chéri-Bibi*. En bon mac, il veillait au rendement de son bar, adressant des sourires gluants aux « expats » qui consommaient assez de bière à son goût. Un gros Belge, style flamand rose, hoquetait au bar, le bras enfoncé dans le corsage d'une fille qui gloussait. Entre les putes nettement plus agressives qu'au *Savanana* et les petits Blancs arrogants et veules, roulant des mécaniques dans leurs faux polos Ralph Lauren, c'était à se flinguer. Malko ressortit, au bord de la nausée.

À côté du *Seguin*, le *Savanana* était un bain de jouvence... Comme il remontait dans la BMW de Hughes Thomas – l'éclairage de la Cherokee étant en panne, ils avaient pris celle-là – il entendit des détonations. Des rafales d'armes automatiques et des coups plus sourds : du mortier lourd.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Phocas.

— C'est de l'autre côté du fleuve, à Brazza, expliqua le Burundais. Depuis cet après-midi, les « Zoulous » du président Lissouba se battent contre les « Cobras » de l'ancien président Sassou Nguesso. Bientôt, il y a les élections.

Bel exemple de démocratie. La Kalach était autrement plus performante qu'une urne électorale, plus définitive, surtout...

Le *Savanana* était semblable à lui-même. Personne n'avait vu la sœur de Mamie. Malko et Phocas s'installèrent au bar, aussitôt entourés de filles qui venaient se frotter à eux, les pincer gentiment, leur expédier des oeillades brûlantes. Pas de Septime, non plus. Quelques filles étonnantes, immenses, et la faune habituelle des

« expats » au regard lubrique devant tous ces culs offerts. Soulé de musique, Malko décida, vers deux heures, qu'il avait assez donné.

Juste à ce moment une fille se faufila jusqu'à lui : la soeur de Mamie en tenue de combat, robe mini bleu électrique, maquillage massif et perruque. Il lui demanda ce qu'elle voulait boire et elle commanda un Cointreau sur de la glace, puis repartit dans la salle, comme si elle craignait qu'on les voie ensemble... Malko la repéra en train de discuter avec un grand costaud blond. Une discussion animée.

— C'est Willy, un Belge qui est son copain, souffla Phocas. Il est très jaloux, il lui fait des scènes tout le temps.

Il ne manquait plus que cela ! Le dénommé Willy prit soudain la soeur de Mamie par le bras et l'entraîna à l'extérieur. Malko leur emboîta le pas. Il les repéra tout de suite, un peu plus loin sur le trottoir, plongés dans une violente discussion. Il resta d'abord dans l'ombre à les observer. Le ton montait. Soudain, le Belge entraîna la jeune Noire vers une voiture garée à peu de distance. De toute évidence, il n'allait pas revenir au *Savanana*.

Malko pressa le pas, les rejoignit au moment où le Belge ouvrait la portière de son 4x4 avec l'intention affichée d'y pousser la jeune fille. Celle-ci aperçut alors Malko et résista avec plus de vigueur. Son agresseur le vit également et s'arrêta net. Il interpella Malko :

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

— Que vous laissiez cette fille, fit calmement Malko.

L'autre s'étrangla de rage, lâcha la soeur de Mamie et marcha sur lui. Cent quatre-vingt-dix centimètres de muscles méchants. Le format bûcheron, ou Robocop. Sans un mot, il saisit Malko par le cou, lui comprimant les carotides, et le projeta violemment contre une voiture en stationnement.

— Tire-toi, loquedu, ou je t'éclate la tête ! lança-t-il.

Il avait un lourd accent belge, le cheveu ras ; beau modèle de colonisateur. Il lâcha Malko et sortit de sa ceinture un poignard à la lame de quinze centimètres. Il en posa la pointe sur le foie de Malko.

— Je te connais pas, fit-il. Tire-toi ou je te plante. Cette fille est à moi. Vu ? Il se détourna pour marcher vers sa voiture. C'est le claquement de la culasse du Beretta 92 qui le fit se retourner d'un bloc. Froidement, Malko ordonna :

— Vous montez dans votre voiture. Seul. Vite. Sinon, je vous en mets deux dans la tête.

Le Belge en resta muet de stupéfaction. Le ton de Malko était sans réplique. Comme une souris, la jeune Noire se glissa derrière Malko, terrorisée. Le Belge marmonna quelques injures indistinctes, mais c'était un faux dur. Il sentait très bien que Malko était prêt à se servir de son arme. En maugréant, il sauta dans son 4x4, fit une marche arrière brutale et démarra en laissant une bonne partie de ses pneus

sur l'avenue du 30-Juin. Derrière Malko, une voix moqueuse s'écria :

— Ça, patron, c'est bien fait ! Ce *mundelé-la*, c'est un salaud. Il bat les filles et il ne donne jamais rien. En plus, c'était un copain de « Saddam Hussein » [22].

Malko récupéra Gisèle terrifiée et la fit monter dans la BMW. Tout de suite, elle expliqua :

— Je ne savais pas qu'il serait là ! Willy a été avec moi et il ne veut plus me lâcher. Sans payer. Avant, je n'osais pas refuser parce qu'il avait menacé de me livrer aux hommes de la DSP. Maintenant, ce n'est plus la même chose.

— Vous avez parlé à votre soeur ?

— Oui.

— Alors ?

— Elle est malade.

Visiblement, elle cherchait à gagner du temps. Malko insista :

— Vous lui avez parlé de l'argent ?

— Oui, admit-elle du bout des lèvres. Mais elle a peur. Elle ne veut pas vous voir.

— Même pour récupérer ses dollars ? Qu'a-t-elle à cacher ?

Silence. Puis, la soeur de Mamie lâcha d'un trait :

— Elle veut quitter Kinshasa. Si vous lui donnez l'argent et l'aidez à partir, elle vous dira tout ce qu'elle sait, mais elle n'a rien fait...

— Je veux bien l'aider, mais comment ?

— Elle voudrait aller de l'autre côté du fleuve, nous avons de la famille là-bas. Mais elle a peur de sortir. Et puis le Beach ne fonctionne plus et elle ne veut pas prendre l'avion à N'Jili, c'est trop dangereux. Elle n'a pas de visa de sortie. C'est trop compliqué.

— On peut lui faire traverser le fleuve, proposa Malko. Je viendrai la chercher avec une escorte et je l'emmènerai de l'autre côté.

Il avait remarqué un va-et-vient incessant de pirogues, là où le Zaïre n'a qu'un kilomètre de large, à la hauteur de la résidence de l'ambassadeur d'Allemagne. Une contrebande d'essence et de manioc, moins chers qu'à Kinshasa. En une demi-heure, on était de l'autre côté. Quelques soldats de l'Alliance surveillaient mollement ces petits trafics.

— Ça va, fit la jeune Noire, je vais lui parler.

— Je vous revois quand ?

En Afrique, la précision n'existait pas. La soeur de Mamie réfléchit.

— Quand elle sera prête, j'irai vous prévenir chez M. Hughes. Phocas m'a dit que vous étiez souvent là.

— Oui, mais quand ?

— Ça, je ne sais pas, Mamie est très malade. On retombait dans le film africain. Malko soupira. Déjà, Gisèle sautait de voiture et disparaissait dans l'obscurité, retournant au *Savanana*, le laissant

frustré et furieux. Phocas surgit, souriant.

— Ça va, patron ?

— Si on veut, dit Malko. On rentre.

Ils repartirent par l'avenue du 30-Juin déserte. Après dix heures du soir, il n'y avait plus un chat dans les rues. Les gens avaient peur. Quelques rares patrouilles de soldats de l'Alliance parcouraient les plus grandes avenues. Phocas bifurqua pour longer le fleuve. Ils étaient presque arrivés à la résidence de Hughes Thomas lorsque trois silhouettes surgirent de l'ombre. Des soldats armés. L'un d'eux s'avança au milieu de la chaussée et leur fit signe d'arrêter.

— C'est un « bouchon » [23], annonça calmement Phocas. Maintenant, ce n'est plus dangereux, ils ne rackettent pas.

Il stoppa et baissa sa glace, souriant. Malko aperçut trois visages noirs, pas vraiment avenants. Un des soldats se pencha et lança sèchement en français :

— La carte rose.

Les deux autres avaient contourné la voiture pour se placer derrière. De sa voix douce, Phocas lança une phrase en swahili à l'homme qui l'avait interpellé. Ce dernier se renfroigna aussitôt sans répondre. Malko vit les traits du Burundais se crispier. Sans cesser de sourire, il se tourna vers lui et dit à mi-voix :

— Ça, patron, ce n'est pas bon ! Ils ne sont pas de l'Alliance.

— Sortez de la voiture, intima le soldat qui ne comprenait pas le swahili.

— Ça va, dit Phocas en entrouvrant la portière.

Au même moment, il démarra brutalement, manquant écraser le soldat. Du même geste, il referma sa portière, verrouilla les autres. Malko se retourna et sentit son pouls monter à cent cinquante. Deux des soldats, posément, les ajustaient avec leur Kalachnikov.

CHAPITRE VI

À cette distance, la balle d'un fusil d'assaut perce de la tôle de voiture comme du papier. Instinctivement, Malko plongeait sur la banquette ; une fraction de seconde avant que ne claquent les détonations. La BMW fut secouée comme par une main géante. La lunette arrière vola en éclats, la carrosserie encaissa une série de chocs sourds puis, brutalement, la voiture se mit à zigzaguer. Un des pneus arrière avait été déchiqueté, et Phocas, accroché tant bien que mal au volant, ne parvenait plus à la maîtriser. Il parvint à ralentir sa course puis la voiture piqua dans le fossé, heureusement à petite vitesse.

Malko ouvrit sa portière et se laissa glisser dans l'herbe. Il aperçut un haut mur blanc, et aussitôt un bruit inquiétant frappa ses oreilles : des pas pressés et lourds sur l'asphalte. Les trois soldats qui les avaient arrêtés couraient vers la voiture. Gênés par l'obscurité, ils attendaient d'être tout près pour tirer. Malko porta par réflexe sa main à sa « banane », et ne trouva que la boucle de sa ceinture.

Il réalisa brutalement qu'elle se trouvait sous le siège : il l'avait retirée pour aller au *Savanana* où elle risquait de le faire remarquer... Phocas rampa jusqu'à lui, le rejoignit devant la voiture et souffla, affolé :

— Patron, ils veulent nous tuer ! Ce sont des FAZ.

Les pas se rapprochaient. Il ne leur restait que quelques secondes. S'ils demeuraient là, sans se mettre à l'abri, ils n'avaient aucune chance.

Malko regarda autour de lui. La seule protection possible était le large terre-plein herbu entre la route et le fleuve Zaïre, de l'autre côté de la chaussée. Encore fallait-il y arriver... Traverser la route était un exercice hautement périlleux. La nuit n'était pas assez noire pour qu'on ne distingue pas leurs silhouettes.

— Il faut essayer de traverser, souffla Malko au chauffeur burundais accroupi à côté de lui, devant le capot de la BMW.

Une rafale claqua à l'instant où il se préparait à bondir. Posément, un des soldats balayait l'épave de la voiture, afin de les empêcher de bouger. Au même moment, Malko entendit des cris et des appels venant de la direction opposée.

Phocas se dressa aussitôt comme un diable hors de sa boîte, vociférant dans sa langue. Malko aperçut des soldats qui avançaient vers eux courbés en deux. L'un d'eux s'allongea soudain au milieu de

la chaussée, mit un Poulimiot [24] en batterie et ouvrit aussitôt le feu sur leurs agresseurs. Ravi, le Burundais lança à Malko :

— Ce sont des soldats de l'Alliance qui gardent le barrage, là-bas. Ils ont entendu les coups de feu. Je leur ai dit en swahili ce qui se passait.

Une courte rafale de Kalach lui coupa la parole. Les deux groupes, tapis dans les fossés, échangeaient un feu nourri. Le Poulimiot lâchait rafale sur rafale. On ne distinguait plus que les lueurs jaunes des départs.

Un silence se fit, puis de nouvelles rafales éclatèrent. Des silhouettes couraient. Enfin, un Béret rouge arriva à leur hauteur et ouvrit le feu, projetant sur Malko une douche de douilles brûlantes. Les autres continuaient à riposter, mais ils s'éloignaient.

Ils étaient sauvés.

*
* *

Le soldat au Poulimiot retourna du pied le cadavre allongé en travers de la chaussée. En voulant traverser, l'homme avait reçu une rafale de fusil-mitrailleur qui lui avait déchiré la poitrine. Il était armé d'une Kalach AK 74 toute neuve à canon court et ceinturé de chargeurs, neufs eux aussi.

Phocas bavardait en swahili avec ses « copains ». Il se tourna vers Malko.

— C'étaient des soldats de la DSP qui n'ont pas eu le temps de s'enfuir. Il y en a encore beaucoup en ville, du côté de Binza-Campagne. Ils se cachent. Ils attaquent des gens.

Les militaires de l'Alliance qui les avaient sauvés gardaient, expliqua-t-il, les épaves du convoi du fils Mobutu – un transport de troupes blindé, un 4x4 militaire et deux voitures percées comme des écumeurs abandonnées un peu plus loin. Deux des agresseurs avaient pu s'enfuir. Malko regarda le cadavre, intrigué : les soldats perdus de la DSP ne s'aventuraient guère du côté de La Gombé, le seul quartier véritablement quadrillé par les troupes de l'Alliance, dont les larges avenues permettaient une surveillance facile. Ils sévissaient plutôt dans la Cité, au détriment des civils sans défense, là où il n'y avait pas de patrouilles.

Discrètement, Malko alla récupérer sa « banane » dans la BMW, tandis que Phocas discutait avec les soldats. Le chauffeur le rejoignit.

— Je vais chercher la Cherokee et je vous ramène à l'*Intercontinental*, dit-il.

*
* *

Irving Scott triturait féroce­ment son oreille en plastique. Lui non plus ne croyait pas au hasard.

— Cela fait beaucoup, énuméra-t-il. Cette Mamie se cache parce qu'elle a peur, sa soeur se fait agresser par un Belge lié aux mobutistes qui vous menace et ensuite, on essaie de vous flinguer. Des gens de la DSP... Je recommence à croire que Hughes Thomas était mêlé à un truc pas clair...

— Si tout se passe bien, dit Malko, je vais mettre la main sur Mamie.

L'Américain tourna soudain la tête vers la fenêtre.

— Vous entendez ? Depuis ce matin, ça tire *vraiment*, en face. Ils s'expliquent au mortier lourd. Les habitants de Brazza commencent à se réfugier ici. Votre Mamie irait se jeter dans la gueule du loup ? Même si on peut toujours traverser en pirogue, on est coincé de l'autre côté. Impossible d'accéder au centre-ville ou à l'aéroport.

— Que suggérez-vous ?

— Si j'étais vous, je m'intéresserais plutôt au colonel Bolongo. Il est probablement derrière cette histoire.

— Où voulez-vous que j'aille le chercher ?

Le chef de la station de la CIA n'hésita pas.

— Pourquoi ne pas aller voir ce Belge, Willy Van Duys ? Il était toujours fourré avec les mobutistes. Je sais qu'il était lié à Bolongo. Il habite dans la Concession, au quartier Montfleury. Ça donne dans l'avenue Nguma. Près du palais de Marbre. Les gens de l'Alliance n'y vont pas. C'est une planque parfaite pour un type comme Bolongo.

— Comment voulez-vous que je procède ? demanda Malko, surpris.

L'Américain haussa les épaules.

— Nous n'avons pas le choix. Pour l'instant, il n'y a plus de légalité. Alors, allez-y, fouillez sa maison... Je vais vous donner un type sûr, Sam Strudwick, un ex-Marine qui travaille pour l'USDS, une boîte de sécurité où on a des copains. Il n'a rien à nous refuser...

Il était visiblement sur des charbons ardents et Malko, après l'agression de la veille, commençait à partager son point de vue. L'attaque dont il avait été victime n'était pas le fruit du hasard. On les attendait pour les tuer. Il avait été surveillé. Avec tous les gens qui traînaient le soir autour du *Savanana*, il était impossible de repérer un guetteur et, grâce aux Telecel, on communiquait facilement. La conclusion était simple : « On » ne voulait pas qu'il retrouve Mamie. Et donc qu'il apprenne le secret de la mort de Hughes Thomas. Ce n'était plus une simple magouille de fric à l'africaine.

— Bien, promit-il, si Mamie ne s'est pas manifestée aujourd'hui, on fera votre expédition ce soir, c'est plus discret. Après tout, j'ai un prétexte, l'agression dont j'ai été victime hier soir. Je peux prétendre qu'il en est responsable.

— Excellent, approuva l'Américain. Vous pouvez être sûr que Willy Van Duys n'ira pas se plaindre. Et si on trouve le colonel Bolongo chez lui, on aura fait un pas de géant.

*
* *

— C'est moi, Sam ! annonça le petit costaud, la casquette de toile vissée sur la tête.

L'homme recommandé par le chef de la CIA avait le regard fuyant, les yeux trop bleus, une tignasse rousse et l'allure générale d'un rongeur. On se demandait comment les Marines l'avaient accueilli. Malko le reconnut aussitôt, c'était lui qui n'avait pas pu se décider à honorer la pulpeuse Septime, au *Savanana*.

L'USDS était une énorme agence de sécurité liée à l'ambassade des États-Unis, dont les huit cents vigiles assuraient la garde d'ambassades et d'entreprises. Des expatriés comme Sam Strudwick les encadraient. Debout sur le perron de la villa de feu Hughes Thomas, celui-ci examinait Malko par en dessous. Sous son gilet de photographe aux multiples poches, on devinait un holster contenant un pistolet.

— Vous savez ce qu'on doit faire ? demanda Malko.

— *Yeah*. M. Scott m'a mis au courant. On va faire peur à un gros enfoiré de Belge. Regarder un peu ce qu'il a chez lui.

— J'ai des raisons de croire qu'un colonel de la DSP s'y cache, corrigea Malko. C'est lui que je veux.

Sam Strudwick haussa ses maigres épaules.

— *No big deal*. Tous ces types qui travaillaient avec Mobutu sont morts de peur. On peut aller chez eux, leur piquer leur fric, baiser leur femme, ils ne moufteront pas. Votre Willy Van Duys, je le connais. Il était tout le temps fourré avec « Saddam Hussein ». Il participait à ses fêtes de cul dans sa villa du camp Tshatshi. Vous avez une voiture ? Il vaut mieux ne pas utiliser la mienne.

Ils s'entassèrent dans la Cherokee, dont les phares avant avaient été réparés, Phocas au volant. La Concession, à l'ouest de Kinshasa, était un lotissement sur une colline, protégé par une barrière. En voyant des Blancs, le gardien leva aussitôt celle-ci. Phocas les arrêta cinq cents mètres plus loin, devant un portail vert.

— C'est là.

Un Noir assis sur un pliant, en uniforme bleu, montait une garde nonchalante. Sam Strudwick s'approcha de lui.

— Ouvre le portail, intima-t-il, on a rendez-vous avec M. Willy.

Le gardien, sans poser la moindre question, s'exécuta docilement. Ils pénétrèrent dans la propriété pour se garer devant une grosse villa dont les baies vitrées du rez-de-chaussée étaient éclairées. Ils n'eurent pas le temps de faire un pas hors de la voiture que la porte s'ouvrit sur

l'énorme silhouette de Willy Van Duys, un verre à la main. Le Belge aboya :

— Qui c'est ?

— Une visite ! ricana Sam Strudwick en s'avançant, le gilet bien écarté pour qu'on aperçoive son arme.

Willy Van Duys s'arrêta net. Mesmérisé par la vue de Malko, il vira au carmin.

— Fils de pute ! Qu'est-ce que vous voulez encore ?

Malko, Beretta 92 au poing, le repoussa dans l'entrée.

— Hier soir, trois hommes en uniforme ont essayé de me tuer. Après que vous m'aviez menacé. Bizarre, non ? Des anciens de la DSP. Vos amis.

Le Belge s'étrangla de fureur.

— Non mais, vous êtes pas bien ! Vous croyez que je vais vous faire flinguer pour une histoire de pute ! Venez voir...

Ils le suivirent jusque dans le living, d'un luxe inattendu au coeur de l'Afrique. Des boiseries, des tapis, des meubles en bois doré, une commode en palissandre noire transformée en bar. Malko reconnut la patte du décorateur Claude Dalle. Des lampadaires dispensaient une lumière tamisée. Deux Noires étaient installées dans des poses alanguies sur une canapé de daim violet, uniquement vêtues d'un slip en dentelle, en train de déguster une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988. Elle sourirent bêtement aux nouveaux arrivants et l'une d'elles se leva pour venir s'enrouler autour du Belge. Encore une croupe à damner un saint. Les pointes de ses seins en poire étaient grosses comme des crayons ; et sa grosse bouche était prête à avaler tous les sexes de la terre.

— Willy ! C'est pour nous, tout ça ? roucoula-t-elle.

Le Belge la repoussa brutalement. Son sexe faisait une bosse indécente sous son pantalon de toile. Visiblement, on l'avait interrompu en pleine action. Malko fut immédiatement certain qu'il n'était pour rien dans l'attaque de la veille. Il restait une seconde carte à abattre.

— Je voudrais vérifier si le colonel Bolongo ne se trouve pas chez vous, dit-il.

Le regard du Flamand vacilla et Malko pensa « Bingo ! », mais Willy Van Duys se reprit très vite.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Bolongo, il est de l'autre côté du fleuve. Depuis longtemps...

— On va vérifier quand même, lança Sam Strudwick qui lorgnait sournement les deux filles.

Sans attendre la permission du Belge, que Malko tenait en respect, il s'engouffra dans un couloir.

— Je vais me plaindre à l'Alliance ! menaçait Willy Van Duys. Je n'ai

rien à me reprocher. Je fais du transport entre Matadi et Kinshasa. Si vous me faites chier, vous n'aurez plus rien à bouffer...

Malko n'eut pas le temps de répondre. Sam Strudwick venait de faire irruption, traînant une cantine verte. Il la poussa au centre de la pièce et souleva le couvercle. Elle était pleine de billets de banque ! Malko s'approcha et regarda les coupures, rangées en liasses épaisses, toutes neuves : cent mille zaïres, cinq cent mille zaïres. Phocas en prit une et dit d'un ton rêveur :

— Dis donc, des « Prostates » et des « Métastases » ! Il y en a beaucoup.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? interrogea Malko sans comprendre.

Le Burundais se fit une joie de lui expliquer :

— Au fur et à mesure de sa maladie, Mobutu émettait de nouveaux billets. Les cent mille, ce sont les « Prostates ». Elles n'ont plus cours mais ont été teintes, devenant les « Outenika », du nom du bateau sud-africain qui a servi aux rencontres avec Kabila. Les cinq cent mille, ce sont des « Métastases ». Ici, elles n'ont jamais eu cours, mais on les accepte au Katanga. Présentement, il y a une vraie fortune là-dedans.

Malko se dit qu'il fallait pondérer son enthousiasme. Une « Métastase », cela ne faisait que trente-cinq *cents* américains, ce n'était pas le trésor de Golconde.

Il se tourna vers Willy Van Duys. Le Belge avait viré blafard. Il bredouilla :

— Je ne savais même pas que j'avais ça.

— Il n'y a que le gouverneur de la Banque du Zaïre qui a pu lui donner les « Métastases », expliqua Sam Strudwick. Elles n'étaient pas en circulation. Et il est interdit d'en détenir. Le président Kabila craint qu'on ne fasse s'effondrer les cours du Zaïre.

Malko regardait pensivement les liasses. Cela semblait sans rapport avec son problème. Willy Van Duys le prit soudain par le bras. Calmé, tout sourire, il l'entraîna jusqu'au divan de daim, le forçant à s'installer à côté des deux filles. Il arracha la bouteille de Champagne Taittinger de son seau à glace, et servit Malko.

— Je suis désolé pour hier soir, dit-il, j'étais énervé. La petite, je la cherchais depuis plusieurs jours. Elle avait fait dire qu'elle était malade. Avant, elle ne crachait pas sur la marchandise et même...

Il se tut comme s'il craignait d'en dire trop. Sans souci de la discussion, la fille la plus proche de lui avait posé une longue main sur sa cuisse et progressait sournoisement vers son centre vital. Bien dressée. Willy Van Duys s'essuya le front. Il suait la peur. Apparemment, la possession de « Métastases » et de « Prostates » était un délit sérieux. Comme s'il avait lu dans les pensées de Malko, il se pencha vers lui et dit à mi-voix :

— *Godferdom* ! Vous êtes un Blanc, vous aussi ! Si ces salauds de l'Alliance viennent ici, ils vont me voler mes voitures, mon fric, piquer les meubles que j'ai fait venir de Paris et qui m'ont coûté une fortune chez Claude Dalle, occuper ma villa et me mettre au trou...

— Je vous ai parlé du colonel Bolongo...

Malko avait deux pistes pour éclaircir le meurtre de Hughes Thomas, Mamie et Bolongo, le colonel de la DSP que l'Américain de la CIA avait caché chez lui. Il lui fallait s'y tenir.

— Vous voyez bien qu'il n'est pas ici ! protesta le Belge. Votre petite fouine a fouillé partout.

Malko déplaça la main de sa voisine qui risquait de l'émouvoir et se leva, après avoir quand même vidé sa coupe de Taittinger.

— Tant pis ! fit-il.

Willy Van Duys le poursuivit jusqu'à la porte. Mort de peur, persuadé qu'il allait être dénoncé, il proposa :

— Prenez les « Métastases » ! Moi, je ne peux rien en faire. Il y en a pour quatre milliards de nouveaux zaïres.

Malko ne répondit même pas et sortit de la villa. Il allait monter dans la Cherokee quand le Belge lui souffla à l'oreille :

— Écoutez, c'est vrai, Bolongo est venu me voir ! Mais je l'ai viré. Mes domestiques m'auraient balancé. C'était trop dangereux.

Là, il disait la vérité ! Malko dissimula sa satisfaction. Ainsi, il n'était pas venu pour rien.

— Quand ?

Willy Van Duys réfléchit rapidement.

— Il y a une semaine environ. Il avait dû se planquer ailleurs jusque-là. Moi, je le croyais parti.

— Pourquoi n'a-t-il pas quitté Kinshasa avant ?

— Il m'a dit qu'il n'avait pas d'argent dehors et que Mobutu l'avait laissé tomber. Il était paumé.

— Où est-il maintenant ?

Le Belge eut un geste d'impuissance.

— Je n'en sais rien. Je vous le jure. Putain ! Prenez ces billets. Au Katanga, ils valent encore du blé, mais on ne sait pas pour combien de temps.

Malko le sentait totalement déstabilisé, mais avait l'impression qu'il ne lui disait pas tout ce qu'il savait. Il ouvrit la portière de la Cherokee.

— Je reviendrai demain matin, dit-il. Je suis certain que vous savez où se trouve Bolongo...

Il fit signe à Phocas et à Sam Strudwick qui montèrent à leur tour. Le Belge passa la tête par la portière alors que Phocas lançait le moteur de la Jeep.

— Écoutez, il y a un type qui le sait peut-être. Un agent de la DST.

Deogracias Pongo.

— Pourquoi lui ?

— J'ai conseillé à Bolongo d'aller le voir. Il avait déjà rendu service à d'autres amis.

— Où peut-on le trouver ?

— Je n'ai pas son adresse. C'était dans la Cité, loin. Mais il traîne tous les matins en face des bâtiments de la DST, avenue de la Justice. Il vient pointer pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir déserté. Mais, bien sûr, les nouveaux n'en veulent pas. Deogracias et ses copains ont trop travaillé pour le Maréchal...

C'était plutôt vague, comme rendez-vous... De plus en plus nerveux, le Belge supplia :

— Ne me balancez pas ! La semaine dernière, ils ont piqué un type qui avait des billets et quelques armes. Ils l'ont emmené au 17, avenue de la Justice, là où il y avait le SNIP. Ces salauds de Rwandais l'ont torturé en lui plongeant la tête dans des seaux de merde jusqu'à ce qu'il suffoque. Ensuite, ils l'ont forcé à creuser avec ses mains le sol de son jardin, pour qu'il sorte les billets. Ce sont des brutes. Des cannibales.

Il était pathétique. Malko ignorait ce qu'il y avait de vrai, mais avait obtenu au moins une piste.

— Dormez tranquille, affirma-t-il. Je ne vous balancerai pas. Sauf si vous m'avez menti. On y va, Phocas...

Willy Van Duys les regarda partir, planté au milieu du jardin. Malko se dit qu'il n'aurait plus le coeur à honorer ses deux « créatures », aussi bandantes soient-elles. Mais avait-il vraiment avancé ?

Dès qu'ils regagnèrent le bord du fleuve, il entendit à nouveau les explosions sourdes des mortiers qui arrosaient Brazzaville. Des traînées de balles traçantes illuminaient le ciel, parallèles au Zaïre. Cela n'augurait rien de bon pour le voyage de Mamie.

En attendant d'avoir mis la main sur elle, il restait à vérifier le tuyau de Willy Van Duys.

CHAPITRE VII

— Deogracias Pongo... Ce nom me dit quelque chose, fit Irving Scott. Attendez, je vais vérifier.

Il tapa le code qui protégeait son ordinateur et chercha la liste des Zaïrois en contact avec la CIA à Kinshasa.

— Voilà, fit-il, Deogracias Pongo, agent de la DST. Il est « traité » depuis trois ans par mon adjoint, Steve Malsen. Malheureusement, celui-ci est en congé. Pongo touchait jusqu'au mois dernier cinquante dollars par mois.

— C'est modeste, commenta Malko.

L'Américain eut un sourire apitoyé.

— Ici, c'est un salaire royal. La plupart des fonctionnaires ne sont pas payés du tout, et parfois ne touchent qu'un dollar par mois. Pour cinquante dollars, on vous mange dans la main...

— Vous avez une adresse ? Un moyen de le joindre ?

Irving Scott consulta à nouveau l'ordinateur et secoua la tête.

— Hélas non. J'ai juste un téléphone, celui de son poste à la DST. À mon avis, ce n'est même pas la peine d'essayer. Ces types habitent dans la Cité, au diable, et on les « traitait » plutôt à La Gombé, en leur donnant rendez-vous dans un endroit tranquille.

— Je vais essayer la méthode Willy Van Duys, fit Malko, résigné. En envoyant Phocas en éclaireur, dans les parages de la DST.

— Ça m'a l'air d'un tuyau crevé, fit l'Américain, mais vous pouvez toujours tenter le coup. À mon avis, le colonel Bolongo, quand Willy Van Duys l'a viré, a pris la poudre d'escampette. Où en êtes-vous avec Mamie ?

— Au même point, avoua Malko. Sa soeur doit venir à la maison de Hughes Thomas, on ne l'a pas vue...

Irving Scott hocha la tête, sortit son Zippo de son holster de cuir et prit une Gauloise blonde dans son paquet. La flamme claire du briquet sembla lui éclaircir les idées.

— S'il n'y avait pas eu cet attentat contre vous avant-hier, dit-il, je vous aurais conseillé de laisser tomber. Mais il a fallu quelqu'un pour donner l'ordre de vous liquider. Quelqu'un qui a peur que vous découvriez quelque chose. Ce n'est sûrement pas pour les trois cent cinquante mille dollars de Mamie. Il s'agit de gens qui disposent d'une « force de frappe » liée aux anciens FAZ. Et s'ils se mouillent jusqu'à vous attaquer sous le nez des soldats de l'Alliance, c'est qu'ils ont une

sacrée bonne raison... Je n'arrive pas encore à rassembler les pièces du puzzle, mais il y a anguille sous roche.

— C'est ce que je pense aussi, conclut Malko. Seulement, il faut trouver le fil à tirer...

Il jeta un coup d'oeil à sa Breitling *Crosswind* au discret bracelet d'or gris. Neuf heures et demie. C'était le bon moment pour trouver Deogracias Pongo.

— Je commence par Pongo, fit-il ; ensuite, je passe à Mamie.

Phocas attendait en bas, impassible à son habitude. Malko lui expliqua le problème. Le Burundais eut un sourire amusé.

— Oui, je vois. Ce sont ceux qu'on appelle les « sous-manguiers ». Parce qu'ils traînent sous les manguiers de l'avenue des 3-Z, en face de la Primature. On va tâcher de trouver ce Deogracias Pongo.

Malko espérait qu'un agent clandestin de la CIA mettrait une certaine bonne volonté à l'aider, s'il n'avait pas trop peur. Dix minutes plus tard, ils arrivaient avenue des 3-Z, à la hauteur des anciens bâtiments de la DST. Ceux-ci semblaient à l'abandon. Les grilles étaient ouvertes, mais des petits groupes de Noirs discutaient sous les fameux manguiers ou bien attendaient, accroupis sur leurs talons, à l'ombre.

— Il vaut mieux attendre dans la voiture, conseilla Phocas. S'ils voient un *mundelé*, ils vont se méfier.

Il alla se garer à une centaine de mètres, en face de la Banque du Zaïre, et revint sur ses pas à pied.

*
* *

Malko sentit son poulx s'emballer. Dans le rétroviseur de la Cherokee, il venait de repérer Phocas qui revenait en compagnie d'un Zaïrois de petite taille, grassouillet, avec une bonne bouille ronde, qui se retournait tous les dix mètres. Charitablement, Malko lui ouvrit la portière et le Noir se glissa à l'intérieur, l'air affolé.

— Voilà Deogracias Pongo ! annonça triomphalement le Burundais.

— Bonjour, patron, dit timidement l'agent de la DST. Vous n'avez pas une cigarette ?

Phocas, royal, lui tendit un paquet de Gauloises blondes.

— Alors, patron, vous connaissez M. Willy ? fit Deogracias Pongo. Je crois qu'il n'a pas eu trop de problèmes. Il hésitait à partir...

Phocas s'était remis au volant et conduisait lentement dans les avenues désertes et ombragées de ce quartier résidentiel. Il se tourna vers Malko.

— Patron, vous voulez bien qu'on le ramène chez lui ? Il allait partir quand je l'ai vu. Aujourd'hui encore, il n'y a pas de travail... Et il habite loin, il n'a pas l'argent pour prendre le taxi-bus. C'est trente

mille nouveaux zaïres.

— Ça oui ! gémit l'ex-agent de la DST. Où voulez-vous que je trouve cet argent-là ? Je viens à pied tous les matins... Maintenant, je vis dans des conditions infrahumaines.

— Vous travaillez toujours ? demanda Malko.

Deogracias Pongo eut un rire embarrassé.

— Présentement, on ne sait pas ! Les chefs sont partis, ils ne nous ont pas laissé d'ordres. Alors, on continue à venir. Moi, je n'ai pas un indescriptible attachement au mobutisme. J'aime bien le président Kabila, il a l'air honnête. Bien sûr, il y a tous ces Rwandais...

Il se tut brusquement, conscient de la présence de Phocas, qui ne broncha pas.

— On ne vous paie plus ? interrogea sournoisement Malko.

Deogracias Pongo prit un air misérable.

— Ça non, patron. Déjà, avant, ce n'était pas régulier. Mais je me dis que si on vient tous les jours, ils verront qu'on ne s'est pas sauvés ! Et puis, moi, je pourrais rendre des services, termina-t-il d'un ton geignard.

Un beau traître, en puissance. Ils avaient rejoint l'avenue du 30-Juin au rond-point Mandela et descendaient maintenant l'avenue du 24-Novembre.

— Alors, comment faites-vous pour vivre ? demanda Malko.

Deogracias Pongo eut un gros soupir.

— L'après-midi, je fais le taxi avec la voiture de mon cousin. Mais je voulais acheter une « parcelle » pour m'installer vraiment et maintenant c'est foutu. Il fallait trois cents dollars. J'ai tout juste de quoi nourrir mes enfants. Maintenant, le verre de riz vaut dix mille nouveaux zaïres ! Ma femme va vendre au marché...

— J'ai peut-être une façon de vous faire gagner de l'argent, avança Malko.

La bonne bouille de l'ex-agent de la DST s'éclaira.

— Ah ça, patron, ce serait formidable ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— M'amener au colonel Bolongo, fit suavement Malko. Deogracias Pongo réagit comme si on lui avait donné un coup derrière les oreilles et dit d'une voix plaintive et aiguë, comme les Noirs lorsqu'ils sont sous le coup d'une émotion forte :

— Le colonel Bolongo ! Mais il n'est plus dans le pays ! Il est parti de l'autre côté du fleuve. Et puis, je ne le connais pas, moi, cet homme !

Malko se retourna, plongeant son regard doré dans celui, affolé, de l'ex-agent de la DST.

— Monsieur Pongo, fit-il, non seulement vous connaissez le colonel Bolongo, mais vous l'avez vu récemment. C'est Willy Van Duys qui me l'a dit.

Deogracias Pongo était devenu gris. Son regard vacillait. Il fixa le bord de la route, comme s'il s'apprêtait à sauter. D'une voix vibrante d'indignation, il proclama :

— Ce *mundelé-là*, c'est un menteur ! Le colonel Bolongo est un criminel. Il a volé le pays. Il faudrait le pendre et le brûler.

Peut-être mauvaise barbouze, mais grand prix d'interprétation !

Malko ne se laissa pas troubler par ses protestations véhémentes. Penché vers lui, il précisa :

— Monsieur Pongo, vous pourrez acheter cette « parcelle », si vous me menez à Bolongo. Je ne lui veux pas de mal. Seulement lui poser des questions. Et puis, personne ne le saura. À propos, vous ne savez rien sur la mort de Hughes Thomas ?

L'ex-agent de la DST se tassa encore plus.

— Ah ça non ! Il paraît que ce sont des Rwandais. Ils parlaient swahili. C'était dans le *Potentiel*...

Pour le quotidien tout dévoué à Étienne Tshisekedi, les Rwandais avaient sûrement cassé le vase de Soissons !

Deogracias Pongo lança soudain à Phocas :

— C'est là, je vais descendre !

Ils se trouvaient dans le quartier de Binza-Météo, à près de six kilomètres du centre. Un chemin de terre s'enfonçait à partir de la route dans une cocoteraie bordée de cahutes de terre. Un pauvre quartier indigène. Deogracias avait déjà la main sur la portière... Phocas, qui était décidément *très* éveillé, appuya sur le déclic « sûreté » et les quatre portières se verrouillèrent. Affolé, l'ex-agent de la DST protesta :

— Eh, patron ! Je ne peux pas sortir !

— Monsieur Pongo, vous connaissiez bien un Américain de l'ambassade, Steve Malsen ?

De nouveau, le Zaïrois lui adressa un regard affolé et fuyant.

— Oui, je crois, bredouilla-t-il. J'ai dû le voir au *Savanana*.

Malko eut un sourire froid.

— C'est l'homme qui vous aidait à finir le mois, non ? Cinquante dollars, ça fait près de sept millions cinq cent mille nouveaux zaires.

Deogracias Pongo demeura muet plusieurs secondes, se demandant jusqu'où il pouvait mentir. Malko se dit que, trop affolé, il risquait de lui filer entre les doigts. S'il disparaissait pour de bon, il ne serait pas plus avancé. Après le bâton, la carotte : tirant cinq billets de dix dollars de sa poche, il les tendit à l'ex-agent de la DST.

— Voilà. C'est moi qui prends la suite de Steve Malsen. Il faut retrouver le colonel Bolongo. Pour vous, cela doit être facile. Il est venu vous demander conseil. Vous étiez dans le même camp, donc il ne se méfie pas de vous. Dès que vous l'avez retrouvé, vous avez trois cents dollars pour acheter votre « parcelle ».

Deogracias Pongo se détendit d'un coup et plia les billets.

— Ça va être difficile, patron ! Il est peut-être parti.

— Je ne pense pas, affirma Malko avec assurance. Dès que vous savez quelque chose, vous venez voir Phocas à la résidence de M. Hughes Thomas. Vous savez où c'est ?

— Oui, patron.

Phocas déverrouilla les portières et l'ex-agent de la DST sauta de la voiture et s'éloigna à toutes jambes. Sans même que Malko ait ouvert la bouche, Phocas glissa silencieusement de son siège et le suivit. Il réapparut dix minutes plus tard avec un sourire ravi.

— Maintenant, on sait où il habite, conclut-il. C'est le quartier 9, dans la zone de Lemba. Il va faire des efforts.

Malko ne nourrissait pas trop d'illusions. Deogracias Pongo, c'était un « *long shot* ». Mamie, elle, en savait sûrement plus. Tandis qu'ils cahotaient sur la chaussée défoncée de l'avenue du 24-Novembre, Malko se demanda qui était vraiment derrière toute cette histoire. Qui lui avait envoyé des tueurs ? Et pourquoi ? Il n'arrivait pas à relier les différents éléments dont il disposait : le meurtre de Hughes Thomas, les trois cent cinquante mille dollars de Mamie, la présence du colonel Bolongo chez l'Américain...

Dès qu'ils eurent atteint le bord du Zaïre, les coups sourds des mortiers explosant à Brazzaville perturbèrent sa réflexion. À peine avaient-ils franchi la grille de la maison de feu Hughes Thomas que Jonathan, le jardinier, se précipita.

— Une jeune fille est venue, annonça-t-il, de la part de Gisèle, la soeur de Mamie.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Malko, furieux de l'avoir ratée.

— Que Mamie était morte !

— Morte ! sursauta Malko.

— Oui, patron, fit le jardinier sans émotion excessive. Dieu l'a rappelée à Lui.

Religieux et fatalistes, les Africains n'étaient pas bouleversés par la mort. Celle de Mamie risquait fort de mettre fin à l'enquête de Malko. Même si Deogracias Pongo retrouvait le colonel Bolongo, rien ne disait qu'il accepterait de rencontrer Malko. Surtout s'il était mêlé à une tentative de déstabilisation, et si c'était lui qui avait envoyé les trois tueurs...

— Phocas, dit Malko, on va avenue Bokassa. Il faut savoir ce qui est arrivé à Mamie !

*

* *

Vingt minutes que Phocas avait disparu dans la « pension de famille » des filles du *Savanana*. Malko, la clim en route, rongait son

frein. Le grondement incessant de la circulation était assourdissant, l'odeur grasse de l'avenue Bokassa évoquait un égout à ciel ouvert. Phocas réapparut, enfin, seul. Il se remit à son volant, sans émotion.

— Mamie a été renversée par un fula-fula [25], expliqua-t-il.

— Je croyais qu'elle ne sortait pas...

— Elle voulait retourner chez sa mère, dans la Cité. C'est arrivé hier.

— Et sa soeur ?

— Elle est partie. On ne sait pas où.

Malko, perplexe, faisait bouillir ses neurones. Cette mort providentielle était vraiment bizarre... Mamie disparue, ses chances d'éclaircir les circonstances de la mort de Hughes Thomas tendaient vers zéro...

— Remontez, ordonna-t-il. Trouvez l'adresse de la famille de Mamie.

Le Burundais s'exécuta. Nouvelle attente, moins longue. Il revint enfin.

— C'est dans l'avenue Kalambare. Au numéro 151, dans le quartier Barumbu.

— On y va, dit Malko. C'est loin ?

— Pas trop, non, près de l'aéroport N'Dolo.

Une demi-heure plus tard, ils atteignaient un autre égout à ciel ouvert, bordé de « parcelles » misérables, avec le cortège de vendeurs ambulants, la boue, les petits commerces. Le n° 151 de l'avenue Kalambare était une masure en torchis, avec un toit de tôle et un jardinet. Tout paraissait déserté. La porte était fermée par un énorme cadenas. Des voisins s'approchèrent. Dans ce coin, on ne voyait pas beaucoup de Blancs. Phocas engagea la conversation, relayé par Malko. Oui, c'était bien là qu'habitait la famille Bazamou. Mais ils étaient tous partis depuis l'enterrement. Retournés dans leur village.

Impossible d'en savoir plus.

Malko allait s'éloigner lorsqu'il aperçut un panneau de bois, de l'autre côté de l'avenue : pompes funèbres.

— Allons voir ça, proposa-t-il au Burundais.

C'étaient des pompes funèbres très modestes... Une baraque en bois pauvrement meublée, où un Zaïrois maigre comme un clou, stupéfait et méfiant, les accueillit d'un sonore :

— Que le Seigneur vous bénisse richement !

Plutôt étonné. Un *mundelé* n'allait pas se faire enterrer chez lui... Malko lui demanda si c'était lui qui avait organisé les funérailles de Justine Bazamou. L'autre, aussitôt, se ferma comme une huître. Son sourire ne réapparut qu'au second billet de cent mille nouveaux zaïres. Oui, il avait enterré la jeune fille, le matin même. La soeur, la mère et les trois autres enfants étaient repartis dans leur village.

Il se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, le regard fuyant, tripotant sa liasse de modèles de cercueils.

Malko sentait une arnaque, mais laquelle ? Comment une famille pauvre pouvait-elle abandonner trois cent cinquante mille dollars ?

— Où est enterrée Justine Bazamou ? demanda Malko. Comment cela s'est-il produit ?

L'entrepreneur de pompes funèbres s'expliqua avec volubilité :

— Je suis allé la chercher à l'hôpital Mamayemo, à la morgue. Il y avait eu une autopsie, parce que c'était un accident. On l'a ramenée ici et la famille a choisi un cercueil à cinquante dollars. Ce n'est pas cher du tout. Après, on a fait la cérémonie religieuse, avec les bougies. On lui a mis une belle robe et moi, j'ai fermé le cercueil. Elle avait une très jolie robe de mariée. Sa mère l'a payée vingt-cinq dollars chez un Libanais.

— Pourquoi une robe de mariée ? s'étonna Malko.

Le Zaïrois eut un geste d'impuissance.

— C'est la tradition, patron ! Toujours, pour les femmes qui vont se marier, présentement avec Dieu...

Après tout, pourquoi pas...

— Et ensuite ?

— On l'a enterrée au cimetière de Benkelé. Là, il y a encore de la place. Voilà, patron.

Il semblait n'avoir qu'une idée, se débarrasser d'eux. Malko sortit de la boutique avec une impression de malaise. La mort de Mamie n'était pas claire. Des gosses rôdaient autour de la Cherokee avec l'intention affichée de voler une roue. Pris d'une inspiration subite, Malko dit à Phocas :

— Allons à l'hôpital Mamayemo. Je voudrais vérifier quelque chose.

*

* *

L'hôpital Mamayemo, rebaptisé depuis l'arrivée de Kabila « hôpital général », était à l'image du Zaïre : en ruine. Des trous dans la toiture, la moitié des vitres absentes, une saleté repoussante. Dans la cour, les familles préparaient à manger sur des feux de bois pour les malades. Ceux qui n'avaient pas de famille mouraient de faim. À Mamayemo, on ne fournissait ni la nourriture, ni les médicaments, ni les draps. Il fallait payer les médecins d'avance. Quant à l'anesthésie, elle était très approximative... Ayant envoyé Phocas en reconnaissance, Malko patientait au milieu du cloaque de la cour. Ici, on entrait avec un rhume et on ressortait avec le sida...

Phocas réapparut enfin, escorté d'un squelette en blouse blanche, le visage orné d'un bouc qui lui donnait l'air d'un intellectuel.

— Voici le docteur Nkulu, annonça-t-il. C'est lui qui a fait l'autopsie de Mamie.

Le praticien avait le regard brillant d'un survivant du Radeau de la Méduse. Souriant, il tendit une longue main fine à Malko. Celui-ci lui rendit son sourire.

— Justine Bazamou était une amie, fit-il. J'aurais voulu savoir de quoi elle est morte...

Le docteur Nkulu eut un geste évasif.

— Ah, ça, je ne peux pas le dire ! C'est le secret médical. Il faut demander à sa famille. Si elle est d'accord...

— Elle sera certainement d'accord, trancha Malko, mais ils sont tous repartis dans leur village. Par contre, je suis prêt à faire un don pour vos malades les plus pauvres...

La vue des liasses de cinquante mille zaires amena sur le visage du docteur Nkulu une expression proche de l'extase. Pourtant, avec courage, il attendit que le « don » atteigne trois millions de zaires pour faire taire sa conscience professionnelle.

— Elle avait reçu deux projectiles dans la tête, admit-il à voix basse. Dont un dans l'oeil droit. Des balles de Kalachnikov. On a l'habitude maintenant, depuis le changement, j'en ai vu plusieurs centaines. Nous vivons une époque terrible. À présent, ils brûlent les voleurs avec des pneus, comme en Afrique du Sud. Les gens n'ont plus le temps de mourir normalement...

La liasse de billets de cinquante mille zaires faisait une bosse énorme dans la poche de sa blouse blanche. Comme s'il craignait qu'on la lui reprenne, il gardait une main dessus. Des hurlements s'élevèrent soudain, venant de l'hôpital. Le docteur eut un bon sourire.

— Nous n'avons plus de très bons anesthésiques. Les Libanais nous en vendent des périmés.

Malko ne l'écoutait plus. Il prit congé. Pourquoi l'entrepreneur des pompes funèbres avait-il menti ? Qui avait tué Mamie ? Pourquoi inventer une histoire aussi tordue ? À peine furent-ils sortis de l'hôpital qu'il ordonna à Phocas :

— On va au cimetière de Benkelé.

*
* *

Des branches de palmier, signe de deuil, avaient été plantées tout autour de la tombe encore fraîche de Justine Bazamou, à défaut de fleurs. C'était à l'extrémité du cimetière de Benkelé, où la place commençait à manquer.

Malko regarda pensivement la petite croix de bois avec le nom : Justine Bazamou, 1980-1997. À côté, un fossoyeur creusait une autre tombe, jetant des regards étonnés à ce *mundelé*.

Ils repartirent, direction l'avenue Kalambare. La boutique pompes funèbres était fermée. Déçu, et de plus en plus intrigué, Malko décida de regagner l'*Intercontinental*. Une idée folle lui vint soudain alors qu'ils étaient presque arrivés.

— Phocas, demanda-t-il, vous êtes superstitieux ?

Le Burundais sourit, étonné.

— Non, patron. Pourquoi ?

— Je vais vous demander quelque chose d'inhabituel. Je ne vous en voudrai pas si vous refusez.

Une idée s'imposait à lui, mais il fallait la vérifier. Et ça, ce n'était pas facile...

*

* *

De nuit, le cimetière de Benkelé était encore plus calme. Phocas avait garé la Cherokee non loin de l'entrée principale et ils avaient franchi le petit mur d'enceinte sans aucun problème.

Une pelle sur l'épaule, le Burundais ouvrait la marche. Quand même pas tranquille : ce n'était pas courant d'aller déterrer un mort. Sauf pour une raison valable, l'emmener si on déménageait, par exemple. Les Africains tenaient beaucoup à leurs morts. Mobutu, en fuyant, avait pris le temps d'exhumer les cercueils de son père et de quelques amis pour les emporter en exil...

Malko et Phocas étaient presque arrivés au carré où était enterrée Mamie. Soudain, le Burundais fit signe à Malko de s'arrêter. Des coups sourds troublaient le silence de la nuit.

Ils se rapprochèrent sans bruit de la tombe. Un homme était en train, à grands coups de pelle, de déterrer avant eux le cercueil de Justine Bazamou.

CHAPITRE VIII

Tapis dans l'obscurité, Phocas et Malko regardaient l'inconnu creuser. Il devait s'y employer depuis un moment, car soudain ils entendirent un bruit clair : la pelle venait de heurter le cercueil... Ils attendirent encore. Le fossoyeur nocturne soufflait et maugréait tout seul en dégageant la terre. Enfin, à l'aide d'une corde, il parvint à hisser le cercueil hors de la fosse. Il fit alors une pause, puis le faisceau d'une lampe électrique jaillit dans l'obscurité : il dévissait le couvercle...

Malko n'en revenait pas de cette scène incroyable ! Que cherchait cet homme dans le cercueil ? Il eut un haut-le-corps lorsqu'il vit l'inconnu se pencher et soulever le cadavre pour le déposer délicatement sur le couvercle posé à terre. Il s'accroupit à côté du corps. La robe de mariée dont le croque-mort avait parlé faisait une tache claire. Malko mit quelques secondes à réaliser que le fossoyeur nocturne était en train de déshabiller la morte. Avec d'innombrables précautions, comme si elle allait se réveiller... Spectacle macabre et hallucinant.

Enfin, l'homme acheva de dépouiller la malheureuse de la robe de mariée qu'il accrocha à la croix de bois surmontant la tombe. Au moment où il se redressait, Malko alluma sa torche Maglite et la braqua sur lui. Le puissant faisceau lumineux l'illumina de sa lumière crue. Il sauta littéralement en l'air, mais Malko fut presque aussi surpris que lui : c'était l'entrepreneur de pompes funèbres.

— Ne bougez pas, lança Malko.

Il rejoignit l'homme pétrifié, comme une mouche prise dans une toile d'araignée. Son regard exprimait l'affolement le plus total. Il n'arrivait même pas à prononcer un mot. Phocas lui prit sa lampe électrique des mains sans qu'il esquisse le moindre geste de défense.

L'odeur aigre-douce de la mort s'infiltra dans les narines de Malko. De toute sa longue carrière, il n'avait jamais vu une scène aussi incroyable, Il se demanda soudain s'il n'avait pas tout simplement affaire à un nécrophile ; un pervers aimant s'accoupler à un cadavre encore frais. Il promena le pinceau lumineux sur la dépouille mortelle, surmontant son dégoût. Le visage et le crâne étaient emmaillottés de bandages, l'oeil droit dissimulé. La morte avait les mains croisées sur sa poitrine, un chapelet entre ses doigts. Elle ne portait plus qu'un slip blanc qui tranchait sur sa peau sombre.

Un oiseau de nuit voleta lourdement, rompant le silence. Comme réveillé d'un long sommeil, le Noir dit d'une voix suppliante :

— Patron, ne me tue pas !

Il avait vu le pistolet et tremblait de tous ses membres. Malko ne comprenait pas : il n'avait pas le profil d'un pervers...

— Pourquoi avez-vous exhumé ce cadavre ? demanda-t-il d'une voix où il y avait plus de stupéfaction que de reproche.

Il fallut qu'il répète sa question trois fois pour que l'étrange croque-mort retrouve la parole et se lance dans des explications compliquées et volubiles. Il raconta qu'il avait créé son affaire peu de temps auparavant, avec très peu d'argent. Ses clients étaient aussi pauvres que lui et lui devaient des millions de zaires. Il avait un autre enterrement le lendemain, mais comme il devait de l'argent au menuisier, ce dernier n'avait pas voulu lui livrer un nouveau cercueil. Alors, il avait eu l'idée de récupérer celui-là. De l'emprunter plutôt, pour le remettre plus tard, lorsqu'il aurait de quoi s'en acheter d'autres...

Pathétique. C'était l'Afrique, débrouillarde, amoral et pratique.

— Et la robe ? interrogea sévèrement Malko.

Le Noir baissa la tête.

— Une robe comme ça, ça vaut près de trente dollars, patron...

Que dire ? Comment juger ? D'après quels critères ? Malko n'était pas venu là pour donner une leçon de morale, mais pour vérifier quelque chose.

— Retournez le corps ! dit-il.

Le Zaïrois se précipita et, avec précaution, retourna le corps sur le ventre. Malko promena alors le faisceau de la Maglite sur le corps nu de la jeune morte et l'arrêta au creux de ses reins. Immédiatement, il fut certain que son intuition ne l'avait pas trompé. Il avait devant lui une chute de reins tout à fait banale, presque plate. Rien à voir avec la description qu'on lui avait faite de Mamie. Cette morte n'était pas Justine Bazamou.

— Remettez-lui sa robe, ordonna Malko. Ensuite, replacez-la dans le cercueil. Phocas, aidez-le.

Il observa les deux hommes pendant leur macabre besogne. Il venait d'acquiescer une quasi-certitude : Mamie était toujours vivante. Lui-même avait l'intention de déterrer le cercueil afin de vérifier qui s'y trouvait. L'étrange croque-mort savait sûrement ce qui s'était passé. Quand le cercueil eut retrouvé sa place, il l'interpella :

— Cette morte n'est pas Justine Bazamou. Vous avez menti, elle n'a pas été tuée dans un accident, mais assassinée. Je veux la vérité.

Le croque-mort bredouilla, la tête baissée. Malko le prit par le bras et le secoua, lui montrant la tombe ouverte.

— Si vous refusez de parler, on ira voir les militaires de l'Alliance,

pour leur expliquer que vous déterrez les cadavres... Ils risquent de vous punir sévèrement...

Le Zaïrois, clignant des yeux face à la lumière crue, fit d'une voix suppliante :

— Non, non, patron, ils vont me tuer.

— Alors, je veux la vérité. Qui est cette morte ?

— C'est la soeur de Justine Bazamou, Gisèle.

— Comment est-elle morte ?

— C'était avant-hier soir. Il faisait déjà nuit. Trois hommes sont arrivés dans une Toyota grise, armés avec des Uzi. Des anciens FAZ.

— Comment le savez-vous ?

— Les « Tach-Tach », ils n'ont pas des Uzi... Ils sont entrés sur la « parcelle » du 151. La marna est sortie. Ils ont discuté. Ils cherchaient Justine. La marna a appelé les voisins. Ils sont venus pour la défendre, ils ont commencé à jeter des pierres sur les sales types. L'un d'eux est entré dans la maison. On a entendu une rafale. Il est ressorti en courant et ils sont remontés dans la voiture. Sauf le dernier, qui a reçu une grosse pierre dans la tête. Il est resté par terre et on l'a achevé avec d'autres pierres. Puis une voiture de l'AFDL est arrivée. On leur a expliqué que c'était un voleur. Alors, ils nous ont donné un peu d'essence pour qu'on puisse le brûler. On a cherché un vieux pneu, on l'a arrosé avec l'essence et on le lui a mis autour du cou... Il n'avait déjà plus beaucoup de vie...

Il racontait cela sans aucune émotion. Scène de la vie ordinaire.

— Et ensuite ?

— La marna pleurait beaucoup. J'ai été voir. La jeune fille qui est ici était couchée par terre, morte, du sang partout. Et alors, j'ai vu sa soeur, sa jumelle. Elle avait très peur. Elle m'a dit qu'elle me donnerait cent dollars si je disais que c'était elle qui avait été tuée. Sinon, ils allaient revenir. J'ai accepté. Il y a eu l'enterrement. La marna est repartie avec ses deux autres filles pour le Bas-Zaïre. Elle a mis la « parcelle » en vente.

— Et Justine ?

Le regard du Noir se déroba.

— Je ne sais pas, patron. Je crois, elle est partie aussi.

Il mentait si visiblement que c'en était comique.

— Où est-elle ? martela Malko. Dites-le, sinon on va à l'AFDL. Phocas, ici présent, est un Tutsi, ils le croiront.

Le Zaïrois baissa la tête.

— Justine, elle est chez moi, patron, avoua-t-il. Mais elle m'a fait jurer sur la Sainte Vierge de ne le dire à personne. Ils sont encore derrière elle.

Malko oublia d'un coup son écoeurement. Son expédition macabre n'avait pas été vaine ! Enfin il avait retrouvé la trace de Mamie, là,

évidemment, où personne ne l'aurait cherchée. Peut-être allait-il enfin savoir pourquoi Hughes Thomas était mort.

— Rebouchez la tombe, dit-il, nous allons la chercher.

*

* *

L'alignement des masures était accoté au terrain d'aviation de N'Dolo. Pas une lumière. Le sol était un océan de boue. La Maglite éclairait des détritiques divers. Un chien se mit à aboyer. Le croque-mort s'arrêta devant une maison et se retourna vers Malko.

— Vous m'attendez, patron ? Je vais la chercher.

Il faisait noir comme dans un four... Malko ne voulait prendre aucun risque.

— Non, je viens, fit-il.

Sa torche dans une main et le Beretta 92 dans l'autre, il suivit le Noir. On ne sait jamais, cette histoire était tellement tordue !

Ils pataugèrent quelques mètres, pénétrant dans une « parcelle » minuscule. Une petite véranda. Le croque-mort farfouilla dans la serrure et ouvrit. Malko éclaira la pièce de sa torche. La misère. Quelques meubles, un réchaud à gaz, un sac de manioc et, dans un coin, un matelas posé à même le sol. Une silhouette enveloppée dans des couvertures se dressa en voyant la lumière.

Malko reconnut immédiatement Mamie, la fille qu'il avait vue sur la photo. Même pour dormir, elle gardait sa perruque. Ses grands yeux terrifiés, la bouche tremblante, elle voulut se lever et la couverture glissa, découvrant une poitrine d'une orgueilleuse fermeté. Elle se dressa, intégralement nue, éblouie, affolée. Elle lança quelques mots en lingala, d'une voix suppliante. Le croque-mort lui répondit dans la même langue. Elle se détendit un peu. Malko intervint alors.

— Mamie, ne craignez rien, dit-il. Je suis un ami de Hughes Thomas. C'est moi qui vous cherchais pour vous rendre votre argent. Venez, je vous emmène.

Comme une automate, Mamie enfila une robe marron qui lui arrivait à mi-cuisse et ramassa un grand sac. Elle semblait en pleine crise de somnambulisme. Comme elle sortait de la cabane, le croque-mort s'accrocha à la manche de Phocas et lui dit quelques mots à voix basse. Le Burundais s'approcha de Malko, embarrassé.

— Il voudrait cinquante dollars.

Malko sursauta.

— Il a du culot... Après ce qu'il a fait...

Phocas fit une grimace.

— C'est-à-dire que Mamie n'a pas payé le cercueil de sa soeur. Elle n'avait pas d'argent. Alors, il lui a proposé de rester avec lui pendant deux mois...

— Quoi !

Le Burundais baissa la tête.

— Oui, dans la Cité, les prix ne sont pas les mêmes que pour les *mundelés*. Les filles demandent seulement un dollar...

Un cercueil payé en nature ! Il n'y a qu'en Afrique qu'on voyait cela. Mais Malko était si content d'avoir récupéré Mamie qu'il compta cinq billets de dix dollars.

— Dites-lui que la prochaine fois, il risque de se retrouver avec un pneu autour du cou, menaçait-il.

Le croque-mort empocha les billets, ravi, avec pourtant un regard plein de regrets pour Mamie. Il n'était pas près de retrouver un cercueil pareil...

— On va à l'*Inter* ? demanda Phocas.

— Non, plutôt chez Hughes Thomas.

Il ne se voyait pas débarquer dans La Mecque du kabilisme avec la pulpeuse Mamie en état de choc. Et il avait hâte qu'elle lui dise ce qu'elle savait.

*

* *

Mamie versa pour la troisième fois une solide rasade de Cointreau sur de la tequila et sur le reste de citron vert, touilla un peu les glaçons avec son index et but d'un coup son Original Margarita.

Discret, Phocas était allé se coucher, après avoir vérifié les portes. Mamie avait ce regard éteint des Africains quand ils souffrent ou qu'ils sont malades. Elle n'avait pratiquement pas desserré les lèvres depuis son arrivée. Fonçant au bar pour y prendre ce dont elle avait besoin. Peu à peu, elle se détendait. Son verre vidé, elle parut découvrir Malko.

— Qui êtes-vous ?

— Je travaille pour les Américains, dit Malko. Je suis venu pour découvrir qui a tué Hughes.

Elle ne broncha pas, soupira et dit :

— Ça oui, il est mort...

— Le jour même, vous lui aviez remis une valise avec trois cent cinquante mille dollars. D'où venait cet argent ?

Pas de réponse. Mamie regardait dans le vide. Elle bâilla et dit :

— J'ai sommeil. On va se coucher ?

Comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ses seins aigus perçaient sa robe, ses cuisses étaient presque entièrement découvertes et il sembla à Malko apercevoir une lueur salace dans son regard bovin. Mamie appliquait ses méthodes habituelles. Troquer ce que Dieu lui avait donné contre quelques avantages matériels. Malko ne se laissa pas tenter.

— Mamie, dit-il avec sérieux, si vous ne me dites pas *tout* ce qui est arrivé, je serai obligé d'en parler aux autorités. Vous êtes en danger de mort, j'ignore pourquoi. Mais je ne peux vous protéger que si je le sais. Sinon, je vous ramène chez vous.

Une lueur effrayée passa dans les grands yeux de biche.

— Oh non, soupira-t-elle. Ils vont me tuer.

— Qui « ils » ?

Elle lui jeta un regard en dessous, humble, ambigu, et demanda d'une toute petite voix :

— C'est vrai, vous avez l'argent ?

— Oui, il est à l'ambassade.

— Si je vous dis tout, vous me le donnerez et je pourrai partir de l'autre côté ?

Au même moment, l'explosion sourde d'un mortier fit trembler les vitres. Cela venait du centre de Brazza, à un kilomètre. Il fallait vraiment qu'elle ait très peur pour vouloir se jeter dans cet enfer. Mais de quoi ? Malko voyait déjà la tête d'Irving Scott s'il récupérait les trois cent cinquante mille dollars pour les rendre à la jeune fille.

— Oui, fit-il. C'est promis.

Elle prit un paquet de Gauloises blondes abandonné sur la table et en alluma une.

— Je vais tout vous dire. Mais juste à vous. Avant de connaître Hughes, je travaillais pas mal avec « Zizi électrique »...

— « Zizi électrique » ! Qui est-ce ?

Elle sembla étonnée de la question.

— C'est un Belge, Franz Smet, expliqua-t-elle. Un grand copain de « Terminator ».

— Qui est « Terminator » ?

— Le général Iléo Lopaka. Il commandait les Forces spéciales du maréchal. Il demandait à Franz de lui organiser des soirées avec des filles très jeunes. Il les filmait pendant qu'elles faisaient des choses avec des chiens.

— Mais pourquoi l'appellez-vous « Zizi électrique » ?

Une lueur salace passa dans les grands yeux innocents.

— Franz, il a un problème, expliqua-t-elle, son zizi ne marche plus. Alors, il se met un zizi électrique et il s'amuse avec les jeunes filles comme ça. Il en a de toutes les tailles...

— Et vous...

Mamie baissa chastement les yeux.

— J'étais très jeune, j'avais quatorze ans, je ne savais pas que c'était mal et la marna avait besoin d'argent pour envoyer mes soeurs à l'école. Chaque fois, « Zizi électrique » me donnait cinquante dollars. Quelquefois, c'était facile, il suffisait de servir à table, toute nue, avec juste un tablier, et de prendre dans la bouche ceux qui le

demandaient... ou alors, Franz nous mettait un de ses « zizis électriques ». Avec ces trucs-là, on ne risque pas d'attraper des maladies...

— Bon, fit Malko, édifié, quel est le rapport entre « Zizi électrique » et le meurtre de Hughes Thomas ?

Probablement pour oublier ses souvenirs de jeunesse, Mamie se prépara avec soin une seconde Original Margarita, mélangeant le Cointreau et la tequila « Très Magayes » sur le citron vert avec la dextérité d'un barman. Gagnée à la civilisation, elle avait définitivement tourné le dos à la Primus pression.

— « Zizi électrique » est parti avec les autres, juste avant l'arrivée de Kabila, expliqua-t-elle après y avoir goûté. Il était tout le temps fourré avec les mobutistes. Il a eu peur, les soldats de l'Alliance sont venus chez lui, dès le premier jour ; ils ont volé toutes les cassettes, les caméras, les photos.

— Comment ont-ils su ?

Elle haussa les épaules.

— On l'a dénoncé. Tout le monde le connaissait. Moi, je pensais ne jamais le revoir. Et puis, un soir, j'étais au *Savanana*, un *chégué* vient me trouver et me dit que quelqu'un, un *mundelé*, veut me voir dehors. J'y vais. C'était « Zizi électrique » ! Il m'explique qu'il est revenu secrètement en pirogue, qu'il a des choses très importantes à faire à Kinshasa. Il m'emmène chez lui, où personne ne sait qu'il est de retour...

» Je voulais partir, mais il a insisté. Pourtant, il ne pouvait rien faire, on lui avait volé tous ses « zizis électriques ».

Mamie but une gorgée de son Original Margarita et continua :

— On a bu. Il a vidé la moitié d'une bouteille de Defender. Après, il m'a dit qu'il était revenu pour chasser Kabila et qu'ensuite, on recommencerait à vivre comme avant... Moi, j'étais fatiguée, je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, c'est lui qui s'était endormi ! Mais j'ai vu dans la chambre une grosse valise verte. Je l'ai ouverte.

Elle se tut, encore éblouie, avant de poursuivre :

— Elle était pleine de dollars ! Des tas et des tas ! « Zizi électrique » avait dû la chercher dans sa cave. J'ai fouillé un peu. Dessous, il y avait aussi des « Métastases » et des « Prostates ». Pour des milliards ! Et lui, il dormait toujours. Pourtant, il faisait jour.

— Alors, vous avez pris les dollars, enchaîna Malko.

Mamie lui jeta un regard plein de reproche.

— Oh, pas beaucoup ! J'ai trouvé une petite valise et je l'ai remplie. Puis, je suis partie. « Zizi électrique » dormait toujours.

Malko tenait enfin un début d'explication. Mamie lui jeta un regard par en dessous et continua :

— Je ne voulais pas aller avenue Bokassa avec les dollars, on me les aurait volés. Alors, j'ai pensé à Hughes. En plus, ce n'était pas très loin. Je suis allée à pied. Je ne lui ai pas dit ce qu'il y avait dans la valise et il ne m'a rien demandé.

— Vous n'aviez pas peur que Franz vous fasse des ennuis ?

Boudeuse, Mamie reconnut :

— Comme il se cachait – il m'avait dit qu'il ne pouvait pas sortir dans la journée – j'ai pensé que je ne risquais rien. Je me suis dit qu'il y avait tellement d'argent qu'il ne verrait rien. Moi, je ne savais pas quoi faire avec tous ces dollars, il fallait que je réfléchisse. Je pensais demander conseil à Hughes.

— Et alors, comment vous ont-ils retrouvée ?

Elle baissa la tête.

— Quand je suis retournée avenue Bokassa pour prendre mes affaires, il y avait deux types dans une « fumée ». Ils m'ont forcée à monter avec eux. C'étaient des DSP. Des sauvages. D'abord ils m'ont battue. Ils voulaient que je leur dise où était l'argent. J'ai fini par leur dire que je l'avais donné à un ami. Alors, ils m'ont emmenée à Limeté, dans l'usine d'un ami de « Zizi électrique ». Ils avaient un Telecel. Ils ont appelé quelqu'un. Une heure après, deux types en uniforme sont arrivés. Ils avaient des fusils. Un a sorti un grand couteau. Il a dit qu'il me couperait les seins et les oreilles si je ne rendais pas l'argent qui appartenait à « Terminator ». Mais qu'ils me pardonneraient si je le rendais. J'ai vu que ces sauvages-là allaient me tuer, peut-être plus encore. Alors, j'ai appelé Hughes sur le Telecel.

— Et il est venu ? Sans poser de questions ?

— Oui. Il était tellement gentil... Quand il a su, pour l'argent, il a tout de suite proposé d'aller le chercher. Puis, ils ont découvert qu'il était armé, ils étaient très en colère. J'ai eu tellement peur que pendant qu'ils discutaient, je me suis sauvée. Hughes, il se battait avec eux. Ils ont tiré sur moi... Et puis, j'ai lu les journaux. J'étais très triste et j'avais très peur.

Malko demeura silencieux. Un mystère était éclairci, mais il y en avait d'autres. Le jour de son arrivée, Jeffrey Lord lui avait parlé d'un général de Mobutu surnommé « Terminator ».

— Vous savez pourquoi « Zizi électrique » est revenu à Kinshasa ?

— Il m'a dit « pour chasser Kabila ».

— Pourquoi avoir refusé de me voir, quand j'ai rencontré votre sœur ?

— J'avais peur. Je pensais que l'argent était perdu.

— Vous savez qu'on a essayé de me tuer ?

— Non.

Visiblement, elle s'en moquait.

— Vous allez me donner l'argent ? demanda-t-elle anxieusement.

— Bien sûr, dit Malko, mais pas tout de suite. Une autre question. Vous connaissez le colonel Bolongo ?

— Bolongo ? Oui. Il venait quelquefois aux soirées de « Zizi électrique ». Avec « Saddam Hussein ».

— Vous ne l'avez jamais vu avec Hughes ?

Elle secoua la tête.

— Non, jamais. Quand allez-vous me donner l'argent ?

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Dès qu'on aura organisé votre fuite. Ceux qui ont tué Hughes sont toujours à vos trousses. Et j'ai besoin d'en savoir plus.

— Je peux rester ici ?

— Bien sûr.

Elle se leva, titubant légèrement. Il ne restait que quelques gouttes de Cointreau et de tequila. Sans demander quoi que ce soit, elle se dirigea droit vers la chambre. D'un geste automatique, elle fit passer sa robe par-dessus sa tête et se coucha à plat ventre, la tête dans les mains. Malko ne put s'empêcher de contempler sa croupe extraordinaire. Un phénomène de la nature. Il se déshabilla à son tour, fit monter une balle dans le canon du Beretta 92 et s'allongea après avoir placé son Telecel à portée de main. Ceux qui s'acharnaient à liquider Mamie n'hésiteraient pas à venir la chercher.

*

* *

Malko était allongé sur le dos dans le grand lit à baldaquin tapissé de tissu vert, bleu et or de Gianni Versace, qu'il avait commandé spécialement chez Claude Dalle à Paris pour la chambre de maître du château de Liezen. Alexandra, en robe du soir, lui administrait une fellation d'une grande douceur, avec la lenteur qui sied...

Il reprit conscience, les muscles détendus, puis envoya la main pour retrouver la poitrine épanouie qu'il aimait tant... Il trouva à la place deux pyramides dures et aiguës. Il se réveilla d'un coup. La lueur de l'aube éclaira la silhouette de Mamie, agenouillée entre ses jambes, en train de faire ce qu'il avait attribué à Alexandra, avec la même patience. Il referma les yeux. Il y a des choses contre lesquelles on ne lutte pas.

Tandis que le fourreau tiède de la bouche de Mamie allait et venait, il se remit à réfléchir. L'acharnement à la supprimer *ne pouvait pas* venir du désir de récupérer les trois cent cinquante mille dollars. On n'avait pas cherché à la kidnapper, mais à la tuer. Pour trois raisons : les assassins avaient découvert que Hughes Thomas travaillait pour la CIA ; Mamie était au courant du retour de « Zizi électrique » à Kinshasa ; elle savait que cet argent n'appartenait pas au Belge. Apparemment, ces informations formaient un mélange détonant.

Explosif même. Plus il y réfléchissait, plus l'évidence s'imposait à lui. Involontairement, l'innocent Hughes Thomas avait découvert un complot anti-Kabila. C'est pour cela qu'il était mort.

Son cerveau se bloqua brusquement. Dans un galop fougueux, Mamie était en train de lui arracher ses dernières particules d'érotisme, rivée à lui comme une goule. Il s'arc-bouta sous le choc du plaisir et cria.

Mamie le but jusqu'à la dernière goutte, puis vint s'allonger contre lui, lui permettant de caresser sa chute de reins... Celle-là, si elle survivait, risquait d'aller loin... Avant de basculer à nouveau dans le sommeil, Malko se dit que la chose la plus urgente était de mettre la main sur « Zizi électrique ».

Une rafale claqua pas très loin et il sursauta. Mamie se blottit contre lui, terrifiée. Pendant plusieurs minutes, il y eut un échange de brèves rafales, puis le silence retomba. Kinshasa n'était pas une ville apaisée, en dépit de son apparence paisible. Quel était donc le plan de ce « Terminator » qui prétendait chasser Laurent-Désiré Kabila, avec un complice aussi improbable que Franz Smet ?...

CHAPITRE IX

Phocas donna un violent coup de frein, envoyant quasiment Malko dans le pare-brise. À l'arrière, Mamie poussa une exclamation effrayée. Une voiture brûlait juste avant le rond-point Mandela. Une foule de jeunes gens barraient l'avenue du 30-Juin. Ils arrêtaient les véhicules, distribuaient des tracts et réquisitionnaient bus et camions pour s'y entasser ! Prudents, les conducteurs faisaient demi-tour en hâte. Une meute vociférante barrait l'avenue, entourant trois soldats de l'AFDL. Soudain, un coup de feu claqua et un étudiant s'effondra.

— Oh là là ! fit Phocas, ça, ça n'est pas bon.

Les militaires tiraient en l'air pour se dégager. Il fit marche arrière et repartit par l'avenue de la Justice, pour récupérer l'avenue du 30-Juin, un peu plus loin. Mais ils tombèrent pile sur un défilé de camions disparaissant sous des étudiants qui agitaient des banderoles. « Tshi-Tshi au pouvoir ! », « À bas Kabila l'usurpateur ! »... La foule, bon enfant, applaudissait. Tout le monde semblait ravi, sauf ceux dont on avait réquisitionné le camion ou le bus. Quand Malko arriva à l'ambassade américaine, l'effervescence s'était étendue jusqu'aux « mamas-changeuses » alignées en rang d'oignons sur leur tabouret, à deux pas de là, avec leurs liasses de billets. Plusieurs arboraient sur leur T-shirt le portrait d'Étienne Tshisekedi.

Irving Scott était pendu au téléphone lorsque Malko entra dans son bureau, après avoir laissé Phocas et Mamie en bas. Il n'avait pas jugé prudent de laisser la jeune femme seule dans la villa de feu Hughes Thomas, après tout ce qui s'était passé.

Le chef de station de la CIA raccrocha et annonça d'une voix tendue, le visage sombre :

— Les militaires de l'AFDL ont tué un étudiant. J'espère que cela ne va pas dégénérer. Les manifestants sont déchaînés.

— On sait qui déclenche ces manifs ? demanda Malko.

L'Américain fit la moue.

— On pense que c'est Tshisekedi. Il est très populaire et les Kinois ne comprennent pas que Kabila n'ait pas fait appel à lui. C'est dangereux de le marginaliser. Aujourd'hui, il est le seul qui puisse faire descendre les gens dans la rue. Il suffirait, de peu de choses pour mettre *vraiment* le feu aux poudres. Seulement, Kabila ne veut rien entendre. Quoi de neuf de votre côté ?

— J'ai retrouvé Mamie ! annonça Malko, et je sais pourquoi

Hughes Thomas a été tué.

Irving Scott sursauta.

— Où est cette personne ?

— Dans le salon d'attente de l'ambassade, annonça paisiblement Malko, sous la garde de Phocas.

L'Américain se rembrunit.

— Pourquoi l'avoir amenée ici ? C'est ennuyeux.

— Ce serait encore plus ennuyeux qu'elle se fasse tuer, rétorqua Malko. Elle est en danger de mort. Je ne pouvais pas la laisser sans protection.

Il raconta au chef de station de la CIA la rocambolesque récupération de Justine Bazamou et ce qu'elle lui avait appris par la suite.

— En résumé, conclut-il, Justine Bazamou, en volant cet argent, a affolé son propriétaire, ce Franz Smet, surnommé « Zizi électrique », qui a voulu, dans un premier temps, le récupérer et ensuite, je pense, supprimer Justine Bazamou et ceux qui, comme moi, enquêtaient sur cette affaire.

— Qu'est-ce que cela cache, à votre avis ?

Malko y avait longuement réfléchi.

— On peut conclure deux choses : Franz Smet est revenu à Kinshasa pour mener une action clandestine. Il l'a dit à Mamie, et ceux qu'il a envoyés récupérer ses trois cent cinquante mille dollars lui ont également dit que cet argent appartenait à un certain « Terminator », un général dont Jeffrey Lord m'a parlé. Iléo Lopaka. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

Irving Scott alluma machinalement une Gauloise blonde et posa son Zippo sur le bureau, verticalement, comme pour se mirer dans le métal poli.

— Bien sûr, dit-il, c'est un des plus dangereux prédateurs de la bande Mobutu. Un ami intime du gouverneur de la Banque du Zaïre, un tueur, avec un doigt dans toutes les combines. Tenez, je vais vous montrer à quoi il ressemble.

Il alla farfouiller dans son armoire blindée et revint avec la photo couleur d'un Noir en uniforme d'opérette, aussi large que haut, lippu, aux traits lourds et brutaux, à la peau étrangement marbrée de taches claires, comme s'il avait essayé de se blanchir par plaques.

— Voilà Iléo Lopaka, annonça l'Américain. Surnommé « Terminator » pour sa dextérité à liquider les ennemis du Maréchal. Par tous les moyens, de la machette au poison. On disait à Kinshasa qu'il possédait toute une gamme de poisons-retard, permettant d'éliminer des gens dans un délai d'une heure à six mois. Cela n'a rien d'impossible : les Pygmées, ses copains, sont des spécialistes des poisons végétaux. Ils les utilisent pour leurs flèches et leurs

sarbacanes. Lopaka est certainement un de ceux qui voudraient se venger de Kabila. Son premier exploit a été de découper vivant, à la machette, Pierre Mulélé, un opposant à Mobutu, il y a une trentaine d'années. Il n'était alors que caporal.

— Vous saviez qu'il se trouvait à Brazzaville ? L'Américain eut un geste évasif.

— On savait qu'il avait filé. Mais où ? Tout cela est tellement frais. Je ne me suis pas tellement préoccupé de Lopaka. Je l'aurais plutôt cru en Afrique du Sud. Mais je vais interroger mon homologue de Brazza tout de suite, et demander aussi aux Sud-Afs.

— Apparemment, continua Malko, Franz Smet, normalement organisateur de partouzes, serait clandestinement à Kinshasa pour tenter de renverser Kabila. Est-ce que cela vous semble crédible ? Avez-vous déjà entendu parler de lui ?

— De lui, non, mais je peux me renseigner auprès de mes homologues belges. Il y avait pas mal de Belges glauques dans l'entourage de Mobutu. Mais pourquoi serait-il revenu à Kinshasa ? Assassiner Kabila ? Celui-ci est trop bien gardé. Les anciens FAZ en cavale se planquent et sont lynchés dès qu'ils se montrent. C'est vrai, il y a encore un noyau dur d'ex de la DSP qui, eux, n'ont rien à perdre, parce que trop compromis. Mais ils sont dispersés, sans chefs... Je crois que votre Justine Bazamou s'est fait intoxiquer par ce type qui a voulu l'épater.

— Pourtant, releva Malko, elle a eu affaire à d'anciens soldats de la DSP, les assassins de Hughes Thomas et de sa soeur. Quant à moi, j'ai été attaqué, en pleine ville, par trois anciens soldats mobutistes. Ce qui semble prouver que ce Franz Smet dispose d'une certaine force de frappe.

— C'est possible, reconnût Irving Scott, mais il est peut-être revenu tout simplement pour récupérer des dollars appartenant à Iléo Lopaka. Les mobutistes sont partis si vite. En tout cas, je suis content de savoir qu'Hughes Thomas n'était pas mêlé à une sale affaire. Je vais pouvoir le recommander pour la « Distinguished Intelligence Medal ». C'était un bon type.

— Vous pensez donc qu'on a voulu nous liquider, Justine Bazamou et moi, uniquement à cause de ces trois cent cinquante mille dollars ?

L'Américain hésita avant de répondre :

— C'est vrai, reconnut-il, cet acharnement pourrait dissimuler autre chose. Mais on a pu aussi vouloir vous « punir » d'être intervenu dans cette affaire d'argent. Nous sommes en Afrique, tout est possible. Et, d'un autre côté, en dépit des rodomontades de ce Franz Smet, je ne crois pas beaucoup aux plans de reconquête du général Lopaka.

— Donc, je laisse tomber ?

— Essayez de localiser ce Franz Smet, dit du bout des lèvres Irving

Scott.

— C'est ce que je vais faire, fit aussitôt Malko. Il y a aussi le problème Justine Bazamou.

L'Américain le fixa, les yeux ronds.

— Quel problème ?

— Elle est persuadée, peut-être à juste titre, que ceux qui ont tué Hughes Thomas et sa soeur vont encore tenter de l'assassiner. Du coup, elle ne veut pas me quitter.

— *My God !* soupira Irving Scott en secouant la tête. Dans quel guêpier vous êtes-vous fourré !

— C'est quand même *vous* qui m'avez demandé de retrouver Justine Bazamou, releva Malko, outré. De plus, elle peut m'être utile pour retrouver Franz Smet.

— Si vous y tenez ! Mais débarrassez-vous d'elle le plus vite possible, conseilla le chef de station de la CIA.

— Pour me débarrasser d'elle, il faudrait que je lui rende ses trois cent cinquante mille dollars, continua Malko. Elle les réclame avec *insistance*.

Irving Scott sembla se tasser dans son fauteuil. Toute cette situation lui déplaisait souverainement, de toute évidence.

— Écoutez, conclut-il, je vais réfléchir. À priori, je ne vois pas d'objection à lui rendre cet argent qui lui appartient, en quelque sorte. Mais alors, qu'elle débarrasse le plancher dé-fi-ni-ti-ve-ment.

Il avait détaché chaque syllabe du dernier mot.

Malko lut jeta un regard ironique :

— Au point où nous en sommes, vous ne croyez pas que cela vaut la peine, au moins, d'essayer de retrouver ce Franz Smet ? Imaginez qu'il n'ait pas affabulé et qu'il prépare *vraiment* quelque chose contre Kabila ? Comment expliquerez-vous à Langley que vous n'avez rien vu ?

L'argument de la responsabilité fait toujours mouche auprès d'un fonctionnaire... Malko plaidait d'autant mieux sa cause qu'il était persuadé que les trois cent cinquante mille dollars n'étaient pas la cause de l'acharnement à liquider Mamie et lui-même. Il y avait autre chose de plus grave.

— OK, vous avez raison, reconnut le chef de station. Retrouvez Franz Smet, si c'est possible. Pour les dollars de miss Bazamou, je vous dirai demain, mais je pense en effet que les lui rendre serait la solution la plus intelligente.

*

* *

À peine Malko apparut-il au bas de l'escalier que Mamie se jeta littéralement sur lui.

— Où est mon argent ?

La voix était ronronnante, mais le regard, avide. Elle était quand même gonflée...

— Cet argent n'est pas vraiment à vous, souligna Malko. Je pense néanmoins que vous allez le récupérer. Demain.

— Oh zut ! fit-elle. Je voulais m'acheter des vêtements. Bon, on va passer avenue Bokassa, j'ai tous mes vêtements là-bas.

— OK, accepta Malko, on va récupérer vos affaires et vous ferez votre shopping demain, lorsque vous aurez votre argent.

S'il voulait retrouver Franz Smet, il était indispensable de caresser Mamie dans le sens du poil... Elle ne réagissait qu'à quelques motivations très simples. Il n'était pas chaud pour aller chercher la garde-robe de Mamie, avenue Bokassa, car cela représentait un risque : on pouvait les y attendre, si la « vendetta » continuait. Mais inutile de la prendre de front.

*

* *

Justine Bazamou avait retrouvé son sourire. Un jean très ajusté moulait sa croupe de rêve et ses seins semblaient sur le point de crever son T-shirt panthère. Elle s'était changée à l'intérieur. Phocas sur ses talons, portant un sac et une valise, elle traversa l'avenue Bokassa, hiératique comme une princesse, et monta dans la Cherokee.

Malko avait attendu, le Beretta 92 à portée de la main. Mamie lui adressa un sourire à déclencher une érection chez un aveugle.

— C'est vrai pour l'argent, je l'aurai demain ?

— Promis, jura Malko, s'avancant un peu.

Spontanément, la jeune Zaïroise l'embrassa à pleine bouche.

— Tu es aussi gentil que Hughes, fit-elle ensuite. Mais je veux que tu me dises « tu ». Sinon, j'ai l'impression que tu me méprises.

— D'accord, fit Malko.

Immédiatement, Mamie, qui ne manquait pas d'esprit pratique, posa la question essentielle :

— Où je vais habiter ? J'ai peur.

— Je pense que, pour le moment, tu peux rester dans la maison de Hughes, proposa Malko.

Ravie, elle se tourna vers lui et posa une main sur sa cuisse.

— Oui, mais alors, tu restes avec moi ! J'ai peur toute seule. Quand ils sont venus dans la « parcelle », si je n'avais pas eu le temps de me sauver par-derrière, ils me tuaient. Comme Gisèle. Ils ont tué ma sœur... Ils vont revenir.

— OK, approuva Malko, je resterai là la nuit. Je vais t'y déposer maintenant avec Phocas, puis je repasse par l'*Intercontinental* et ensuite, je reviens. Ça va ?

— Ça va.

*
* *

Mamie regardait un feuilleton, un verre à la main, dans la pénombre. Plusieurs bouteilles étaient alignées sur la table basse et, quand la jeune Noire leva le regard sur lui, Malko vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Je suis triste, dit-elle, je pense à Gisèle. Elle n'a jamais eu de chance. Les garçons, c'est toujours moi qu'ils voulaient, pourtant on était pareilles...

Pas tout à fait quand même...

Malko s'assit à côté de la jeune femme, qui aussitôt lui offrit son verre plein.

— Tiens, c'est de la Caïpirinha. Avec du Cointreau, sur du citron vert écrasé, avec de la glace, C'est très bon. Hughes m'a appris à faire plein de cocktails. Il me disait de ne pas boire trop de bière, parce que cela fait grossir. Et moi, je ne veux pas grossir.

Malko goûta la Caïpirinha, reposa son verre et sourit à la jeune femme.

— Mamie, annonça-t-il, je veux retrouver « Zizi électrique ». Il faut que tu m'aides.

La terreur réapparut immédiatement dans les grands yeux marron.

— J'ai peur, dit-elle, s'il me retrouve, il me tuera.

— Je ne le laisserai pas faire, promit Malko. Tu sais où il habite ?

— Oui, bien sûr, à La Gombé, rue des Lilas, entre le boulevard du Fleuve et l'avenue de la Justice. Une grande maison avec une piscine. Mais il est sûrement parti.

— On peut aller voir, suggéra Malko.

Mamie baissa la tête et finit par dire :

— Si tu veux, mais j'ai peur.

— En plein jour, il n'y a rien à craindre, la raisonna Malko. Nous serons avec Phocas. Il connaît un numéro à appeler à l'Alliance pour faire envoyer des soldats. Avec le Telecel, c'est facile.

*
* *

Le portail vert était troué d'impacts de balles. Mamie le regarda comme si c'était la porte de l'enfer.

— C'est là, murmura-t-elle. Moi, je reste dans la voiture.

Malko sauta de la Cherokee après avoir glissé le Beretta 92 sous sa chemise. C'était une petite voie calme et déserte, en plein quartier résidentiel. Il sonna, sans résultat, puis tenta d'ouvrir le portail. Celui-

ci s'écarta sans résistance.

Étonné, il pénétra à l'intérieur, par une allée menant à une grosse maison cossue, flanquée d'une piscine pleine d'eau saumâtre. Il contourna la maison et finit par trouver une porte. Ouverte. Pas un bruit, à part les oiseaux. Malko entra dans la maison. Tout avait été pillé. Plus un meuble, plus un climatiseur, on avait même arraché les prises électriques. Des papiers traînaient partout, des vieux journaux. Il ne trouva qu'un matelas éventré, dans une grande chambre. Revenant sur ses pas, il alla chercher Mamie.

— Il n'y a plus personne, annonça-t-il. Tu peux venir. Elle franchit à son tour le portail vert, entra dans la maison avec lui et alla ensuite directement dans la chambre où se trouvait le matelas et une bouteille de Defender vide.

— La cantine est partie ! fit-elle.

Pas étonnant : on n'oublie pas derrière soi une cantine pleine de dollars ! Au moment où ils allaient repartir, ils entendirent des pas et un vieux Noir surgit, à peine surpris de les voir.

— Le patron, il est parti, annonça-t-il.

— Il y a longtemps ? demanda Malko.

L'autre eut un geste évasif.

— Plusieurs jours. Il était revenu, et il est repartí. Depuis, les militaires sont venus, ils ont tout pillé. Ils cherchaient des armes, mais il n'y en avait pas.

— Où est-il maintenant ?

Le Noir tendit la main vers le fleuve.

— Là-bas, de l'autre côté, comme tout le monde. Vous n'avez pas du travail pour moi ?

Il regardait Justine Bazamou avec insistance. Soudain, son visage s'éclaira d'un sourire édenté.

— Ah mais, je te connais toi, tu venais souvent ici...

Mamie baissa pudiquement les yeux et engagea la conversation avec lui en lingala, traduisant ensuite pour Malko :

— « Zizi électrique » a tout emporté. On est venu le chercher avec une « fumée ». Il a pris toutes ses « histoires ».

Il y avait peu de chance qu'il revienne... Ils battirent en retraite. Déçu, Malko se dit que le Belge était probablement repartí à Brazzaville avec la cantine pleine de dollars.

Finalement, Irving Scott avait peut-être raison. Le « complot » pour renverser le nouveau président auto-proclamé de la toute neuve République démocratique du Congo n'était peut-être qu'un fantasme tropical.

Pourtant, des tueurs s'étaient acharnés sur Mamie. Et sur lui.

Bizarre.

Mamie émergea de la chambre, maquillée comme la reine de Saba, arborant une superbe perruque et une robe blanche très habillée.

— Ce soir, on va au *Savanana* ! proposa-t-elle. J'ai envie de danser.

Elle avait déjà oublié son gros chagrin et ses peurs. Un oiseau des îles, un peu vautour quand même... Elle fixait Malko, déhanchée, une main dans la poche minuscule de sa robe. Tout à coup, elle en sortit un bout de papier plié entre ses doigts. Elle le déplia et se figea.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

— Le numéro de Telecel de « Zizi électrique », fit Mamie d'une voix blanche. Il me l'avait donné la dernière fois. J'avais oublié.

Le poulx de Malko grimpa brutalement.

— Tu peux donc le joindre ?

Mamie remit le bout de papier dans sa poche.

— Non, je ne veux pas. Il va me tuer. À cause des dollars.

— Tu ne risques rien, objecta Malko. Il ne sait pas où tu te trouves.

— Mais qu'est-ce que je vais lui dire ?

— Que tu veux lui rendre l'argent. Que tu regrettes.

— Mais je ne l'ai pas, cet argent !

Malko sourit.

— C'est juste pour l'appâter.

— Mais qu'est-ce que tu lui veux ?

— Discuter, prétendit Malko. J'ai des tas de questions à lui poser. Tiens.

Il lui tendait le Telecel de Hughes Thomas. Elle le prit avec réticence, et il précisa aussitôt :

— S'il te demande d'où tu l'appelles, dis-lui que tu es dans une cabine publique Telecel, dans la Cité. Que tu veux lui rendre l'argent pour reprendre une vie normale. Sois très douce et ne t'affole pas.

Elle composa le numéro. Occupé. À la quatrième tentative, une voix rogue fit dans l'appareil :

— Allô, oui ?

— « Zizi » ? C'est toi ?

Un court silence, puis le Belge demanda :

— Qui parle ?

Justine Bazamou jeta un coup d'oeil éperdu à Malko avant d'annoncer d'une voix imperceptible :

— C'est moi, Mamie.

— Mamie ?

Cette fois, il y avait une stupéfaction non feinte dans la voix de Franz Smet.

— Qu'est-ce que... commença-t-il.

Mamie se hâta de préciser :

— C'est ma soeur qui a été tuée. J'ai fait croire que c'était moi. Mais j'ai trop peur.

— Ah, les cons ! explosa le Belge. Je pensais bien que tu étais crevée, petite salope !

C'est alors que la Zaïroise montra qu'elle avait l'étoffe d'une Sarah Bernhardt.

— Oh, Zizi, fit-elle d'une voix larmoyante, je te demande pardon. Je ne voulais pas te voler, mais, quand j'ai vu tout cet argent...

— Si je te trouve, je t'arrache les seins et les tripes, gronda Franz Smet. Tu ne perds rien pour attendre.

— Zizi, supplia-t-elle, cet argent, je n'en veux pas. Il est à toi. Je vais te le rendre.

C'est tout juste si elle ne se tordait pas les mains. Malko guettait, admirait. Elle geignit un bon temps avant que le Belge l'interroge :

— Où es-tu ?

— Dans mon quartier. Je me suis cachée.

— Et l'argent ?

— Je l'ai avec moi.

— Comment l'as-tu récupéré ?

Elle hésita un moment avant de dire :

— J'ai demandé ma valise. Personne ne l'avait ouverte parce qu'elle était fermée à clef. Ils me l'ont donnée.

— À l'ambassade américaine ?

Visiblement, il n'en croyait pas un mot. Mamie insista :

— Oui, ils avaient peur que je fasse un scandale.

— Tu avais la valise chez toi, dans la « parcelle » ?

— Oui, bien sûr, mais ils ne me l'ont pas demandée. Ils sont juste entrés et ils se sont mis à tirer.

Nouveau silence. Puis le Belge dit d'une voix plus calme :

— Bon. Je veux bien te croire. Si ta soeur est morte, c'est ta faute. Et ton connard d'Américain aussi. Tu as raison de m'avoir appelé. Tu connais un endroit qui s'appelle le *Beverly* ?

— C'est dans Binza, non ?

— Oui, tu as dû aller te frotter là-bas...

— Je connais, fit Mamie sans se vexer.

— OK. Alors, tu viens ce soir avec la valise, vers onze heures, à la terrasse. Je serai là et on fera la paix. Mais si tu n'as pas l'argent, ne viens pas...

Clac ! on coupa. Mamie regarda Malko, rougissante comme une première communiant.

— C'était bien ?

— Parfait !

C'était la version tropicale de Mandy-la-Salope. Douée pour la survie comme le monstre du film *Alien*... Mandy, elle, était plus

éveillée.

— Il avait l'air content, se réjouit Mamie.

— On est toujours content de récupérer trois cent cinquante mille dollars, remarqua Malko.

Elle le regarda, paniquée.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Je n'ai pas l'argent. Malko la fixa, amusé par sa naïveté.

— « Zizi électrique » ne vient pas récupérer son argent. Il vient te tuer.

CHAPITRE X

Mamie ouvrit de grands yeux.

— Me tuer ! Mais pourquoi, si je lui rends l'argent ?

— Parce que tu sais qu'il est à Kinshasa. Que tu as vu la cantine pleine de dollars. Et qu'il a été assez imprudent pour te dire qu'ils appartenaient à « Terminator ». Et qu'il était revenu pour renverser Kabila.

— Mais qu'est-ce qu'il peut faire ? Kabila a plein de « Tach-Tach » pour le protéger.

— C'est ce que je voudrais découvrir, avança Malko. Ce soir, Franz Smet va nous tendre un piège. Nous allons lui en tendre un autre. Pour le capturer.

— Et moi ?

— Toi, tu vas faire la chèvre...

Elle sursauta.

— Je ne suis pas une chèvre, fit-elle, outrée.

— C'est une expression. Tu vas l'attirer pour qu'il vienne. Sinon, il ne se montrera jamais.

— J'ai peur ! fit-elle.

— Tu n'as rien à craindre, assura Malko. Je vais tout préparer. D'abord, nous allons à l'ambassade récupérer la valise.

— Avec l'argent ?

— Je ne sais pas encore.

— Moi, je veux l'argent.

— Tu l'auras de toute façon, affirma Malko. Quand tu quitteras le Zaïre.

Vu l'heure tardive, il appela Irving Scott pour le prévenir de leur arrivée. Dire que l'Américain fut heureux en écoutant le plan de Malko serait mentir.

— Vous êtes fou d'aller au *Beverly* ! *Personne* ne va plus dans ce coin depuis l'arrivée de Kabila. C'est tout près du camp Tshatshi. Le quartier est infesté de DSP qui n'ont pas rendu leurs armes et cherchent à se venger. Un soldat de l'AFDL a été égorgé il y a trois jours. Mes gens ont l'interdiction formelle de s'y rendre. Le soir, c'est un coupe-gorge. Le *Beverly* est un bouge, fréquenté par ce qu'il y a de pire à Kinshasa.

Malko le toisa.

— Vous m'avez demandé de retrouver Franz Smet, non ?

— Oui, mais...

— Je demeure persuadé que quelque chose se trame contre Kabila, réitéra Malko. Oui ou non, souhaitez-vous qu'il se fasse déstabiliser ? C'est *votre* problème, pas le mien.

Irving Scott eut un soupir à fendre l'âme.

— Vous savez bien que ce n'est pas aussi simple que cela. Ce que le président veut, c'est que le Zaïre soit stable. Avec ou sans Kabila. Il y a eu à ce sujet une réunion, le 13 février dernier à Washington, « classified and restricted ». Classée « Covert Opérations ». Avec rien que des « Big Shots ». Les *Executive Secretary* du State Department, du Pentagone et de la Maison-Blanche. Le DG de chez nous, celui de la DIA et le Deputy Chief of Staff. But de cette réunion : l'avenir du Zaïre.

» À l'époque, nous espérions encore une transition démocratique. Mobutu l'a sabotée en s'accrochant jusqu'à la fin. Et Laurent-Désiré Kabila a pris le pouvoir.

» Ça, c'est la réalité. Nous aurions préféré qu'il le partage avec d'autres gens. Maintenant, il faut faire avec. Parce que s'il échoue, ce sera l'anarchie, l'éclatement du Zaïre, et peut-être une situation comme au Libéria. Alors, nous n'avons pas choisi Kabila, mais, *pour le moment*, on lui laisse sa chance. S'il devient infréquentable, ce sera différent. Ai-je bien répondu à votre question ? ajouta-t-il ironiquement.

— Tout à fait, reconnut Malko. Donc, les ennemis de Kabila sont nos ennemis.

— C'est à peu près cela, confirma le chef de station de la CIA.

— Donc, je recherche Franz Smet, conclut Malko. Parce que s'il y a complot, il est dedans. Question subsidiaire : si je le coince ce soir, qu'est-ce que j'en fais ?

— Vous le livrez à l'AFDL.

Le ton était sans réplique.

— Et s'il se met à table ?

— Vous l'écoutez et vous le livrez, *après*. Si vraiment, il manigance quelque chose, on ne peut pas prendre le risque de paraître le couvrir.

— Bien. Pour ce soir, j'ai besoin de Sam Strudwick.

— Pas de problème. Je vais vous donner son numéro de Telecel et le prévenir. Rien d'autre ?

— Si. La valise des dollars. Vide.

Irving Scott se leva et marcha vers son armoire blindée.

— Je vais vous la remettre, dit-il. Pleine.

Malko crut avoir mal entendu.

— Pleine ! Vous avez donc pris une décision.

— Oui, fit l'Américain en sortant la valise de l'armoire blindée. Je ne peux pas mentionner *officiellement* cet argent sans mouiller Hughes

Thomas. Grâce à vous, je sais qu'il n'a rien fait de mal, sinon une petite imprudence. Mais, à Langley, ils ne l'entendront peut-être pas de cette oreille-là. Alors, rendez-le à cette Justine Bazamou et qu'elle en fasse bon usage. Rappelez-vous, il manque dix mille dollars.

— Honnêtement, remarqua Malko, je ne pense pas qu'elle les ait comptés. Disons que c'est un droit de garde.

Irving Scott lui tendit la valise aux dollars.

— Bonne chance pour ce soir. Dès que vous aurez un résultat, appelez-moi sur mon Telecel. Nous remettrons ensemble Franz Smet aux autorités légales de ce pays.

*

* *

Quand Mamie vit la valise, ses yeux se mirent à briller, comme ceux d'un enfant devant un nouveau jouet.

— L'argent est dedans ? souffla-t-elle.

— Oui.

Elle le suivit jusqu'à la Cherokee, dans un état second.

— On va à l'*Inter*, lança Malko à Phocas.

— Pourquoi à l'*Inter* ? demanda Mamie.

— Nous allons mettre tes dollars dans un coffre, pour qu'on ne puisse pas te les voler, expliqua Malko.

Mamie, encore sous le choc, ne réagit pas, couvant la valise du regard. Ils entrèrent dans l'hôtel par l'entrée de la tour, traversant ensuite toute la galerie commerciale la reliant au vieux bâtiment principal. Mamie ouvrit des yeux émerveillés devant les vitrines, les seules de Kinshasa à offrir de vrais produits de luxe. Malko, en tant que client, demanda à se rendre à la salle des coffres. Un employé l'y enferma en compagnie de Mamie. Malko ouvrit le coffre n° 1, le plus grand, puis la valise. Devant les liasses de billets verts, Mamie poussa un soupir émerveillé, allongea la main et se mit à caresser les dollars comme elle n'avait sûrement jamais caressé un homme...

Lorsque Malko commença à empiler les liasses dans le coffre, elle poussa un cri déchirant :

— Tu vas les laisser là !

— Ils sont en sûreté, affirma Malko. Plus que chez Hughes Thomas.

— Mais s'ils ne veulent pas nous les rendre ? Malko faillit éclater de rire. Mamie avait encore du chemin à faire. Folle d'angoisse, elle empoigna trois liasses et les jeta dans son sac. Comme on sauve ses objets les plus précieux d'un naufrage. Puis, elle suivit du regard le transfert dans le coffre.

Lorsque toutes les liasses furent à l'abri, elle arrêta Malko qui allait refermer le coffre. Les yeux humides, elle murmura en lingala :

— *Sibu Ngayi* ! [26] Maintenant.

Le ventre en avant, elle se frottait à lui, extatique. Inutile de parler lingala pour deviner ce qu'elle voulait. Elle se retourna, offrant sa croupe moulée par sa belle robe blanche, dansant une gigue immobile. Malko sentit une formidable érection monter de ses reins. De l'autre côté de la porte, il y avait le *lobby* grouillant d'animation, où une hôtesse offrait aux gogos, pour dix dollars, « le petit livre vert » écrit par Laurent-Désiré Kabila, un ramassis de platitudes tropicalo-marxistes. C'était sûrement la première fois qu'une salle des coffres serait le théâtre d'une scène pareille...

Malko releva la robe de soie, découvrant la chute de reins inouïe de Mamie, sans la moindre protection. La jeune Noire avait plongé la main dans le coffre et caressait les liasses de dollars. Elle frémit à peine lorsque Malko l'emmancha d'un seul élan, mais avec lenteur, profitant de chaque millimètre jusqu'à ce qu'il soit collé à elle. Mamie dansait une rumba sur place, les doigts serrés sur les liasses de dollars. Il la sentit humide, ouverte, et n'eut même pas besoin de la caresser pour qu'elle commence à gémir sous ses coups de boutoir. Il la martela alors de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il explose. Mamie le laissa se vider en elle, puis se retourna et, accroupie, le prit dans sa bouche, aspirant ses dernières parcelles d'érotisme.

Rajusté, Malko put enfin finir d'entasser les billets dans le coffre. Lorsqu'ils ressortirent avec la valise vide, le gardien leur jeta un drôle de regard. Il faut dire que Mamie sentait le sexe à plein nez, avec sa démarche à faire bander un mort et cette croupe qui faisait se retourner même les Africains.

Elle glissa la main dans la poche où Malko avait mis la clef du coffre et murmura :

— Si je viens avec cette clef, ils m'ouvriront ?

Malko sourit.

— Avant, il faut que tu signes... Comme moi.

Elle retira la main, déçue.

— Tu me donneras vraiment l'argent ?

— Si tu es très gentille ! promet Malko en plaisantant. Aussitôt, Mamie se colla à lui, sans souci des gens du *lobby* qui se pressaient autour d'eux.

— Je ferai tout ce que tu veux, jura-t-elle. Et si tu as envie, j'ai une petite soeur très jolie.

Sous les Tropiques, c'était vraiment difficile de demeurer un gentleman.

Malko essaya de se concentrer sur la soirée à venir. Cela risquait d'être moins agréable.

Franz Smet, allongé sur un grand lit bas, un verre de Defender Cinq Ans à la main, regardait évoluer sa dernière recrue, une jeune Noire de seize ans, fine, les hanches minces, mais avec des seins absolument inouïs, triangulaires comme ceux d'un mannequin de cire, mais tièdes et qui réagissaient...

— Danse un peu, Mwana, lança-t-il.

Docilement, la fille se mit à onduler au rythme de Sambolera. Entièrement nue à l'exception d'une coiffe de dentelle, d'un tablier brodé de soubrette et d'escarpins, elle avait la grâce de l'innocence, bien qu'elle ait déjà avalé des kilomètres de sexes... « Zizi électrique » sentit un picotement annonciateur de plaisir dans son bas-ventre et baissa les yeux sur son sexe mort. Il y a longtemps, lorsqu'il était mercenaire, une balle mal placée...

Il ferma à demi les yeux. Ici, il avait l'impression que les derniers événements n'avaient pas eu lieu, que Mobutu était toujours au camp Tshatshi et ses amis au pouvoir. Lorsqu'il était arrivé au Zaïre, huit ans plus tôt, il n'avait pas un sou. Il avait végété comme garde du corps du général Lopaka, qui était heureux qu'un Blanc aussi athlétique le protège. Avec son crâne rasé, ses oreilles décollées, ses yeux très bleus, son nez aquilin, ses épaules de lutteur et sa carrure impressionnante, Franz Smet incarnait bien le Soldat de Fortune. Avec un zeste de vice en plus.

À l'époque Mobutu, cependant, dans son domaine toutes les bonnes places étaient prises par les Israéliens... C'est presque par hasard qu'il s'était lancé dans une nouvelle voie.

Un jour, le général Lopaka, dont il était devenu le factotum, l'avait envoyé en Belgique muni d'un catalogue de l'architecte d'intérieur parisien Claude Dalle où il avait coché tout ce qu'il voulait pour sa nouvelle maison, tout à côté du palais de Marbre du maréchal Mobutu, et une mallette pleine de dollars.

Il avait également pour mission de rapporter des cassettes vidéo X. Après en avoir visionné quelques-unes, à son retour, Franz Smet s'était dit qu'avec une caméra il pouvait en fabriquer lui-même sur place, à Kinshasa où le matériel humain ne manquait pas...

Il avait commencé timidement, avec des poses classiques, sans se mettre en scène. Mais cela l'excitait et il avait eu envie de jouer lui aussi. De Bruxelles, il avait ramené pour son usage personnel une collection d'olisbos de toutes tailles, certains faisant aussi vibromasseurs. Alors, il s'était filmé lui-même, avec un engin accordé à son gabarit et quelques très jeunes filles pêchées au *Savanana*. Iléo Lopaka en avait joui dans son uniforme, en le voyant défoncer ses partenaires de son « zizi électrique ».

Cela avait été le début de sa fortune.

Deux fois par semaine, Franz Smet convoquait des filles et filmait !

Ensuite, il terminait la soirée dans la somptueuse villa du général Lopaka ou dans celle de Kongolo Mobutu, avec les meilleurs éléments... sans cesse renouvelés. Dans un pays où le salaire de base était d'un dollar, le recrutement était facile...

Ses cassettes, dupliquées, partaient en Afrique du Sud, où on raffolait des étirements mixtes. Tout cela s'était écroulé quelques semaines plus tôt. Ayant suivi son protecteur, le général Lopaka, à Brazzaville, Franz Smet pensait bien ne jamais revoir sa superbe villa, son matériel et ses « jeunes filles ». Il avait assez d'argent en Belgique pour voir venir...

Et puis, un soir, après une bouteille de Defender partagée équitablement, le général Lopaka, qui ne décollerait pas depuis sa fuite, lui avait fait une offre qu'il n'avait pu refuser : retourner à Kinshasa.

Iléo Lopaka, dans sa hâte, y avait laissé des millions de dollars et des milliards de zaïres. Grâce à son amitié avec le gouverneur de la Banque centrale du Zaïre, il achetait des chèques en zaïres à cinq pour cent de leur valeur : officiellement, ils ne valaient rien puisque les banques n'avaient même plus de papier-monnaie. Seulement, le gouverneur, lui, contrôlait les stocks de zaïres et de dollars. Il suffisait de partager... Lopaka n'ayant qu'une confiance limitée dans les banques avait entassé cette fortune dans des cantines métalliques dissimulées dans un container, soudé lui-même au fond d'un sous-sol.

S'il remettait les pieds au Zaïre, on le couperait en morceaux ! Le *deal* était simple. Il s'agissait pour Franz Smet de retourner clandestinement à Kinshasa pour récupérer l'argent grâce à quelques hommes sûrs de la DSP encore dévoués à Lopaka, et ensuite, d'en utiliser une partie pour monter une opération que le général Lopaka lui avait expliquée en détail.

Le but était de déstabiliser Laurent-Désiré Kabila, afin de permettre aux membres les plus présentables de la tribu Mobutu de revenir au pouvoir.

Franz Smet, au départ, n'était pas chaud. Mais il avait peur de Lopaka. Celui que l'on surnommait « Terminator » était capable de tout ; y compris de le tuer. Et puis, il y avait l'argent... Cela ne coûterait pas plus de cent mille dollars de monter cette manipulation. Les ex de la DSP qu'il allait utiliser étaient des morts de faim sur lesquels il avait barre. Il suffisait de les dénoncer ensuite à l'AFDL.

Finalement, le Belge avait cédé, il était revenu au Zaïre en pirogue, de nuit, accueilli par quelques fidèles de la DSP bien armés. Les gens de Kabila ne le connaissaient pas. Il s'était donc réinstallé discrètement dans sa villa. Et pendant qu'il préparait le coup pour Lopaka, il avait repris ses bonnes habitudes, ne serait-ce que pour se constituer un alibi... Si les gens de l'AFDL lui tombaient dessus, il

pourrait toujours dire qu'il avait repris ses tournages... Cela ne gênait personne.

Tout s'était bien passé jusqu'à la soirée où tout s'était télescopé. Les hommes de la DSP avaient apporté les cantines de dollars et de zaires. Il avait eu l'imprudence de trop boire, laissant Mamie en tête à tête avec un trésor.

Ensuite, tout était allé de mal en pis.

D'abord, il ignorait que la Zaïroise avait pour amant un diplomate américain. Il ne l'avait découvert que sur le cadavre de Hughes Thomas et pire, il s'agissait d'un agent de la CIA à Kinshasa. Il l'avait bien entendu caché au général Lopaka, qui aurait été fou de rage. Vu la tournure des choses, une seule personne était dangereuse : Mamie. Il avait pensé en venir à bout facilement, mais les hommes de la DSP étaient des brutes imbéciles. Ils l'avaient ratée ! Et maintenant, un nouvel agent américain était apparu dans le paysage, sans qu'il sache son rôle exact ni ce qu'il savait. Une nouvelle tentative avait échoué, au risque d'alerter l'AFDL.

Et voilà que cette conne de Mamie lui téléphonait. Tout de suite, il avait su que c'était un piège. Elle n'était pas assez folle pour venir se jeter dans la gueule du loup, sauf si on l'y poussait. Néanmoins, il ne pouvait laisser passer une occasion pareille. Mamie éliminée, le danger s'éloignait.

Ragaillardisé par cette perspective, il s'étira et choisit dans une boîte le plus gros des olisbos. Un sexe d'âne, dont la surface était tapissée de petites pointes en caoutchouc. Tranquillement, il se l'attacha au ventre grâce à des courroies. La fille avait arrêté de danser et l'observait, pas rassurée. Franz Smet enclencha le moteur électrique. Toute la partie supérieure se mit à vibrer, les dizaines de petites pointes en caoutchouc dur s'agitèrent.

— Allez, approche, lança-t-il à la jeune Noire. On va s'amuser un peu.

La fille recula vers la porte. Franz Smet déploya ses cent quatre-vingt-dix centimètres et marcha sur elle, précédé de son faux sexe monstrueux.

— Non, non, patron !

Elle l'attendait, collée au mur. Franz Smet buvait du petit-lait. Il l'attrapa par le poignet et la ramena jusqu'au lit, où il s'allongea sur le dos, la forçant à se mettre à cheval sur lui. Ses yeux bleu pâle respiraient la méchanceté. Il se força à sourire et à flatter les hanches de sa victime.

— On va bien s'amuser, fit-il. N'aie pas peur. Je ne te ferai pas de mal...

D'une main, il la souleva et, de l'autre, il tint verticalement l'olisbos qui jaillissait de son ventre, de sorte que son bout effleure le sexe de la

filles. Celle-ci frissonna.

— C'est gros, gémit-elle.

— Mais non !

Des deux mains, il pesa sur ses hanches frêles. Il sentit une résistance, puis la fille poussa un cri. L'olisbos avait pénétré en elle de dix centimètres. Franz Smet se détendit : elle ne pouvait plus lui échapper. De toute sa force, il pesa sur ses hanches, l'emplant centimètre par centimètre. La Zaïroise se mit à hurler : elle avait l'impression d'être transpercée jusqu'à la gorge par le membre énorme. Une fine pellicule de sueur recouvrait tout son corps.

Sournoisement, le Belge tourna la bague déclenchant le moteur électrique. Les pointes de caoutchouc se mirent à tourner à toute vitesse dans le vagin de la fille qui poussa un hurlement dément et chercha vainement à se dégager. Franz l'avait attrapée par le bout des seins et tirait vers lui, tout en donnant des coups de reins furieux pour enfoncer davantage son monstrueux gadget. Les hurlements stridents de sa victime le ravissaient. Il avait l'impression de la violer pour de bon. Mais elle se démenait tant qu'elle risquait de lui échapper. Abandonnant le bout de ses seins, il la fit basculer sous lui et l'écrasa de toute sa masse, la martelant à grands coups de reins.

Elle le mordit et il lui fendit la lèvre d'un revers. Il en profita encore un moment, jusqu'à ce que les picotements du plaisir l'envahissent. Hélas, c'est tout ce qu'il pouvait désormais éprouver. Brusquement dégrisé, il arrêta le moteur. La fille tomba à terre près du lit. Il respira profondément en regardant sa montre. Il avait encore une heure, le temps de prendre une douche. Il enjamba la fille inerte et appela :

— Luther !

Un grand Noir dégingandé apparut, un Namibien qui gardait cette maison appartenant à un conseiller de Mobutu. Située au bout d'une voie en impasse qui abritait la résidence de l'ambassadeur du Maroc, la villa avait échappé aux gens de l'AFDL. Ils étaient passés une seule fois pour vérifier si le propriétaire était là. Luther avait été admirable, prétendant ne rien savoir... Du coup, la villa luxueusement meublée n'avait pas été pillée. La cave renfermait des caisses de Champagne Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1988, du Defender Success douze ans d'âge, de la vodka, du Cointreau, de la tequila, du cognac Gaston de Lagrange XO et VSOP, tout ce qu'il fallait pour vivre heureux.

Dessous, dans une seconde cave, secrète, Franz Smet avait dissimulé les cantines contenant l'argent. Il y avait également une cache d'armes, avec un RPG7, une mitrailleuse lourde et beaucoup de munitions.

— Oui, monsieur Franz, fit le Namibien.

— La fille, tu la gardes ici ce soir, jusqu'à ce que je revienne.

Il aurait peut-être envie de s'amuser. Elle ne réagissait plus. Il se dit que s'il pouvait infliger le même traitement à Mamie, il serait le plus heureux des hommes.

Il laissa couler l'eau tiède sur son corps musculeux. Finalement, il ne regrettait pas d'être revenu à Kinshasa.

Si le plan du général Lopaka réussissait, lui, Franz Smet, serait un des hommes les plus puissants du nouveau régime.

*

* *

Sam Strudwick, la casquette toujours vissée sur le crâne, acheva de caler les deux grenades défensives au fond de la valise de Mamie, la cuillère vers le haut. Un fil de pêche était attaché aux deux goupilles. Il referma avec soin le couvercle, s'assura de son verrouillage, puis tira doucement sur les deux fils qui dépassaient, guettant le bruit de la goupille s'arrachant de son logement.

Ensuite, il trancha l'extrémité des deux fils qui dépassaient et les rentra avec la pointe de son couteau dans la valise. Les deux cuillères des grenades n'étaient plus maintenues en place que par le couvercle de la valise. Dès qu'on ouvrirait celle-ci, elles se rabattraient, déclenchant la mise à feu. Trois secondes plus tard, les deux grenades défensives exploseraient, détruisant tout dans un rayon de dix mètres. Avec un bon sourire, l'Américain tendit la valise à Mamie.

— Voilà pour tes copains ! Si jamais ils te piquent ta valise, ils ne seront pas déçus du voyage.

Mamie regarda la valise, terrifiée.

— Ça ne va pas exploser maintenant ?

— Non, juré.

Bien que le but ne soit pas de tuer Franz Smet, mais de le capturer, Malko ne s'était pas opposé au piégeage de la valise. Dans ce genre de situation on ne savait jamais comment les choses pouvaient tourner. C'était une sorte d'assurance contre la poisse.

CHAPITRE XI

Mamie tremblait comme une feuille bien qu'il fasse un bon trente-deux degrés. Elle avait à peine touché à sa Primus pression et essayait de ne pas penser. Elle était venue en taxi, depuis La Gombé, et s'était fait déposer un quart d'heure plus tôt en face du *Beverly*, moitié dancing, moitié café, un peu en retrait de l'avenue Makanda-Kaboli, dans le quartier de Binza-Campagne, moins d'un kilomètre au sud du camp Tshatshi, QG de la Division spéciale présidentielle. Jadis, le *Beverly* était l'endroit favori des DSP. Depuis l'arrivée de Kabila, ils se terraient ou circulaient à la périphérie, dans les quartiers où ils étaient chez eux.

Plus le taxi s'enfonçait dans la Cité, plus la circulation se raréfiait ! Binza-Campagne ressemblait à une ville abandonnée. Ni lumière, ni voitures, presque pas de piétons. Dès la nuit tombée, les gens se calfeutraient chez eux. Même les taxi-bus ne circulaient plus. La vie reprenait avec les premiers rayons du soleil.

Mamie regarda autour d'elle. La terrasse était bondée. Des hommes pour la plupart. Ceux qui n'avaient pas les moyens de payer une bière un dollar à l'intérieur. Quelques couples aussi. Elle était la seule femme non accompagnée. Afin de passer inaperçue, elle s'était drapée dans un « pagne » qui dissimulait son corps du cou aux chevilles. Avec sa petite valise posée sur le siège voisin, elle ressemblait à une villageoise en transit.

À deux tables d'elle se trouvait Phocas, pas beaucoup plus rassuré. Il était déjà là lorsqu'elle était arrivée, dissimulant un Browning fourni par Sam Strudwick sous son T-shirt. L'ancien Marine lui avait prodigué, avant de partir, une formation accélérée.

— Si ça merde, avait-il dit, tu tends le bras et tu tires dans le tas. T'as quatorze cartouches.

Afin de lui éviter toute manoeuvre inutile, Sam Strudwick avait fait monter une balle dans le canon et ôté le cran de sûreté. Il n'y avait plus qu'à appuyer sur la détente... Heureusement, Phocas avait effectué un stage dans l'armée burundaise. Il n'était là qu'en cas de malheur. L'analyse de Malko était que Franz Smet ou ses amis emmèneraient Mamie et son trésor pour l'estourbir ensuite tranquillement, avec les raffinements d'usage. Malko et le Marine se trouvaient dans la Cherokee garée sur le parking du dancing, avec vue directe sur Mamie. Les vitres teintées empêchaient de voir qu'ils

étaient blancs. Dans ce quartier, les *mundelés* n'étaient pas bien vus.

Mamie contempla sa montre toute neuve. Une Breitling *Lady J*, acier et or, avec un bracelet or « Pilote », étanche jusqu'à deux cents mètres. Elle n'avait certes pas l'intention de plonger à des profondeurs pareilles, mais cela la flattait de posséder cette petite merveille de la technique d'avant-garde, achetée dans la galerie commerciale de l'*Intercontinental*, après son escapade au coffre. Elle n'en revenait pas de s'être offert *elle-même* une montre de douze mille trois cents dollars, grâce à la poignée de liasses de dollars arrachées à la valise.

Douze minutes seulement s'étaient écoulées depuis son arrivée. Cela lui semblait un siècle. Elle essaya de boire un peu de bière, mais elle avait le gosier trop noué. Chaque fois qu'une voiture s'approchait, son poulx montait comme une fusée. Elle tourna la tête vers le parking pour se rassurer, fixant la Cherokee. D'où elle était, celle-ci paraissait vide. Puis elle chassa les nuées d'insectes qui tournoyaient autour de son visage. Sa perruque était collée à son crâne par la transpiration.

Son attention fut soudain attirée par trois hommes qui émergeaient du *Beverly*, apparemment éméchés, riant et parlant très fort. Ils prirent la direction du parking, ce qui les amenait à traverser la terrasse. Mamie les observa, plutôt pour oublier son angoisse que par réelle curiosité. Des comme ça, elle en avait déjà vu des milliers. D'habitude, ils essayaient de la violer.

Soudain, son poulx s'envola. Elle venait de reconnaître celui qui marchait en tête : Martin, un sergent de la DSP, garde du corps intermittent du fils Mobutu, connu pour sa cruauté. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il soit resté à Kinshasa ! Elle réalisa soudain que les trois hommes se dirigeaient droit vers elle ! Tétanisée comme un lapin devant un cobra, elle ne bougea pas, le souffle bloqué, le regard fixe, le cerveau vide. Soudain, Martin, sans cesser de marcher, plongea la main sous sa chemise. Mamie, d'un bond, toutes ses bonnes résolutions envolées, détala aussi vite que le lui permettait son « pagne » en direction du parking. Oubliant la valise.

Elle se retourna au bout de quelques mètres. Martin la poursuivait, armé d'un long poignard, tandis que ses deux acolytes s'étaient emparés de la valise.

Phocas, debout, semblait ne pas savoir comment réagir.

Les phares de la Cherokee s'allumèrent et Martin stoppa net. Édifié, il fit demi-tour avec un cri de rage et rejoignit ses deux acolytes. Tous trois gagnèrent une Daihuzu blanche garée de l'autre côté de la terrasse, y montèrent, et le véhicule démarra aussitôt.

Quand elle atteignit la Cherokee, Mamie se jeta à l'intérieur comme on plonge d'une maison en flammes.

— Tu as vu ! hurla-t-elle. Il a voulu me tuer !

Malko était en train de manoeuvrer. Il contourna la terrasse,

prenant Phocas au passage.

— Ils sont partis vers Tshatshi ! annonça le Burundais. Par là !

Le temps pour Malko de retrouver le chemin où était garée la voiture blanche, elle avait disparu. Ils remontèrent vers le nord sans rien voir, jusqu'au carrefour de l'avenue Devinière. Pas la peine d'aller plus loin, ils avaient passé des dizaines de chemins qui se divisaient en de multiples ramifications. Maintenant, c'étaient eux qui étaient en position de faiblesse, car on les voyait de loin. Le coin était pourri. On y rançonnait encore, comme du temps où les gens faisaient un détour pour ne pas passer devant le camp Tshatshi.

Malko, à tout hasard, roula jusqu'au palais de Marbre, l'ancienne résidence de Mobutu laissée à l'abandon, avec son zoo vide, et revint par le même chemin, furieux d'avoir échoué. Franz Smet ne s'était pas montré et ses complices lui avaient filé entre les doigts. Encore heureux que Mamie soit intacte... À l'arrière de la Cherokee, elle récupérait.

— Tu as vu ce salaud-là, lança-t-elle d'une voix indignée, il allait...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le silence de la nuit fut brisé par une explosion sourde, sur leur droite, et une colonne de flammes jaillit de l'obscurité.

— Les grenades ! s'écria Sam Strudwick, ravi.

Les amis de Franz Smet n'avaient pu résister à l'envie de récupérer les dollars...

Malko s'engagea dans le premier chemin à droite, se perdit, revint sur ses pas et finalement, guidé par les flammes, arriva devant une maison en train de brûler. Les flammes éclairaient des silhouettes en ombre chinoise : les voisins curieux. La baraque flambait comme une torche. Impossible de pénétrer à l'intérieur.

— Ils doivent être tous morts ! avança Malko.

Soudain, une silhouette apparut le long de la maison, se découpant sur les flammes. Un Noir de petite taille. Il contourna la maison, traversa en courant sans prêter attention à la Cherokee et se glissa dans la Daihutz blanche garée un peu plus loin.

— Récupérez-le ! cria Malko.

Phocas et Sam Strudwick avaient déjà sauté de la Cherokee, à l'instant où une violente explosion ébranlait ce qui restait de la maison. Des munitions ou une roquette. Les flammes commençaient à lécher des arbres. Peu à peu, effrayés et voyant qu'il n'y avait rien à voler, les voisins rentraient chez eux.

À cette distance du centre, il y avait peu de chance que les pompiers interviennent. Phocas et le Marine réapparurent, traînant le Noir de petite taille au regard affolé.

Ils le firent monter de force à l'arrière de la Cherokee, à côté de Mamie. Celle-ci poussa un hurlement hystérique.

— Il était avec eux ! Il faut le tuer !

Personne n'eut le temps de réagir. Malko vit surgir dans la lueur de ses phares un pick-up qui s'arrêta devant la maison en flammes. Il en descendit une douzaine de soldats à béret rouge. Certains se dirigèrent vers la maison, les autres entourèrent la Cherokee. Un des soldats tapa sur la vitre avec la pointe de la fusée de son RPG7 pour se faire ouvrir.

Dans ces conditions, on ne discute pas... Malko, Phocas, Sam Strudwick et Mamie furent immédiatement entourés. Les soldats tutsis étaient nerveux. Ils aperçurent le « prisonnier » tassé dans le 4x4 et le firent sortir à son tour, l'examinant sous toutes les coutures. Ils échangèrent quelques mots avec lui. Tout à coup, sans crier gare, un des soldats lui asséna en plein visage un coup de crosse de Kalachnikov qui lui fendit la joue jusqu'à l'os ! Il tomba à terre, et aussitôt, tous se mirent à le rouer de coups. Malko voulut s'interposer et se retrouva avec le canon d'une Kalach sur le ventre. Culasse en arrière, chargeur plein, à très, très peu de temps de l'éternité !

Phocas vola aussitôt à son secours, interpellant le soldat en swahili... Les choses se calmèrent. Sauf pour l'homme tombé à terre. Deux soldats le harcelaient de questions, après l'avoir fouillé. Ils le frappèrent encore un peu, puis le forcèrent à se relever, le visage en sang, et commencèrent à l'interroger. Chaque fois qu'il hésitait ou bredouillait, un coup de crosse ou de pied le rappelait à l'ordre.

— Pourquoi s'acharnent-ils sur lui ? demanda Malko, outré.

— C'est un FAR, chuchota Phocas. Je le pensais quand je l'ai vu. Un Hutu de l'ex-armée rwandaise. Un « génocidaire »...

À la lueur des phares, l'interrogatoire continuait, d'une brutalité inouïe. On fouilla encore le prisonnier, puis les soldats examinèrent les papiers trouvés sur lui. Apparemment, cela dut leur plaire : un formidable coup de crosse le plia en deux et ils recommencèrent à le frapper à terre. Phocas se tourna vers Malko, gêné.

— Ils l'ont identifié. C'est un des chefs de la milice interharmwé hutue. Ceux qui ont massacré les Tutsis au Rwanda. Il a fui le Rwanda et se trouvait dans le camp de Tingi-Tingi. Il a échappé aux militaires de l'Alliance en s'enfuyant avec l'armée de Mobutu.

Roulé en boule, le Hutu essayait d'échapper aux coups.

— Pourquoi le traitent-ils comme ça ? interrogea Malko.

— Il a commis beaucoup de crimes, fit gravement Phocas. Il a fait brûler des églises avec des femmes et des enfants dedans. Il n'a pas de chance. Parmi ces soldats, il y en a d'un village qu'il a détruit.

Un des soldats s'approcha, une carte d'identité rwandaise à la main. Il la montra à Phocas.

— Il s'appelle Théo Musabye Mungo, expliqua le Burundais. C'était le chef de la milice interharmwé de ce village. Il a causé beaucoup de tort...

Aimable litote, pour avoir brûlé vivants des femmes et des enfants dans une église. L'Histoire les rattrapait, dans ce quartier perdu de Kinshasa. Les milices de l'armée rwandaise hutue, responsables du génocide en 1994, avaient massacré au moins cinq cent mille Tutsis au Rwanda. Malko commençait à comprendre ces soldats tutsis. C'était un peu comme si des juifs avaient mis la main sur un SS en 1945...

À coups de crosse, ils firent monter le Hutu dans le pick-up, puis poliment un des soldats expliqua à Malko qu'ils les emmenaient aussi. Pas question de discuter. Phocas essaya, mais se fit remettre à sa place. Mamie, muette de terreur, était transformée en statue de sel.

Un des soldats prit le volant de la Cherokee, un autre monta à l'arrière, pour les surveiller. Malko fit une dernière tentative.

— Phocas, dis-leur que c'est un véhicule diplomatique de l'ambassade américaine.

Le soldat tutsi adressa à Phocas un regard plein d'incompréhension. Il ignorait ce qu'était le corps diplomatique... Mamie colla sa bouche à l'oreille de Malko. Ses lèvres tremblaient.

— Ce sont des Tutsis, ils vont nous tuer ! chuchota-t-elle.

— Mais non ! assura Malko, c'est un simple malentendu.

Le malentendu n'était pas dissipé lorsque les deux véhicules s'arrêtèrent en ville. À la lueur d'un réverbère, Malko aperçut un numéro sur un mur : 17. Ils se trouvaient au 17, avenue de la Justice, au siège des services de sécurité de l'Alliance. Ce qu'Irving Scott, le chef de la station de la CIA, avait gentiment appelé la Gestapo locale...

On les fit descendre, et aussitôt des soldats les palpèrent sous toutes les coutures. Là, le malentendu s'aggrava considérablement, quand successivement ils découvrirent les pistolets de Malko, Sam Strudwick et Phocas. Ils échangeaient en swahili des interjections excitées. Phocas, gris de peur, fit à voix basse :

— Ils nous prennent pour des mercenaires mobutistes.

Le mercenaire, c'était le fantasme de tous les mouvements de libération africains. Les soldats se passaient les pistolets de main en main. Celui de Phocas, une balle dans le canon, prêt à tirer, les intéressait beaucoup. Sam Strudwick eut beau brandir sa carte d'appartenance à l'USDS, rien n'y fit.

— Explique-leur qui nous sommes, demanda Malko à Phocas. Qu'ils préviennent l'ambassade américaine.

— J'ai essayé, fit le Burundais, mais ils ne me croient pas. Et puis, il y a ce Hutu-là. C'est embêtant.

À la pointe des Kalachnikov, on les poussa d'abord dans la cour, puis à l'intérieur du bâtiment. Le Hutu était allongé sur le sol et un des soldats lui sautait sur le ventre à pieds joints... Malko, outré, s'avança. Un violent coup de crosse dans les reins le projeta à terre. Il entendit

claquer la culasse d'une Kalachnikov, puis les protestations de Phocas. Celui-ci l'aida à se relever, lui soufflant à l'oreille :

— Il ne faut pas le défendre, ils sont très en colère. C'est un génocidaire.

— Le Telecel est resté dans la Cherokee, il faudrait le récupérer, appeler Irving Scott.

Phocas n'eut même pas le temps d'y songer. Les soldats les poussèrent tous les quatre dans un escalier où flottait une odeur grasse et aigre qui soulevait le cœur. En bas, un étroit couloir mal éclairé, puant l'urine et l'humidité, desservait une dizaine de portes en fer. Un soldat ouvrit l'une d'elles et, un à un, on les fit entrer dans une cellule carrée qui ne comportait pour tout mobilier qu'un seau hygiénique. Pas de lit, pas de lavabo, pas d'ouverture, sur le sol de terre battue couraient d'énormes cafards. Une odeur grasse, écoeurante, indéfinissable flottait dans l'air confiné. Des traces suspectes marbraient les murs de ciment nu. L'unique ampoule diffusait une lueur jaunâtre, tombant du plafond haut de trois mètres. La porte claqua.

Le premier, Phocas s'assit par terre, adossé au mur. Sam Strudwick l'imita, puis Malko et Mamie. Il n'y avait rien d'autre à faire. Dans le silence absolu, Mamie, tétanisée, n'arrêtait pas de trembler.

— Ils vont nous tuer, murmura-t-elle. Ils vont nous tuer.

Sam Strudwick ricana.

— Toi, peut-être, mais pas nous, les *mundelés*. En Afrique, les gens savent bien que les Blancs sont comptés. Ils ont des numéros...

Satisfait de sa plaisanterie de mauvais goût, il fouilla dans les poches de son gilet de photographe, y trouva une cigarette et un Zippo, orné d'une superbe pin-up des années 40, qu'il ouvrit avec un clic caractéristique. Il commença ensuite à fumer...

Malko baissa les yeux sur le cadran de sa Breitling *Crosswind* dont les chiffres romains et les aiguilles en tritium blanc luisaient faiblement dans l'obscurité. Presque une heure du matin. Leur expédition se terminait mal. Kinshasa vivait sous le règne de l'arbitraire. Les militaires tutsis ne devaient de comptes à personne, ils pouvaient rester détenus un jour, un mois, ou plus. Ou tout simplement être exécutés, si cela plaisait à un petit chef. Quelques milliers de Hutus « génocidaires » avaient été tranquillement massacrés par les troupes de Kabila, du côté de Kisangani. Lorsque les soldats de l'AFDL étaient entrés dans Kinshasa, l'épuration, bien que brève et limitée, avait été brutale. Deux cents membres de la DST avaient été abattus, ainsi que quelques voleurs, sans autre forme de procès. Une vingtaine de blessés hutus des FAR soignés à Mamayemo avaient été kidnappés par les militaires de l'Alliance, emmenés dans un camp et fusillés.

Au fond de ce cachot, ils étaient comme sur une autre planète. Impossible d'entrer en contact avec le monde extérieur. Malko regretta amèrement de ne pas avoir une Breitling *Emergency*. Cette montre, conçue pour les pilotes en difficulté, comporte un émetteur radio automatique qu'on active en tirant simplement l'antenne lovée dans le boîtier. Ensuite, le signal automatique permet de repérer le lieu de l'émission. Évidemment, cela n'avait pas été conçu pour appeler au secours d'une prison, mais ça aurait marché.

Faute de pouvoir appeler au secours, il n'y avait plus qu'à essayer de dormir. Mamie vint se blottir contre lui et souffla à son oreille :

— Tu crois qu'ils vont nous laisser sortir ?

— Bien sûr, s'avança Malko. Demain, tout s'arrangera.

*

* *

Franz Smet tournait comme un lion en cage dans le living-room, fumant Gauloise blonde sur Gauloise blonde. Aucune nouvelle de son équipe, dirigée pourtant par Martin, un homme sûr, aussi cruel que malin. Il était cinq heures du matin et le Belge n'avait pas fermé l'oeil. Il n'osait pas se risquer dehors en pleine nuit. Le seul moment où les soldats de Kabila stoppaient les véhicules. Il fallait attendre le jour pour se rendre à la maison où était planqué Martin.

Pour tuer le temps, il se fit du café et feuilleta un catalogue de décoration trouvé sur place, celui de l'architecte Claude Dalle. Ça lui lavait le cerveau. Lui-même avait déjà commencé à meubler son appartement de Bruxelles tout en loupe de noyer, style Art déco. Si cette affaire marchait, il pourrait s'offrir l'ensemble recouvert de tissu Versace resté dans le magasin d'exposition de Claude Dalle à Bruxelles.

Il regarda longuement le catalogue jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Puis, après avoir glissé un Browning dans sa ceinture, il sortit une modeste Toyota et fila vers Binza. Il y avait déjà beaucoup d'animation : des taxis-bus bourrés à craquer, des camions dont les passagers étaient debout, serrés comme des sardines, et des piétons, beaucoup de piétons. Même les taxis-bus étaient trop chers pour la majorité des Kinois.

Le Belge atteignit Binza et remonta vers le nord. À cause d'un pont détruit à l'extrémité ouest de l'avenue du 30-Juin, il fallait faire un énorme détour. Lorsqu'il tourna avec précaution dans le chemin de terre menant à la maison de Martin, son poulx grimpa comme une fusée. La Daihatsu était là, mais la maison n'était plus qu'une ruine fumante. Les pompiers ne s'étaient pas donné la peine de venir éteindre l'incendie. Quelques voisins fouillaient les débris, à la recherche d'objets à piller. Un homme émergea des ruines, un

congélateur sur la tête... Le Belge ne ralentit même pas, soucieux de ne pas attirer l'attention sur lui, et repartit vers le palais de Marbre, un goût de cendre dans la bouche, la peur au ventre. Son premier réflexe le conduisit au bord du fleuve. Une panique aveugle le poussait à fuir Kinshasa sans perdre une seconde.

Il ignorait ce qui avait pu se produire, mais si les gens de l'Alliance découvraient sa présence à Kinshasa, il était fichu... Or, Martin savait où il se planquait. S'il était mort, ça allait, sinon...

Il arriva au bord du Zaïre et jura entre ses dents. Sur le talus herbeux qui descendait en pente douce jusqu'au fleuve, en face de la résidence de l'ambassadeur d'Allemagne, piétinait une foule bigarrée, chargée de paquets invraisemblables, qui montait lentement du fleuve, filtrée et fouillée par des soldats à béret rouge. Des réfugiés fuyant Brazza. Dans l'autre sens, de modestes trafiquants transportaient des jerrycans d'essence et de la nourriture qui manquait à Brazzaville.

Les soldats fouillaient tous les arrivants, à la recherche d'armes. Franz Smet se dit qu'un *mundelé* voulant partir en pirogue attirerait l'attention des militaires tutsis. Il repartit, fendant la foule compacte. Un vrai village avait surgi de nulle part. Des restaurants ambulants, des marchands, des taxis, et partout des gens assis à même le sol, tassés les uns contre les autres, ne sachant où aller... Le Belge ne se sentit en sécurité que sorti de ce magma. Il tourna en rond quelques minutes dans La Gombé, comme une mouche affolée dans un bocal. Kinshasa était un piège. Pas question de partir par l'aéroport. Les routes vers l'intérieur du pays étaient impraticables. Il n'osait pas trop se servir de son Telecel, que les Américains devaient écouter. Pour l'instant, personne ne savait qu'il se trouvait à Kinshasa, sauf Mamie. Mais si on le recherchait, le danger était multiplié par dix.

Il repensa à cette salope de Mamie. Qu'était-elle devenue ? Si la maison avait été détruite par un incendie accidentel, elle rappellerait. Maintenant, il n'avait plus qu'une seule solution : continuer à appliquer le plan « cobra » du général Lopaka et tout faire pour qu'il réussisse. Heureusement, Martin n'était qu'un des éléments sur lesquels il pouvait compter. Il pria très fort pour que *tout le monde* ait péri dans l'incendie de la maison.

*

* *

Les hurlements traversaient le mur de brique. Effroyables, inhumains ! Cela durait depuis une bonne demi-heure. Malko avait en vain tambouriné à la porte. Personne n'était venu. Mamie était grise de terreur et Phocas n'en menait pas large non plus.

— Ils sont en train de le torturer, fit Malko.

Il s'agissait certainement du Hutu capturé avec eux... Ses cris

glaçaient le sang. Insoutenables. Phocas se leva à son tour, se colla à la porte et commença à appeler en swahili, tambourinant sur le métal.

Dix minutes plus tard, le pêne tourna enfin dans la serrure et la porte s'ouvrit sur un soldat en béret rouge qui pointa sa Kalach sur eux, l'air vraiment mauvais. Phocas se lança dans de longues explications sans parvenir à le dérider. Mais au bout de quelques instants, le soldat tendit la main et demanda à voix basse :

— *Leta dollars ?* [27]

— Il voudrait des dollars, traduisit Phocas.

Malko tira deux billets de dix dollars de sa poche. Immédiatement, le soldat devint plus amical, et répondit aux questions de Phocas. Un hurlement encore plus atroce, dans la cellule voisine, les fit frissonner.

— Qu'il leur dise d'arrêter ! intima Malko.

Nouvelle conversation, puis Phocas, désolé :

— C'est impossible ! Il n'est que sergent. Ceux qui sont dans l'autre cellule sont des officiers. Des survivants du génocide. Mais il veut bien nous emmener les voir. Vous leur expliquerez notre situation.

— Restez là, ordonna Malko à Mamie et à Sam Strudwick.

Il sortit dans le couloir, respirant l'air moite et nauséabond. Très fier, le soldat tutsi ouvrit la porte de la cellule voisine, éclairée par une ampoule nue à la lumière crue. Trois hommes en tenue camouflée en entouraient un quatrième, ligoté sur un banc. Le Hutu « génocidaire » arrêté avec eux. Ses jambes entravées lui interdisaient de se dégager et il avait les mains liées derrière le dos. Son visage n'était qu'une masse sanguinolente, le nez tellement martelé qu'il était rentré dans le visage. Son torse, couturé de coups de poignard, ne valait guère mieux...

Mais surtout, Malko remarqua un détail atroce : on lui avait tranché les deux oreilles au ras du crâne et du sang s'écoulait des blessures, sur ses épaules et son torse. Les trois militaires s'immobilisèrent, le visage sévère, en voyant Malko et Phocas. Le sergent parla d'abord, puis Phocas prit le relais, d'une voix pressante. Peu à peu, les visages se détendirent. Un des officiers lança en anglais, à l'intention de Malko :

— Nous punissons cet homme qui a commis des crimes abominables dans notre pays. Il a brûlé vif une vingtaine d'enfants dans une église, avec l'aide du curé. Celui-là, nous l'avons déjà trouvé à Tingi-Tingi. Il a payé. Nous l'avons empalé sur un bâton et il est mort, desséché au soleil. Celui-ci va payer aussi.

Son voisin prit un plat métallique contenant des choses noirâtres, l'approcha du visage du prisonnier qui se rejeta en arrière.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda Malko.

— Avant de mourir, il doit manger ses oreilles ! annonça tranquillement l'officier tutsi. Ce sera sa punition.

Malko sentit ses poils se hérissier. On était en pleine sauvagerie. Délicate attention, les bourreaux avaient découpé les oreilles en morceaux, sans doute pour les rendre plus digestes !

Il tenta une dernière démarche.

— Cet homme fait partie d'un complot contre le président Kabila, dit-il. Il faudrait l'interroger, pas le tuer...

Déjà, on ne l'écoutait plus. Comme le prisonnier reculait pour éviter son abominable repas, un des Tutsis le piqua violemment de son poignard, déclenchant un nouveau hurlement. Le sergent tutsi poussa Malko et Phocas hors de la cellule. Les trois officiers avaient à peine écouté les explications de Malko. Ils avaient mieux à faire. Les cris inhumains reprirent. Malko avait envie de se boucher les oreilles.

La porte de la cellule claqua sur eux mais les cris continuaient à leur parvenir, tantôt des jappements désespérés, tantôt des hurlements aigus, puis des silences, coupés par un nouveau cri atroce. Malko essayait de ne pas penser à ce que le prisonnier endurait. C'était toujours la même histoire. Fallait-il s'apitoyer sur le sort d'un homme qui avait fait brûler vif des enfants ?... La morale chrétienne avait ses limites et la loi du talion ses avantages. Soudain, il y eut un gargouillis particulièrement horrible, suivi de ce qui ressemblait à une quinte de toux.

Puis le silence. Malgré lui, Malko guetta. Il espérait presque entendre à nouveau un cri. Mais il n'y eut plus rien.

— Il est sûrement mort, conclut Phocas.

La Breitling *Crosswind* de Malko indiquait 8 h 10 du matin. Il avait soif, même pas faim. Il n'arrivait pas à croire que personne n'interviendrait en leur faveur. Dès qu'Irving Scott s'apercevrait de leur disparition, il allait remuer ciel et terre pour les retrouver... Mais comment ? Étant donné la désorganisation de l'Alliance, la nouvelle de leur arrestation n'était peut-être même pas connue en haut lieu.

Vers midi, la porte s'ouvrit sur le sergent tutsi qui apportait un plat de manioc à moitié pourri et des sachets de plastique emplis d'eau. Il semblait soucieux et échangea quelques mots à voix basse avec Phocas. Celui-ci traduisit :

— Le prisonnier est mort. Il s'est étranglé avec un morceau de ce qu'on le forçait à avaler. Ils n'ont pas eu à l'achever. Ça s'est passé très vite.

Un accident, quoi... Un malheureux accident. Malko en était bouleversé. Il était vraiment chez les sauvages.

— Ils ne l'ont pas interrogé ? demanda-t-il. Le sergent secoua la tête.

— Ils n'ont pas eu le temps. Il est mort trop vite.

— Quand vont-ils nous libérer ? demanda Malko.

Phocas traduisit et le sergent, l'air embarrassé, ne répondit pas.

— Demandez-lui de téléphoner à l'ambassade américaine, suggéra Malko.

— Il n'a pas de téléphone, traduisit Phocas, et puis il a peur, il pourrait être puni.

Avant de quitter la cellule, le sergent dit quelque chose à voix basse à Phocas et le Burundais se décomposa. Lorsque la porte eut claqué, il annonça d'une voix tendue :

— Patron, ce n'est pas bon du tout. Il dit qu'on va nous transférer la nuit prochaine au camp Kokolo. Que les officiers sont furieux qu'on ait voulu épargner le génocidaire.

Une coulée glaciale descendit le long de la colonne vertébrale de Malko. Le camp Kokolo, c'est là que les occupants rwandais réglaient tranquillement leurs comptes, à l'insu même du président Laurent-Désiré Kabila. Là où tous les Hutus blessés arrachés à l'hôpital Mamayemo avaient été transférés et abattus.

CHAPITRE XII

— Mais vous êtes tutsi, fit remarquer Malko. Comment pourraient-ils vous vouloir du mal ?

— Ils pensent peut-être que vous m'avez payé, avoua Phocas, embarrassé.

Malko entendit les pas du sergent décroître dans le couloir. Et Irving Scott qui était persuadé que le gouvernement Kabila ne disposait plus de services de sécurité ! Des milliers de gens passaient tous les jours devant ce « centre d'interrogation », en pleine ville, où il semblait ne rien se passer.

Une fois au camp Kokolo, ils seraient entièrement entre les mains des soldats rwandais. Mamie semblait s'être éteinte, et ne même plus penser à la fortune qui l'attendait dans le coffre de l'*Intercontinental*... Malko retenait sa fureur. C'était un comble d'être menacé par ceux qu'il était en train d'aider. Il n'avait touché ni à la nourriture infâme, ni à l'eau qui devait contenir tous les germes du monde. Le dos appuyé au mur humide, il essaya de se vider le cerveau. Sa Breitling *Crosswind* annonçait deux heures pile. La nuit tombait à six. À partir de ce moment, ils risquaient d'être transférés. Il se demanda s'il n'allait pas tenter d'échanger le gros chronographe en or contre une possibilité de joindre l'extérieur. Le sergent tutsi l'avait couvé des yeux à chacune de ses visites.

*

* *

Irving Scott composa pour la centième fois le numéro du Telecel de Hughes Thomas utilisé par Malko. Toujours la même réponse : l'appareil était éteint ou son propriétaire trop loin d'un relais. Le chef de station de la CIA ne vivait plus depuis le matin. Étonné de ne pas avoir de nouvelles de Malko, il avait contacté à dix heures l'*Intercontinental* qui avait envoyé quelqu'un dans sa chambre. Pas de réponse et la clef se trouvait chez le concierge.

L'Américain avait alors envoyé un messenger chez Hughes Thomas, qui n'avait trouvé dans la maison que le jardinier. Personne n'avait couché là. Aucun message. Irving Scott avait parcouru les quotidiens du matin : *La Tempête des Tropiques*, *Le Phare*, *Le Potentiel*, *La Cité africaine*. Pas un mot sur un incident impliquant des Blancs. Malko, Phocas, Sam Strudwick et Mamie semblaient s'être volatilisés avec la

Cherokee... Ce qui était très mauvais signe...

Angoissé, l'Américain appela le ministre de l'intérieur de Kabila qu'il eut la chance de trouver à son bureau. Le Zaïrois, très aimable, tomba des nues, il ne voyait pas ce qui avait pu se passer. Il promit de se renseigner. Irving Scott dut attendre une heure de l'après-midi pour avoir des nouvelles. Rien. Cela commençait à devenir très inquiétant. Où retrouver les disparus dans cette immense métropole de six millions d'habitants éparpillés sur une surface énorme ?

L'appétit coupé, l'Américain se dit qu'il ne restait qu'une solution, commencer par le seul élément qu'il connaissait : le *Beverly*... Après avoir réquisitionné trois Marines armés jusqu'aux dents, il prit la direction du quartier de Binza. Nouvelle difficulté : personne ne savait où se trouvait le dancing ! Il dut demander son chemin des dizaines de fois avant qu'une station-service Fina le renseigne enfin.

Le *Beverly* était fermé, la terrasse déserte. Des voisins lui apprirent qu'il n'ouvrait qu'à la nuit tombée. À coups de billets de cent mille zaires, l'Américain parvint enfin à glaner un renseignement. La veille on avait bien aperçu des *mundelés* dans une grosse « fumée ». Mais c'était tout. Et il y avait eu un incendie un peu plus loin...

Irving Scott parvint à retrouver la maison incendiée et pillée. Un four cassé gisait sur la chaussée. Il ne restait d'une Daihutz blanche que la carrosserie. Tout ce qui pouvait s'enlever avait été démonté. D'après les voisins, il y avait eu un incendie. C'était tout. L'Américain pénétra dans la maison en ruine et, tout de suite, il aperçut deux cadavres au rez-de-chaussée, complètement carbonisés. Il fouilla un peu et finit par trouver sur le parquet noirci ce qui restait d'un pistolet-mitrailleur Uzi. Les occupants de la maison n'étaient donc pas des gens « normaux ». Hélas, personne ne voulut lui en dire plus.

Il repartit, persuadé que ce sinistre avait un lien avec la disparition de Malko. Mais lequel ? Découragé, il reprit le chemin de l'*Intercontinental*, espérant le trouver dans sa chambre. Espoir déçu.

Grâce au room-service, il vérifia qu'aucun petit déjeuner n'avait été servi. Il se fit ouvrir la chambre par le garçon d'étage : le lit n'avait pas été défait. Il redescendit, le moral dans les chaussettes. L'expédition de la veille s'était mal passée. Ou Malko était mort, ou il avait été kidnappé par des adversaires dont il ne savait rien.

— On rentre à l'ambassade, dit-il.

Que faire dans ce pays sans loi, sans police, sans gouvernement, sans rien ? À qui s'adresser ? Il remontait l'avenue de la Justice quand un des Marines poussa soudain une exclamation :

— *Sir*, une voiture de l'ambassade !

Irving Scott regarda dans la direction indiquée et aperçut, garée entre plusieurs 4x4 de l'AFDL, la Cherokee de Hughes Thomas munie de sa plaque diplomatique.

— *For Christ's sake !* s'exclama-t-il, arrêtez-vous et venez avec moi.

Les quelques soldats à béret rouge qui stationnaient devant le portail du 17, avenue de la Justice s'agitèrent en voyant arriver les trois Marines, M 16 au poing. Le chef de station de la CIA pointa un doigt sur la Cherokee.

— Que fait ce véhicule ici ? Où sont les passagers ?

Visiblement, personne n'en avait la moindre idée.

Finalement, un homme en tenue de combat qu'on lui présentait comme un « capitaine » émergea du bâtiment et déclara qu'il s'agissait d'un véhicule « réquisitionné » appartenant à un profiteur de guerre. L'Américain s'étrangla de fureur.

— C'est un véhicule *diplomatique*, rétorqua-t-il. Propriété de l'ambassade américaine. J'exige sa restitution *immédiate*. Et je veux savoir ce que sont devenus ses occupants...

Le « capitaine » battit en retraite, se prétendant incapable de donner des détails, maintenant que l'AFDL était propriétaire du véhicule. Quand Irving Scott voulut le suivre, des soldats à béret rouge s'interposèrent, Kalach au poing. On allait vers l'incident grave.

— Prenez position autour de cette Cherokee, ordonna Irving Scott. Que personne ne s'en approche. Je vous donne l'autorisation d'ouvrir le feu si besoin est.

Paisiblement, les trois Marines armèrent leur M 16 et se déployèrent face aux Tutsis. L'Américain était en train de composer fébrilement sur son portable le numéro du ministre de l'intérieur... Ce dernier n'était pas dans son bureau, mais en réunion avec le président Kabila. Irving Scott laissa un message, demandant qu'on le rappelle d'urgence au sujet d'une affaire extrêmement grave. Ensuite, il appela l'ambassade, prévint l'ambassadeur et demanda du renfort.

Maintenant, il craignait le pire pour Malko.

*

* *

Deux heures s'étaient écoulées ! Irving Scott, aphone à force d'avoir hurlé, n'avait toujours pas pu joindre le ministre de l'intérieur. Sur place, rien n'avait bougé. Un petit groupe de badauds s'était agglutiné sur l'autre trottoir, intrigué par la présence des Marines. Un pick-up équipé d'une mitrailleuse de 50 était maintenant stationné en face, tenant le portail sous son feu. Les Marines casqués, protégés par des gilets pare-balles et en tenue de combat, ne paraissaient pas décidés à plaisanter. De toutes ses forces, Irving Scott pria pour que les choses s'arrangent. Une bataille rangée entre soldats rwandais et Marines pouvait avoir des conséquences politiques épouvantables, en plus de déclencher un massacre. Cependant, l'ambassadeur lui avait donné le feu vert pour conserver une attitude énergique ; parmi les disparus, il

y avait un citoyen américain...

Il était 4 h 10 quand son Telecel sonna enfin.

— Que se passe-t-il ? demanda le ministre de l'intérieur, visiblement inquiet.

L'Américain le lui expliqua. Le Zaïrois semblait embarrassé.

— Je ne peux pas intervenir moi-même, expliqua-t-il, il s'agit d'une affaire militaire. Je vais essayer de trouver le général Paul Kabongo qui est responsable de la sécurité : ne craignez rien, il s'agit sûrement d'un malentendu...

Il avait à peine raccroché qu'Irving Scott, à demi rassuré, vit le « capitaine » rwandais sortir du 17, avenue de la Justice et se diriger vers la Cherokee, avec l'intention affichée d'y monter... L'Américain se précipita.

— Je vous interdis de monter dans ce véhicule !

Le Tutsi le toisa, furieux, et répliqua sèchement :

— Je n'ai d'ordre à recevoir que de mes chefs. Écartez-vous.

Ses hommes se rapprochèrent, prêts à tirer. Les Marines, de leur côté, armèrent ostensiblement leurs M 16. La mitrailleuse de 50 pivota, on entendit claquer sa culasse... Irving Scott était en sueur. Des deux côtés, il s'agissait de militaires habitués à obéir aux ordres. Cela risquait vraiment de se transformer en massacre.

— Un de vos chefs va arriver, annonça-t-il, le général Paul Kabongo. Il vient avec le ministre de l'intérieur. Je suis certain que vous êtes de bonne foi, mais je ne peux *pas* vous laisser partir avec ce véhicule.

Silence. Puis, le Tutsi, calmé par le nom du général, fit demi-tour et rentra à l'intérieur de la bâtisse.

La tension retomba d'un cran. Irving Scott regardait toutes les trente secondes la trotteuse de sa Breitling *Chronomat*. Enfin, une Mercedes apparut, conduite par un Béret rouge. Elle stoppa devant le bâtiment et le ministre de l'intérieur en sortit, escorté par un militaire en tenue de combat, qu'il présenta comme le général Paul Kabongo. Les hommes de Kabila ne portant aucun galon, on pouvait prétendre n'importe quoi. Pourquoi pas maréchal... Irving Scott expliqua posément son cas. Heureusement, le « général » comprenait l'anglais et savait ce qu'était une plaque diplomatique.

— Je vais me renseigner, dit-il.

Il disparut dans le bâtiment, laissant le ministre en compagnie de l'Américain. En voyant les Marines, le Zaïrois perdit contenance. Derrière ses lunettes, son regard s'était affolé.

— Vous n'allez pas...

Irving Scott lui jeta un regard glacial.

— Monsieur le ministre, même du temps de Mobutu, jamais personne n'a osé nous confisquer un véhicule diplomatique...

— Bien sûr ! Bien sûr ! reconnu le ministre, embarrassé. Il doit y avoir une explication. Mais il faut être prudent avec les Rwandais. Ce sont des combattants aguerris, nerveux.

— Mes Marines ne sont pas nerveux, rétorqua l'Américain, mais ils sont tout autant aguerris. Et derrière eux, il y a l'Amérique.

Silence gêné. Heureusement, le général ressortit avec le « capitaine », tout à coup souriant. Il tendit à Irving Scott les clefs de la Cherokee.

— En effet, il s'agit d'une erreur, reconnut-il. Nous n'avons pas le droit de saisir le véhicule. Cependant, mes hommes sont excusables. Il a dû vous être volé car il était conduit par des gens qui se trouvaient en compagnie d'un combattant hutu de la milice interharmwé. Un criminel de guerre...

Le sang d'Irving Scott ne fit qu'un tour.

— Où sont ces gens ? Le chauffeur de cette Cherokee est de nationalité burundaise, employé de notre ambassade. Il était en compagnie d'un citoyen américain qui travaille pour USDS et d'un citoyen autrichien sous contrat avec nous.

Nouveau silence. Le général regarda fixement ses rangers.

— Ces personnes sont mêlées à une affaire grave, expliqua-t-il. Elles protégeaient ce Hutu. Nous devons les transférer au camp Kokolo afin de les interroger. Si elles n'ont rien à se reprocher, elles seront relâchées.

Le général rwandais comprit instantanément qu'il avait commis une gaffe. Irving Scott tendit le doigt vers le bâtiment blanc, hérissé de modestes antennes.

— Ils sont ici !

Un ange passa, dans un silence de fin du monde.

— Euh, en effet, je crois que oui, bredouilla le général Kabongo.

— J'exige de les rencontrer immédiatement, martela Irving Scott. Il s'agit d'un véritable kidnapping et nous ne le tolérerons pas. Monsieur le ministre, je vous demande d'intervenir...

Le ministre était en train de s'enfoncer dans le sol. Là, éclatait la réalité du pouvoir. Personne ne parlait plus et l'atmosphère s'était brutalement alourdie. Pour bien se faire comprendre, Irving Scott martela d'une voix calme :

— Personne ne sera transféré au camp Kokolo. Je m'y opposerai par la force, s'il le faut. J'ai le soutien total de mon ambassadeur.

Le général Kabongo fit demi-tour et rentra dans le bâtiment. Aussitôt, Irving Scott envoya par Telecel deux messages de détresse, l'un à l'ambassadeur, l'autre à la présidence. L'affaire prenait les dimensions d'un grave incident diplomatique.

Puis le général Kabongo ressortit, bougon.

— Nous allons les confronter avec ceux qui les ont arrêtés,

annonça-t-il. Venez.

*
* *

Irving Scott eut un haut-le-corps en voyant Malko et ses compagnons émerger de l'escalier du sous-sol. Ils avançaient dans une auréole de puanteur ! Pas rasés, les traits creusés. Il eut un choc en voyant Mamie, toujours sculpturale, mais grise de terreur.

— Nous avons été traités de façon abominable, annonça Malko. Et il est vraisemblable que nous allons être exécutés...

Rapidement, il fit le récit de la soirée précédente, expliquant qu'ils guettaient des anciens DSP et FAZ, qu'ils les avaient poursuivis jusqu'à une maison qui avait brutalement explosé. Il en était sorti un homme, le Hutu, juste au moment où surgissait une patrouille de l'AFDL. Les soldats s'étaient mépris et avaient embarqué tout le monde.

Le général et le ministre de l'intérieur échangèrent un regard perplexe. Comment ne pas perdre la face ? Malko revint à la charge.

— Ce Hutu, dont j'ignore le nom – j'ignorais même qu'il était rwandais –, habitait avec des gens qui sont en train de comploter contre le régime du président Kabila. Il possédait sûrement des informations précieuses. Je crains qu'il n'ait été liquidé après avoir été torturé...

— Torturé ! sursauta Irving Scott.

— Les soldats l'ont mutilé, lui ont coupé les oreilles et les lui ont fait manger, précisa Malko d'une voix glaciale. Nous avons entendu ses hurlements, de la cellule voisine.

Le général Kabongo échangea un regard gêné avec le « capitaine », puis l'interrogea en swahili.

— C'est exact, dit-il enfin, cet homme a été interrogé avec une certaine vigueur. Mais c'était un criminel.

— C'est sûrement vrai, coupa Malko, mais il n'était pas indispensable de lui couper les oreilles.

Le général tutsi ne répondit pas. Visiblement, cela ne le choquait pas trop. Il faut dire qu'au cours des trente dernières années, on avait joyeusement torturé et massacré dans le coin. Le général tutsi ne lâchait pas prise.

— Il faudrait vérifier tout ce que vous dites, annonça-t-il. Cela va prendre du temps.

Cette fois, Irving Scott vit rouge.

— Cinq minutes, général Kabongo, explosa-t-il. Je vous donne cinq minutes. Sinon je convoque la presse à l'ambassade américaine et je raconte ce que vous faites subir à vos prisonniers en plein Kinshasa. Après cela, je ne pense pas que les investisseurs vont se bousculer dans le pays.

Un langage qui allait droit au coeur des nouveaux maîtres du pays.

— Ce Hutu est mort accidentellement ! plaida le général. Nous voulions le faire passer en jugement.

Malko enfonça le clou :

— Effectivement, il s'est étouffé avec un morceau de sa propre oreille.

Un ange passa, en se bouchant les siennes devant de telles abominations.

Le général Kabongo regardait de nouveau ses rangers. Le ministre de l'intérieur, le mur. Il faisait chaud. Sans un mot, le général sortit dans la cour et composa un numéro sur son Telecel. En bon militaire, il demandait des ordres... Il revint quelques minutes plus tard, le visage fermé.

— M. Joseph Rubibi, qui est responsable de *toute* notre sécurité, vient de me donner l'ordre de libérer vos amis, dit-il. Nous ne voulons pas créer un incident avec vous qui nous avez beaucoup aidés. Tout cela est un horrible malentendu.

Le ministre de l'intérieur souffla comme un phoque. Et Malko posa la question.

— Le prisonnier a-t-il fait des révélations ?

Le général Kabongo fronça les sourcils.

— Des révélations sur *quoi* ?

Malko échangea un bref regard avec Irving Scott. L'Américain se jeta à l'eau.

— M. Malko Linge, ici présent, travaille pour le gouvernement américain. Grâce à nos écoutes, nous avons recueilli des indices permettant de croire que certains éléments de l'ancien régime vont effectuer une tentative de déstabilisation à Kinshasa.

Le Tutsi ne semblait plus pressé de partir.

— Quel est le lien avec ce Hutu génocidaire ? demanda-t-il.

C'est Malko qui répondit :

— Il se trouvait en compagnie de gens que nous suivions. Ceux qui se trouvaient dans la maison détruite par une explosion accidentelle. Il était le seul survivant. Par lui, nous aurions pu remonter cette filière.

— C'est vrai, c'est dommage, reconnut le général Kabongo, mais ces soldats ne pouvaient pas le deviner. Ils sont très sensibilisés par les souvenirs du génocide. Moi-même, j'y ai perdu une partie de ma famille. Vous n'avez pas d'autre piste ?

— Si, se hâta de dire Irving Scott. Un citoyen belge, Franz Smet, qui serait revenu à Kinshasa clandestinement et préparerait quelque chose. Malheureusement, nous ignorons où il se cache.

Tirant un petit bloc de sa poche, le général Kabongo griffonna quelques mots et remercia d'un sourire distant.

— Je vous remercie de vos efforts pour protéger la tranquillité du

Zaïre, dit-il. Je vais transmettre cette information à M. Rubibi.

Malko insista :

— Vous êtes *certain* que ce Hutu n'a pas parlé ?

Bref échange en swahili entre le « capitaine » et le général Kabongo, et la réponse tomba :

— Non.

Ils étaient trop occupés à le découper en morceaux pour penser aux choses sérieuses. L'un après l'autre, Malko, Phocas, Sam Strudwick et Mamie sortirent de la pièce dans un silence pesant. Irving Scott fermait la marche.

*

* *

— Vous allez reprendre le premier avion et laisser ces sauvages se débrouiller ! lança Irving Scott en se versant une solide rasade de Defender Cinq Ans. Il y a un vol Swissair demain soir. Maintenant que j'ai transmis au général Kabongo les informations que nous possédons, je suis couvert.

— Cet endroit était abominable, dit Malko, et ce qu'ils y faisaient encore plus...

L'Américain eut un haussement d'épaules fataliste.

— En 1965, quand Mobutu s'est emparé de Pierre Mulélé, un copain de Kabila, ils lui ont aussi coupé les oreilles et ensuite, ils l'ont découpé en morceaux, *vivant*.

En somme, c'était un problème culturel...

— Je crois que je vais d'abord prendre une douche, soupira Malko.

Il avait encore dans les oreilles les cris du Hutu torturé. En même temps, comment en vouloir aux rescapés du génocide ?

— Je vous donne une escorte de Marines, annonça Irving Scott. Jusqu'à votre départ. Je n'ai pas envie d'un autre incident...

Ils prirent tous le chemin de l'*Intercontinental*. À peine dans la chambre, Malko se jeta sous la douche en compagnie de Mamie qui n'en revenait pas d'être vivante... Elle se pressa contre lui, rieuse.

— Je vais retrouver mon argent ! dit-elle.

Le Telecel de Malko se mit à sonner. Il sortit de la douche et alla répondre.

Une voix étouffée, basse, tremblante de tension nerveuse. Celle d'un Africain. Puis, un déclic se fit dans sa prodigieuse mémoire : c'était celle de Deogracias Pongo, l'agent de la DST qu'il avait chargé de retrouver le colonel Bolongo.

— Monsieur Malko ?

— Oui, c'est moi.

— Ah bon. Moi, c'est Deogracias Pongo. Je pourrais vous rencontrer ce soir devant le *Savanana* ! Vers dix heures... J'ai quelque

chose d'intéressant pour vous.

CHAPITRE XIII

Le premier mouvement de Malko fut de couper la communication. Il en avait ras le bol du Zaïre et des micmacs africains. Les quelques heures passées dans la cave du SNIP et ce qu'il y avait vu l'avaient vacciné. Ces gens méritaient ce qu'ils avaient. Dans cette spirale de massacres et d'horreurs, on perdait tous ses repères.

— Allô ! Allô ! Monsieur Malko, vous êtes là ?

L'agent de la DST chuchotait, à peine audible.

— Oui, consentit à répondre Malko.

— Vous venez, hein ? C'est important. J'ai retrouvé la personne que vous cherchez.

Le colonel Bolongo, sbire de Mobutu. L'homme que Hughes Thomas avait caché chez lui. Celui qu'Irving Scott soupçonnait de menées anti-Kabila. Malko réfléchit rapidement. À ce stade de son enquête, rien ne liait le colonel Bolongo à Franz Smet. Ce qui ne le mettait pas *totale*ment hors de cause, car il y avait encore beaucoup de zones d'ombre. Si le colonel Bolongo complotait contre Kabila, il y avait peu de chance qu'il ait envie de rencontrer Malko.

Par contre, si l'ex-mobutiste n'était qu'un homme en fuite, cherchant simplement à survivre, il pourrait éventuellement aider Malko dans sa traque. Il connaissait forcément Franz Smet qui appartenait au même univers que lui.

— Vous pouvez me donner des détails ? demanda-t-il.

Deogracias Pongo sembla s'affoler, son débit se fit plus rapide, les mots s'entrechoquaient au point d'être presque incompréhensibles.

— Non, non, patron. Pas au téléphone. Et puis, je n'ai plus le temps de parler. J'ai acheté seulement trois minutes. À ce soir, patron.

La communication s'interrompit sur un sifflement. Malko coupa son Telecel, perplexe. Si l'ex-policier de la DST avait vraiment retrouvé le colonel Bolongo, cela valait la peine de le vérifier. De toute façon, il n'allait pas quitter Kinshasa le soir même. Sa conscience professionnelle et sa curiosité furent les plus fortes.

Il irait au rendez-vous.

Mamie l'observait, curieuse comme une chatte.

— Qu'est-ce que c'était ?

Malko préféra ne pas lui parler de Deogracias Pongo.

— Quelqu'un qui veut me rencontrer ce soir, dit-il. À côté du *Savanana*...

Les yeux de la jeune femme brillèrent.

— On va aller danser ! On peut passer au coffre, avant ? J'ai vu des robes superbes dans la galerie en bas. Maintenant que je suis riche, je peux me les payer.

Elle avait enlacé Malko et se frottait sournoisement contre lui, guettant sa réaction du coin de l'oeil. Malko dut faire un effort de volonté inouï pour la repousser. Il comprenait Hughes Thomas. Comme si Mamie avait lu dans ses pensées, elle se détacha de lui et alla s'allonger sur le lit, à plat ventre, cambrant sa croupe de rêve sans la moindre équivoque, lançant à Malko un regard provocant. Comme pour accompagner cette invite, une salve de mortier lourd claqua de l'autre côté du fleuve.

Héroïque, Malko ignore l'invite muette et passa sur la terrasse pour appeler Irving Scott. L'Américain était de bien meilleure humeur.

— Ils m'ont fait des excuses ! annonça-t-il. J'ai reçu un message du directeur de cabinet de Kabila. Très ennuyé. Il ne voudrait pas qu'on mentionne la petite séance à laquelle vous avez assisté. Il prétend que les soldats tutsis ont agi de leur propre chef. Qu'ils ont été punis, renvoyés dans le Bas-Zaïre à bouffer des insectes et coucher sous la tente.

— Je n'en crois pas un mot, dit Malko.

L'Américain rit.

— Bien sûr ! Leurs excuses, c'est du *bullshit* ! En réalité, il voulait me parler du complot dont vous leur avez parlé. Il voulait en savoir plus. Dans l'entourage de Kabila, on est persuadé que les mobutistes veulent leur revanche et préparent un coup de Jarnac. Malheureusement, je n'ai pu que lui répéter que nous ne possédions aucune autre information. Qu'il faudrait retrouver Franz Smet pour en savoir plus.

Malko ne dissimula pas sa satisfaction.

— Vous êtes convaincu, maintenant ? C'est lui, s'il y a complot, qui en est l'élément principal.

— Au moins, un des éléments, corrigea l'Américain.

Malko le sentait réellement préoccupé. Le premier moment d'exaspération passé, après leur « libération », les réflexes professionnels reprenaient le dessus. Quand on dirige une station de la Central Intelligence Agency, on s'intéresse *forcément* à une tentative de déstabilisation. Malko décida de lui mettre un peu de baume au coeur.

— Vous aurez peut-être bientôt du nouveau pour le directeur de cabinet du président Kabila, dit-il. Je viens d'avoir des nouvelles de notre « sous-manguier »...

Irving Scott mit quelques secondes à réaliser, puis demanda aussitôt :

— Il a retrouvé Franz Smet ?

— Non. Il prétend savoir où se trouve le colonel Bolongo.

— Ah ! Ce serait formidable. C'est peut-être lui, le donneur d'ordres. Parce que Franz Smet me semble un peu léger.

— Ne nous emballons pas, fit Malko. Avec Pongo, je me méfie. Ce n'est peut-être qu'une arnaque pour m'extorquer un peu d'argent.

— Quand avez-vous rendez-vous ?

— Ce soir à dix heures.

— *Good luck*. Je serai chez moi. Appelez-moi.

Ce n'est qu'après avoir raccroché que Malko réalisa que les Tutsis ne lui avaient pas rendu le Beretta 92.

*

* *

Mamie était éblouissante. Une perruque toute neuve, un fin pull de soie jaune qui semblait peint sur elle et montait chastement jusqu'au cou, mais moulait ses seins aigus comme un dessin hyper-réaliste, et un pantalon de Lastex dans lequel elle avait eu du mal à entrer, qui détaillait ses avantages avec une précision anatomique.

Elle dansait sur place, au son de la télé, balançant ses hanches avec des clins d'oeil lascifs à Malko. C'était vraiment la version tropicale de Mandy-la-Salope. Malko se demanda s'il allait craquer ce soir-là. Elle semblait bien décidée à l'y pousser.

Déjà, dans l'ascenseur, elle se frotta à lui sans vergogne. Phocas attendait dehors, au volant de la Cherokee. Un quart d'heure plus tard, il la gara en épi en face du monumental immeuble marron et noir de la Gecamine.

À peine étaient-ils descendus qu'un homme s'approcha furtivement de Malko.

— Bonsoir, patron.

C'était Deogracias Pongo, l'ex-agent de la DST. Laissant Mamie et Phocas se diriger vers la boîte, Malko le suivit dans un coin sombre, sur le trottoir.

— J'ai retrouvé le colonel Bolongo, souffla le Zaïrois. Ça a été très difficile. J'ai donné beaucoup de téléphones, j'ai eu beaucoup de frais. Heureusement, je connaissais un peu sa soeur. C'est elle qui m'a dit où il se cachait.

— Où est-il ?

— Vous voulez le voir ?

— Évidemment.

— Bien, patron. Pour moi, c'est trop dangereux. Vous me donnez cent dollars et je vous dis où il est. Il ne faut pas qu'il sache que c'est moi qui vous ai renseigné.

— Pourquoi ?

— C'est compliqué, patron, expliqua l'ex-policier avec un pauvre

sourire. Ici, tout est compliqué. Mais si vous ne voulez pas, cela ne fait rien.

Malko tira de sa poche un billet de cent dollars et le lui tendit. Deogracias Pongo l'escamota avec la vitesse d'un lézard gobant une mouche. Ensuite, il dit à voix basse, en levant le bras en direction de l'énorme tour marron et noire.

— Il est ici, au dix-huitième étage. Appartement C.

Malko regarda l'impressionnante façade de l'immeuble, où pas une lumière ne brillait.

— Ici ! Mais ce sont des bureaux !

Deogracias Pongo secoua vigoureusement la tête.

— Non, non, patron ! Pas dans la tour. Il y avait des appartements pour les dirigeants de la Gecamine. C'est là qu'ils recevaient leur « deuxième bureau ». Le colonel Bolongo occupe le studio de quelqu'un qui a quitté le pays. Les gens de l'Alliance ne sont pas encore venus ici, ils ne savent pas. Ils pensent qu'ici il n'y a personne... Pour y aller, c'est facile. Tout de suite après l'entrée, il y a un ascenseur, dans un renforcement à droite. Il va dans la tour. Le gardien vous laissera passer : vous êtes un *mundelé*... Bon, patron, j'y vais, il est tard, je ne trouverai plus de taxi-bus.

Il fila comme s'il avait le diable aux trousses, évitant la carcasse d'une voiture brûlée l'après-midi même par les partisans de Tshisekedi, au cours de la énième manif pour un « État de droit ». Kinshasa était comme un volcan en train de gronder. Personne ne savait si l'éruption aurait lieu, et quand. Mais cela pouvait être dévastateur. Malko regretta amèrement de ne plus avoir le Beretta 92. Comment allait l'accueillir le colonel Bolongo ?

Il se fit une raison. Un homme traqué n'aime pas le scandale... Et ici, il n'était pas au fin fond de la Cité. Il escalada les marches de marbre menant à la gigantesque entrée. Le hall était plongé dans l'obscurité et on distinguait un escalier monumental.

— Bonsoir, patron !

Un veilleur de nuit se tenait derrière un bureau, à peine visible dans la pénombre.

— Bonsoir, fit Malko en cherchant du regard l'ascenseur indiqué par l'ex-agent de la DST.

— Pour la tour, c'est ici !

Le Zaïrois se leva et le guida jusqu'à une seconde entrée. Malko s'inquiéta.

— Comment savez-vous que je vais dans la tour ?

Le veilleur de nuit lui adressa un sourire édenté.

— Patron, à cette heure-ci, les bureaux sont fermés. Moi, je suis chargé de les garder, c'est tout. Vous n'auriez pas une bière ? Il fait bien chaud...

Malko posa sur le bureau cent mille zaires. Il s'était fait un ami.

L'ascenseur fonctionnait, avec une sage lenteur, il est vrai. Cinq minutes pour atteindre le dix-huitième étage, avec d'inquiétants grincements... Un silence absolu, pas de lumière, juste le bruit étouffé de l'avenue du 30 juin. Un escalier extérieur donnait sur la façade, comme une échelle d'incendie. En bas, Malko distingua les voitures garées en épi devant le *Savanana*.

Il se retourna vers le palier, écouta. L'immeuble semblait désert. Des portes de bois sombre, la minuterie qui ne marchait pas, cela sentait le coupe-gorge. Puis il aperçut un rai de lumière sous une porte et s'approchant, il perçut un faible bruit de musique. Sa torche électrique éclaira la lettre « C » inscrite sur le mur. Si Deogracias Pongo disait vrai, il se trouvait devant la planque du colonel Bolongo. Il colla son oreille au battant, n'entendit que la musique. Pas de voix. S'écartant un peu, il frappa à la porte, après avoir essayé la sonnette qui ne marchait pas...

Instantanément, la musique s'arrêta et le rai de lumière disparut. L'occupant des lieux réagissait... Malko attendit encore quelques secondes puis frappa à nouveau et dit à voix basse :

— Colonel Bolongo, c'est un ami de Hughes Thomas. Pas de réponse. Il frappa à nouveau. L'immeuble tout entier paraissait s'être figé.

*

* *

Franz Smet enfonça dans le tube du M 79 une grenade de quarante millimètres. Fixé sous le canon du M 16, le tube du lance-grenades en faisait une arme terrifiante, bien qu'à un seul coup. Mais la grenade de M 79 tuait tous les occupants d'une pièce. C'était exactement ce qu'il lui fallait. L'arme à la main, il sortit dans le jardin, rejoignit les quatre Noirs qui attendaient.

À la queue leu leu, ils gagnèrent la voiture. Avant d'y monter, il leur distribua à chacun dix millions de zaires. C'était plus prudent. C'étaient des fauves, vivant au jour le jour. Rassurés sur leur avenir immédiat, ils seraient plus opérationnels. Depuis le désastre de la veille, c'était la première fois que le Belge reprenait espoir. Il ignorait encore ce qui s'était passé, mais comme personne n'avait débarqué dans sa planque, c'était plutôt bon signe...

Il avait passé la journée à reconstituer une « force de frappe » grâce à une liste de militaires de la DSP fournie par le général Iléo Lopaka. Il n'avait pas parlé à ce dernier de la disparition de ses trois hommes, ne sachant que lui dire. Il était sûr que Mamie avait été manipulée, mais par qui ?

La réponse lui était venue grâce à un coup de fil sur son Telecel. Un

homme s'était présenté à lui comme un ex-agent de la DST, un certain Deogracias Pongo. Franz Smet, très prudent, avait prétendu qu'il se trouvait à Brazza... L'ex-policier lui avait dit rechercher le colonel Bolongo. Ce qui avait fait sursauter le Belge. Lui aussi le recherchait. Pour le tuer, selon les ordres du général Lopaka. Bolongo faisait partie de ceux qui, comme le général Mahélé, avaient refusé de pratiquer la politique de la terre brûlée, lors de l'effondrement du mobutisme. À ce titre, il était sur la liste noire du général Lopaka. À tout hasard, Franz Smet avait promis vingt millions de zaires si Deogracias Pongo le retrouvait. Ce qui semblait peu probable.

À peine son Telecel coupé, il avait vérifié, grâce à quelques appels, qu'il existait bien un agent de ce nom à la DST, lequel était resté à Kinshasa. Il n'y avait plus pensé jusqu'à la divine surprise d'un ultime appel de Deogracias Pongo qui prétendait avoir localisé le colonel Bolongo...

Prudent, Franz Smet avait envoyé un de ses hommes à un rendez-vous, pour recueillir des explications et savoir pour le compte de qui cet obscur flic de la DST recherchait le colonel Bolongo. La réponse avait éclairé le cas Mamie : Deogracias Pongo s'était mis à table et avait raconté comment il avait été contacté par un agent de la CIA... C'était évidemment ce dernier qui manipulait Mamie, avait conclu le Belge, qui allait donc faire d'une pierre deux coups : liquider le colonel Bolongo, ce qui ravirait le général Lopaka, et se débarrasser d'un agent de la CIA qui s'intéressait trop à lui.

Complaisant, Deogracias Pongo lui avait même communiqué l'heure où ce dernier irait rencontrer le colonel Bolongo.

Quand ses hommes furent installés, tous armés de AK 74 flambant neufs, Franz Smet les avertit :

— Si on tombe sur un « bouchon », on ne s'arrête pas.

*

* *

En tendant l'oreille, Malko perçut de l'autre côté du battant une respiration oppressée. L'occupant du studio paraissait affolé. Depuis plusieurs minutes, un silence minéral régnait sur le palier. Malko colla une nouvelle fois sa bouche au battant.

— Colonel Bolongo, il faut ouvrir ! Vous êtes en danger !

Quelques secondes interminables, puis le pêne claqua. La porte s'entrouvrit et Malko se glissa à l'intérieur. Il avait tout juste fait un pas qu'une violente bourrade le projeta au milieu de la pièce. Une voix ordonna derrière lui :

— Jetez votre arme !

— Je n'ai pas d'arme, répondit-il.

On s'approcha de lui par-derrière et des mains le tâtèrent sur toutes

les coutures.

— Retournez-vous.

Il obéit. Un Noir lui faisait face, un gros pistolet à la main. Le crâne dégarni, le nez très épaté dans un visage lippu, il portait des lunettes d'écaille et était vêtu d'un survêtement.

Il toisa longuement Malko.

— Qui êtes-vous ?

— Je travaille pour Irving Scott, dit Malko. Je tente d'éclaircir le mystère de la mort de Hughes Thomas. Je sais qu'il vous a hébergé, après le 17 mai. C'est la raison pour laquelle je voulais vous voir.

Le pistolet se baissa imperceptiblement.

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— Par un ancien de la DST, Deogracias Pongo. Il est « traité » par la *Company*.

— Deogracias Pongo sait donc où je suis, fit pensivement le colonel Bolongo.

Cela ne semblait pas le rassurer particulièrement. Il remit son arme dans sa ceinture et fit signe à Malko de s'asseoir sur un fauteuil d'osier. Le studio était dans un désordre incroyable. Les vitres étaient remplacées par du carton, un matelas était jeté à même le sol, des vêtements accrochés au mur. Une bouteille de Defender Cinq Ans fortement entamée était posée sur une table basse, près d'une petite télé. Le Zairois remplit deux verres. À côté, il y avait les restes d'une pizza... L'officier ne semblait pas au mieux de sa forme.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Que savez-vous du meurtre de Hughes Thomas ?

Le colonel Bolongo secoua lentement la tête.

— Rien. Sinon ce qu'il y avait dans les journaux.

Devant la surprise de Malko, il ajouta :

— Je me suis caché chez Hughes pendant deux jours, mais il avait peur de me garder sans l'autorisation de ses chefs, lesquels ne la lui auraient d'ailleurs pas donnée. Moi, je voulais seulement gagner du temps. Lorsqu'il m'a demandé de partir, je suis resté quelques jours chez un cousin, dans la Cité, puis j'ai pu, grâce à ma soeur, récupérer la clef de ce studio. Il appartenait à un ami de la Gecamine qui vit maintenant en Afrique du Sud. Mais cela ne durera pas. Les gens de l'Alliance vont finir par fouiller l'immeuble. Je sors le moins possible, seulement pour me procurer de la nourriture, quand la nuit est tombée.

Malko était perplexe. Le colonel Bolongo ressemblait plus à un homme traqué qu'à un comploteur.

— Vous aviez un poste très important, remarqua-t-il. Comment vous êtes-vous retrouvé dans cette situation ?

— Cela a commencé le jeudi 4 mai, expliqua le colonel Bolongo.

J'étais allé accueillir le maréchal Mobutu à N'Jili, avec les autres officiers supérieurs de l'état-major. Nous savions tous que les rebelles de Kabila ne se trouvaient plus qu'à une soixantaine de kilomètres de Kinshasa. La veille au soir, j'avais rencontré l'ambassadeur des États-Unis qui m'avait demandé de faire comprendre au maréchal que toute résistance était inutile... Dès que nous nous sommes trouvés en sa présence, je lui ai expliqué qu'il était trop tard. Le général Nzimbi, qui commandait la DSP, est alors entré dans une violente colère, en me traitant de traître et de vendu aux Américains. Le maréchal est ensuite parti se reposer. Le lendemain matin, j'ai appris qu'il allait quitter Kinshasa et le Zaïre avant midi. Ce qui signifiait que toute résistance serait inutile. De toute façon, Nzimbi et ses copains avaient vendu aux Angolais les munitions achetées à l'étranger pour faire face. Il n'y avait plus rien entre Kabila et nous !

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec Mobutu ? demanda Malko.

Le colonel Bolongo eut un sourire triste.

— Parce qu'il ne me l'a pas demandé. Il est parti comme un voleur, avec seulement quelques intimes. Dans l'après-midi, on m'a convoqué au camp Tshatshi, où se trouvaient les dernières troupes de la DSP. J'ai décidé de m'y rendre afin d'éviter une effusion de sang inutile. Alors que j'étais en route pour le camp Tshatshi, mon Telecel a sonné. C'était un ami, le patron du renseignement militaire. Il m'a appris que Kongolo, le fils du maréchal Mobutu, avait établi une liste d'officiers supérieurs à exécuter avant son départ définitif du Zaïre. Deux hommes se trouvaient en tête de cette liste : le général Mahélé et moi-même. Pour les mêmes raisons : trahison au profit des Américains.

— C'était vrai ?

— Faux, évidemment ! Je voulais simplement éviter un combat inutile... Mais ce coup de fil m'a sauvé la vie. La ville était en plein bouleversement. Je n'ai pas osé rentrer chez moi et je suis parti me réfugier chez Hughes Thomas. C'était un ami. Il était embarrassé mais m'a accordé quelques jours pour me retourner. La nuit même, Mahélé, convoqué lui aussi au camp Tshatshi a été assassiné là-bas... Par pure cruauté.

— Par qui ?

— Kongolo, le fils de Mobutu.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

Le colonel Bolongo haussa les épaules.

— Pas grand-chose. J'ai essayé de survivre. Hughes ne pouvait pas me garder trop longtemps. Si les gens de l'Alliance m'avaient découvert chez lui, cela aurait donné lieu à un grave incident diplomatique. Dès que Kabila est entré à Kinshasa, je me suis renseigné. J'étais sur *leur* liste noire. À abattre.

— Mais pourquoi ? Puisque vous aviez essayé de faciliter leur

entrée à Kinshasa.

— Ils ne le savent même pas. Et de toute façon, je suis trop lié à Mobutu. J'ai été le numéro trois de la DSP et ensuite j'ai dirigé le SNIP pendant six mois.

— Pourquoi ne pas avoir quitté le pays ?

— Je n'ai plus de passeport. Quant à me réfugier à Brazzaville, c'est trop dangereux. Les « desperados » du régime sont tous là-bas. Ils épient les passages. On me repérerait tout de suite et Nzimbi, qui est sur le territoire du maire de Brazza, lancerait ses tueurs contre moi. Comme Brazzaville, à cause des événements, est une impasse, avec son aéroport fermé, je n'ai même pas tenté ma chance. Je me cache comme un rat. En attendant d'être découvert.

Malko examina les traits fatigués de l'officier supérieur. Le colonel Bolongo n'était sûrement pas un ange. Mais il y a des degrés dans le crime... D'après Irving Scott, c'était un homme relativement honnête, patriote et qui n'avait pas suivi Mobutu dans tous ses errements. Après tout, au départ, la fameuse DSP était une troupe d'élite formée par les Français. Pas un ramassis de pillards.

— Pourquoi ne pas demander l'asile politique aux Américains ? suggéra Malko.

Le Zaïrois secoua la tête.

— Washington ne me l'accordera *jamaïs*. Les ordres sont clairs. Les mobutistes ne sont plus fréquentables.

Le silence retomba et le Zaïrois but une gorgée de son Defender sans glace. Malko pesait le pour et le contre. Il ne s'attendait pas à trouver un homme traqué, mais un comploteur... Le colonel Bolongo pouvait sans doute être récupéré...

— Je vais vous poser une question qui va peut-être vous paraître choquante, annonça-t-il. Pensez-vous que Hughes Thomas ait pu être en contact avec des « revanchards » mobutistes ?

Le visage du colonel Bolongo trahit une sincère stupéfaction.

— Hughes ? Vous n'y pensez pas ! C'était un espion « innocent ». Un homme droit. Il détestait les mobutistes, parce qu'il aimait le Zaïre. Mon pauvre pays a été saigné à blanc par des prédateurs pendant trente ans. Ils n'ont même pas eu le courage de se défendre. Ils étaient tellement rapaces qu'ils ont vendu les armes destinées à leur protection.

C'était l'histoire des Dalton qui se livraient pour toucher la prime...

— Vous pouvez peut-être m'aider, reprit Malko. Je crois avoir élucidé la mort de Hughes Thomas, mais il me manque cependant de nombreux éléments. Que vous connaissez peut-être.

Il entreprit de raconter ce qu'il savait de la mort de l'agent de la CIA. À la première mention de « Zizi électrique », le colonel Bolongo sursauta.

— Si ce Belge est dans le coup, vous pouvez être sûr que le général Iléo Lopaka est derrière.

— Pourquoi ?

— Depuis pas mal de temps, Franz Smet était très proche de lui. Je crois même qu'il a trempé dans sa dernière activité, un gigantesque trafic de faux dollars. Il les fabriquait avec l'aide de voyous israéliens et en a inondé le pays. Bien sûr, en dépit de son rang important dans l'armée, il ne pensait qu'à faire de l'argent.

— Où se trouve-t-il ?

— De l'autre côté du fleuve. Avec Nzimbi et peut-être Kongolo Mobutu et quelques autres. Ils ont loué de somptueuses villas. Comme ils ne se résolvent pas à partir pour l'Europe, ils restent là. Eux aussi, Mobutu les a laissés tomber.

— Quelle peut être la raison pour laquelle un homme comme Franz Smet reviendrait à Kinshasa ? demanda Malko.

Le colonel Bolongo but une gorgée de son Defender Cinq Ans avant de répondre :

— Il peut y en avoir plusieurs. Il est peut-être revenu chercher de l'argent planqué. En tant que citoyen belge, il risque moins qu'un Zaïrois. Ou il a pu être envoyé par « Terminator ».

— Pour quoi faire ?

Le colonel zaïrois eut un geste évasif.

— Honnêtement, je n'en sais rien. Peut-être, là aussi, pour récupérer de l'argent. Ou alors autre chose de plus tordu...

— Quoi ?

Le Zaïrois frotta son menton mal rasé.

— « Terminator » doit être malade de fureur de voir Laurent-Désiré Kabila au pouvoir. Peut-être a-t-il dans l'idée de prendre une revanche, de le déstabiliser. Ce régime est encore fragile. Kabila ne dispose à Kinshasa que de quelques milliers de soldats avec un armement léger. En plus, ceux-ci sont des Rwandais ou des Ougandais rejetés par la population kinoise. Son « gouvernement » est un peu un théâtre d'ombres. Il a dû faire appel à des gens qui avaient quitté le Zaïre depuis des années, comme la fille de l'ancien président Kasavubu qui vivait en Belgique depuis vingt ans, exilée par Mobutu.

» Les responsables de la plupart des administrations ont fui. Comme ceux des services de sécurité. Kabila n'a pas de relais dans la population. Aucun mouvement politique ne se réclame de lui. L'Alliance n'est qu'une coquille vide. Ceux qui ont le véritable pouvoir sont les Tutsis, rwandais ou ougandais, qui ont financé et armé Kabila.

» C'est vrai qu'il suffirait de peu de choses pour que ce régime tout neuf, non encore consolidé, s'effondre. D'autant qu'après l'euphorie de la « libération », une certaine opposition à Kabila s'organise. Il a commis une grosse erreur en ne prenant pas dans son gouvernement

Étienne Tshisekedi. Certes, cet homme a des défauts, mais il est extrêmement populaire, anti-mobutiste et sa présence auprès de Kabila aurait désarmé les étudiants et tous ceux qui craignent qu'à la dictature mobutiste succède une autre dictature kabilienne...

Malko avait écouté cet exposé attentivement ; il partageait l'analyse du colonel Bolongo.

— Dans le cas où le général Lopaka tenterait quelque chose contre Kabila, insista Malko, ferait-il appel à un homme comme Franz Smet ?

Le colonel Bolongo eut un sourire retenu.

— *Moi*, personnellement, ce n'est pas lui que j'aurais choisi... Mais Lopaka a-t-il le choix ? Aucun officier de la DSP n'accepterait de revenir à Kinshasa. Franz Smet a été mercenaire, il a une formation militaire, il connaît tous les « soldats perdus » de la DSP qui se cachent encore en ville. Il a un certain courage physique et, s'il est revenu pour cela, « Terminator » lui a sûrement promis beaucoup d'argent...

Malko décida de se faire l'avocat du diable.

— S'il y a complot, enchaîna-t-il, quel en serait le but ? Renverser Kabila pour remettre Mobutu ?

Le colonel Bolongo sourit.

— Non, ça, c'est impossible ! D'ailleurs Mobutu est mourant. Mais il y a deux hypothèses. Ou bien, Lopaka veut seulement se venger en déclenchant le chaos, comme font les FAR hutus réfugiés au Zaïre qui vont attaquer leur ancien pays. Ou alors, il caresse l'espoir de remettre en selle des mobutistes modérés, en tirant les ficelles... Mais peut-être n'y a-t-il pas de complot du tout, ajouta-t-il.

Malko jeta un coup d'oeil à sa Breitling *Crosswind*. Cela faisait presque une heure qu'il se trouvait avec le colonel Bolongo. Il fallait conclure.

— Colonel, dit-il, la CIA veut en avoir le coeur net. Savoir s'il y a complot ou non. Aidez-moi dans mon enquête et, en échange, je vous garantis une exfiltration du Zaïre et votre installation dans le pays de votre choix.

Le Zaïrois lui adressa un regard plein de scepticisme.

— Comment puis-je vous croire ?

— Vous avez ma parole. Si vous acceptez, dès ce soir, je vous installe dans la maison de Hughes Thomas, et, demain matin, vous rencontrerez Irving Scott qui vous confirmera *officiellement* mes dires.

Il y eut un court silence puis le colonel Bolongo leva sur Malko un regard las.

— Comment pourrais-je refuser ? Mais, concrètement, ! qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous m'aidiez à retrouver Franz Smet, coûte que coûte. Il n'y avait que deux suspects possibles dans cette histoire : lui et vous. Puisque vous êtes hors du coup... Et si Smet n'est ici que pour une

histoire d'argent, au moins, nous serons rassurés.

— Je veux bien essayer, dit le colonel Bolongo, mais il sera difficile de le trouver. Il a dû s'organiser.

— Est-il vraiment dangereux ?

— Très. C'est un ancien mercenaire. Il sait se battre et commander. Et Lopaka, s'il est derrière, sait exactement où trouver les hommes, les armes, toute la logistique pour un coup d'État.

— Prenez vos affaires, fit Malko.

Rapidement, le colonel Bolongo entassa tout ce qu'il avait dans une valise, gardant son pistolet sur lui. Ils sortirent du studio. Le palier était noir comme un four. Malko remarqua une tache lumineuse : le tableau indiquant où se trouvait la cabine de l'ascenseur. Celle-ci était en train de monter. Elle venait de passer le septième étage... Le colonel Bolongo fronça les sourcils.

— Tiens, c'est bizarre ! remarqua-t-il. Il n'y a personne d'autre que moi dans cet immeuble, à partir du quinzième.

Ils regardèrent ensemble l'aiguille se déplacer : 14, 15, 16. L'ascenseur continuait à monter. Brutalement, Malko repensa à la précipitation de l'ex-agent de la DST à le quitter. Il se tourna vers le colonel zaïrois.

— Vous avez confiance en Deogracias Pongo ?

La réponse du colonel Bolongo claquait :

— Non.

L'ascenseur était entre le dix-septième et le dix-huitième étage. Le leur...

CHAPITRE XIV

Le pouls de Malko grimpa brutalement. Cette visite inopinée ne lui disait rien qui vaille...

— Il y a un autre moyen de descendre ? interrogea-t-il.

— L'escalier extérieur, l'autre est condamné. Par ici. Que craignez-vous ?

— Moi non plus, je n'ai pas confiance dans cet ex-agent de la DST, dit Malko en suivant le colonel Bolongo. Pour se « racheter », il peut très bien vous avoir donné à l'AFDL.

Ils commencèrent à descendre l'escalier extérieur. Malko jeta un coup d'oeil dix-huit étages plus bas.

L'avenue du 30-Juin était parfaitement calme.

Ils se trouvaient entre le seizième et le dix-septième étage lorsqu'ils entendirent la porte de l'ascenseur s'ouvrir, au dix-huitième, puis des pas, suivis de chuchotements. Une rafale de détonations sèches envoya un jet d'adrénaline dans les artères de Malko.

Pas de la Kalach.

— C'est du M 16 ! s'exclama le colonel Bolongo. Ce n'est pas l'Alliance. Ils n'ont que des Kalach !

C'étaient donc « les autres ».

Le seul qui pouvait les avoir avertis était Deogracias Pongo... Malko et le colonel Bolongo se lancèrent quatre à quatre dans les escaliers.

Soudain, une voix cria au-dessus d'eux :

— Ils sont partis par là !

Ce n'était pas l'accent zaïrois. Malko pensa immédiatement à Franz Smet. Une cavalcade de pas lourds faisait vibrer le béton de l'escalier. Heureusement, ils avaient plus de deux étages d'avance. Ils arriveraient en bas avant leurs poursuivants. Tout à coup, dans son dos, la voix du colonel Bolongo fit à Malko l'effet d'une douche glacée :

— Je crois que c'est fermé au cinquième, à partir de l'étage des bureaux.

*

* *

Franz Smet descendait trois marches à la fois, son M 16 renforcé du M 79 sous le bras droit. Les dents serrées, l'estomac tordu de rage.

Sans ce connard de gardien du rez-de-chaussée, ils arrivaient pile. L'imbécile avait voulu les empêcher de monter, croyant à un cambriolage. Il avait fallu le clouer sur son bureau à coups de poignard, en commençant par les mains. Ensuite ils l'avaient égorgé, perdant ainsi de précieuses secondes.

Il entendait les pas de ceux qu'il poursuivait. Il gagnait du terrain, ses trois hommes sur ses talons. Il avait hâte de pulvériser l'agent de la CIA et le colonel Bolongo de la même grenade. Deogracias Pongo méritait bien sa prime.

Pendant quelques minutes, la poursuite continua. Ils se rapprochaient du niveau du sol... D'un dernier bond, Franz Smet déboucha sur un palier et s'arrêta net. L'escalier était barré par une grille infranchissable. Il l'examina, frustré, le coeur cognant dans sa poitrine, incrédule : impossible qu'ils soient passés au travers !

Ses complices déboulèrent à leur tour. Il leur fallut quelques secondes pour comprendre. Obnubilés par l'escalier, ils n'avaient pas pensé que les deux fuyards avaient pu revenir à l'intérieur de la tour, à n'importe quel étage, pour y récupérer l'ascenseur et s'échapper !

Franz Smet se rua à l'intérieur et regarda le tableau d'affichage de l'ascenseur. Celui-ci était en train de descendre, il était presque au rez-de-chaussée. Le Belge jura bruyamment. Non seulement les autres lui échappaient, mais il devait attendre que l'ascenseur remonte pour fuir à son tour le bâtiment devenu un piège mortel, Tapant furieusement sur le bouton, il resta dans l'ombre il ressasser sa fureur. Il vit l'aiguille s'arrêter à « rez-de-chaussée », puis enfin commencer à remonter...

*

* *

Malko, suivi du colonel Bolongo, fit irruption comme un fou dans le *Savanana*. À cause de la pénombre, il lui fallut presque une minute pour repérer Phocas, enroulé sur la piste autour d'une « jeune fille ». Il interrompit brutalement son flirt.

— Il faut appeler l'Alliance, lança-t-il. Je pense que Franz Smet se trouve dans la tour de la Gecamine.

Pendant que Phocas se précipitait pour récupérer son Telecel dans la Cherokee, Malko ressortit, surveillant l'entrée de la Gecamine. Il n'eut pas longtemps à attendre. Quatre hommes, armés de fusils d'assaut, en émergèrent, dévalant le perron et courant vers un 4x4 arrêté plus loin. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer la couleur de leur peau, mais le colonel Bolongo, qui l'avait suivi, remarqua :

— On dirait Franz Smet, le grand type qui est en tête.

Phocas arriva en courant, le Telecel à l'oreille.

— Ils arrivent ! dit-il. Mais ils viennent de la présidence.

— Trop tard ! fit Malko, il faut les suivre.

Les trois hommes se précipitèrent vers la Cherokee. Il était temps, l'autre véhicule, un 4x4 de couleur claire, avait démarré et fonçait déjà sur l'avenue du 30-Juin.

Malko prit le volant. Phocas continuait à crier en swahili dans le Telecel. Il l'écarta de son oreille pour dire à Malko :

— Il y a une patrouille de l'Alliance près de l'avenue Kasavubu. Ils vont leur couper la route. Il suffit de rester derrière.

L'avenue Kasavubu coupait celle du 30-Juin un kilomètre plus loin. Le 4x4 clair filait à toute vitesse sur l'avenue déserte. Le colonel Bolongo s'agita à l'arrière, mal à l'aise.

— Si les gens de l'Alliance me repèrent...

— Les voilà ! cria soudain Phocas.

Un pick-up à double cabine venait de surgir sur la gauche et, traversant le rond-point herbeux qui séparait les deux voies de l'avenue du 30-Juin, se préparait à couper la route au 4x4 des fuyards. Malko ralentit. Il vit tout à coup un homme se pencher à l'extérieur du 4x4, pour braquer un fusil sur le véhicule de l'Alliance. Il y eut une explosion sourde, une flamme orangée et le pick-up explosa, frappé de plein fouet par une roquette ou une grenade !

Le 4x4 qu'ils poursuivaient continua sa route, puis tourna brutalement à gauche. Malko faillit emboutir le pick-up en flammes. Il stoppa et sauta à terre. Poursuivre les autres était trop dangereux. Un soldat, grièvement blessé, pendait hors de la voiture. Avec Phocas, ils parvinrent à le porter loin des flammes, mais il cessa de vivre presque aussitôt.

Le colonel Bolongo tira Malko par la manche.

— Ils vont arriver, je ne peux pas rester là, fit-il timidement.

— OK, je vous emmène à la maison, fit Malko. Phocas, restez là pour expliquer ce qui s'est passé. Je reviens.

Heureusement, la maison de feu Hughes Thomas ne se trouvait qu'à cinq cents mètres. La grille s'ouvrit au premier coup de klaxon et Malko eut le temps d'installer le colonel Bolongo dans la chambre d'amis avant de repartir, perplexe. Qui avait-on voulu tuer ? Bolongo ou lui ?

Lorsqu'il revint sur les lieux de l'attentat, une vingtaine de soldats de l'Alliance, nerveux, détournaient la circulation. Phocas discutait au milieu d'un groupe que Malko rejoignit.

— Ils ont pu s'enfuir ! annonça le Burundais. Il n'y avait aucun véhicule pour les poursuivre. Il y a trois morts. Ils ont envoyé des gens fouiller la Gecamine, mais ils ne trouveront rien. Les gens de l'Alliance sont très nerveux. Ils disent qu'il va falloir rétablir le couvre-feu à Kinshasa.

Une voiture de pompiers, toutes sirènes hurlantes, arriva enfin pour éteindre les flammes et on put extraire du pick-up deux cadavres carbonisés. Les soldats regardaient sombrement leurs camarades réduits à l'état de charbon de bois. C'était la première fois depuis la « libération » qu'on les attaquait de cette façon. Malko se rapprocha de Phocas.

— Que disent-ils ?

— Ceux-là pensent qu'il s'agissait de voleurs, de gens des FAZ sortis de la Cité pour venir faire un hold-up ici, où il y a de l'argent. Mais ceux à qui j'ai téléphoné comprendront la vérité.

Malko enrageait silencieusement. Une fois de plus, Franz Smet – il était pratiquement sûr qu'il s'agissait du Belge – lui avait glissé entre les doigts. La férocité avec laquelle il se comportait renforçait l'hypothèse de la préparation d'un coup d'État. L'histoire des trois cent cinquante mille dollars, même si elle avait tout déclenché, était dépassée. Dans l'immédiat, il lui restait une carte à jouer.

— Vous pouvez retrouver la maison de Deogracias Pongo ? demanda-t-il à Phocas.

— Oui, mais ce quartier-là, il n'est pas bon, la nuit, fit le Burundais, pas enthousiaste.

— Peu importe, trancha Malko. Il n'y a que lui qui savait où je me trouvais ce soir...

*
* *

Franz Smet se débarrassa de sa cartouchière et se versa une solide rasade de Defender Cinq Ans qu'il but d'un trait. Les battements de son cœur commençaient seulement à se calmer. Sans le M 79, ils étaient fichus. Il avait passé une demi-heure à zigzaguer dans les rues désertes de Kinshasa pour semer tout poursuivant éventuel, avant de regagner sa planque. Le 4x4 blanc se trouvait désormais dans le garage fermé à clef de la maison. Ses trois complices dormaient dans une dépendance, à côté. Il était trop dangereux de les faire circuler en ville la nuit.

Il s'installa dans le canapé, alluma une cigarette et réfléchit quelques instants. Deogracias Pongo ne lui avait pas menti. Il avait raté de très peu un superbe coup double. Mais raté quand même.

Il prit son Telecel et appela celui du général Lopaka. En dépit de l'heure tardive, on répondit tout de suite. La voix grave et légèrement avinée de « Terminator ». Brazza et Kinshasa étant jumelles, le même satellite desservait les deux villes.

— Alors, demanda le général zaïrois, ça y est ?

— Presque.

« Terminator » s'étrangla de fureur.

— Quoi, presque ? Tu dis d'une femme qu'elle est « presque » enceinte ? Ils sont morts ?

— Non, dut avouer le Belge.

— Imbécile ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Franz Smet expliqua l'affaire. Il n'en menait pas large.

Il savait que « Terminator » avait laissé derrière lui d'autres Telecel pour communiquer avec des gradés de la DSP qui lui étaient encore dévoués. Il pouvait très bien leur donner l'ordre de liquider Franz Smet. Ces types-là ne pensaient pas, ils obéissaient. Leur seul lien avec la vie, c'était leur chef, et l'espoir qu'il revienne. Sinon, ce qui les attendait c'était le « collier de la mort », le pneu enflammé autour du cou.

— Après toute cette histoire, continua Franz Smet, il faudrait tout arrêter pendant que je repasse le fleuve. Les Américains et les gens de l'Alliance sont sur leurs gardes. Je pourrais revenir ensuite.

— Présentement, tu restes ! ordonna le général Lopaka en martelant ses mots. Et tu commences *demain matin* la seconde phase de l'opération « Cobra ». Ensuite, dans *quatre* jours, comme prévu, tu frappes. Après seulement, tu pourras revenir.

— Bien, patron, fit le Belge, maté.

« Terminator » avait déjà raccroché. Franz Smet se resservit une rasade de Defender. On lui demandait de se jeter dans la gueule du loup. Après ce qui s'était passé, si les gens de l'Alliance le prenaient, ils le découperaient vivant. Mais s'il repassait le fleuve, le général Lopaka en ferait autant. Rageusement, il se dit qu'il n'avait plus qu'une issue : réussir.

Il aurait dû, après sa carrière de mercenaire, quitter l'Afrique et s'acheter un restaurant en Belgique. Maintenant, il était trop tard. Il se trouvait englué à Kinshasa, comme une mouche dans une toile d'araignée.

*

* *

L'allée boueuse et sombre s'ouvrait en contrebas de la route, sans le moindre signe de vie. C'est là qu'ils avaient déposé Deogracias Pongo, le jour où ils l'avaient récupéré sous les manguiers de l'avenue de la Justice.

À cette heure tardive, la Cité dormait. Malko ferma la Cherokee à clef et suivit Phocas jusqu'à la « parcelle » du policier de la DST. Tout paraissait endormi. Phocas frappa à la porte. Malko attendait, un peu en retrait.

Aucune réaction. Le Burundais frappa à nouveau, se mit à secouer le battant et à appeler.

— Deogracias ! C'est pour toi.

Enfin, au bout de cinq minutes, une lueur jaunâtre apparut à l'intérieur et le battant s'entrouvrit sur le policier en pagne, une lampe à pétrole à la main. Lorsqu'il vit les deux hommes, il voulut refermer, mais Malko repoussa la porte et pénétra à l'intérieur.

— Habillez-vous et venez ! fit-il.

— Où ? Mais il est très tard ! gémit Deogracias Pongo. Qu'est-ce que vous voulez ?

— On va à l'Alliance, annonça Malko, vous allez leur expliquer pourquoi vous avez balancé le colonel Bolongo à Franz Smet.

Au mot « Alliance », Deogracias Pongo devint gris, son regard s'éteignit et il secoua la tête comme un métronome détraqué.

— Patron ! Non, pas à l'Alliance ! fit-il d'une voix suppliante. Ils vont me mettre une balle dans la tête. Ces Tutsis-là, ils tuent très vite.

Une forme bougea dans l'obscurité et une voix de femme les interpella en lingala. Malko balaya l'intérieur du faisceau de sa torche. Une femme était couchée avec deux enfants. Il repéra près du lit une sacoche, style officier. Il la ramassa et l'ouvrit. À l'intérieur, il y avait des papiers, et un gros carnet.

— C'est à moi, fit l'ex-policier de la DST.

Malko lui braqua sa torche en plein visage.

— Venez avec nous, ordonna-t-il d'un ton sans réplique.

Vaincu, Deogracias Pongo s'habilla en silence, jetant à sa femme une brève explication en lingala. Il n'ouvrit pas la bouche jusqu'à la Cherokee, les épaules voûtées, la tête basse. Phocas prit le volant, Malko ouvrit le carnet, plein de numéros de téléphone, et chercha le nom de Franz Smet. En vain. Il y avait le numéro de Telecel donné par Mamie. Rien d'autre. Encouragé par son silence, Deogracias Pongo protesta d'une voix geignarde :

— Patron, je ne comprends pas. Pourquoi vous êtes en colère ? Il n'était pas là-bas, le colonel Bolongo ? Moi, je croyais que c'était un bon tuyau... Ça ne fait rien, je vais vous rendre votre argent...

Un peu plus, on l'aurait cru... Malko lui cloua le bec d'un regard glacial.

— Le colonel Bolongo *était* là, confirma-t-il. Et *aussi* Franz Smet, qui est venu nous tuer tous les deux. C'est une coïncidence ?

Dans le regard de Deogracias Pongo, il vit que le Zaïrois avait envie de répondre « oui ». Un reste de prudence l'en dissuada. Il se contenta de bredouiller :

— Patron, je ne comprends pas. Je ne sais pas.

— Moi, je sais, trancha Malko. Vous avez touché des deux côtés. De moi, et de Franz Smet. Ou alors, vous travaillez *toujours* pour Mobutu.

L'ex-policier eut un haut-le-corps.

— Non, patron, ça, ce n'est pas vrai. J'ai appelé d'une cabine monsieur Franz pour lui demander s'il savait où se trouvait le colonel

Bolongo. Il ne savait pas. Mais il m'a dit qu'il le cherchait aussi pour l'aider à passer de l'autre côté. Qu'il me donnerait un *matabiche* [28] si je le retrouvais. Alors, plus tard, quand j'ai su où se trouvait le colonel Bolongo, grâce à sa soeur, j'ai rappelé monsieur Franz. Mais je le jure sur la Vierge Marie, la Mère du Seigneur, je ne pensais pas qu'il lui voulait du mal. Ça, patron, c'est la vérité.

Bien que la température soit modérée, il transpirait à grosses gouttes... Malko devinait que c'était *une partie* de la vérité. En Afrique, les choses étaient rarement noires ou blanches.

— Très bien, approuva-t-il avec un sourire froid. Maintenant, nous allons voir monsieur Franz. Pour une explication franche.

Le regard de Deogracias Pongo dérapa.

— Vous savez où il est, patron ?

— Non. *Vous* le savez, vous.

L'ex-policier de la DST eut un rire grinçant qui sonnait faux, très faux.

— Non, non, patron, moi, je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu. Je lui ai parlé seulement. Sur le Telecel.

— Et *le matabiche*, il vous l'a donné par Telecel ?

— Ah ça non ! Il m'a envoyé quelqu'un. Un ancien de la DSP. À la station-service Fina du rond-point Mandela. Mais je vous jure, je ne savais pas ce qu'il voulait.

— Donc, conclut Malko, vous ne savez rien sur Franz Smet.

L'ex-policier secoua la tête à se la détacher.

— Non, patron, non !

— Bien, dit Malko, peut-être que les gens de l'Alliance seront plus habiles que moi pour vous faire dire la vérité... Phocas, on y va.

Phocas mit en route et Deogracias Pongo poussa un glapisement déchirant.

— Non, patron. Pas à l'Alliance !

Malko ne répondit pas. Ils roulaient vers le centre. Après ce qu'il avait vu au 17, avenue de la Justice, il lui répugnait de livrer l'ex-policier de la DST aux Tutsis ; même s'il était totalement méprisable et si, pour cent dollars, il l'avait envoyé à la mort.

Ils parcoururent deux kilomètres dans un silence pesant, puis Malko revint à la charge.

— Deogracias, avertit-il, vous avez encore une chance de sauver votre vie. Emmenez-moi chez Franz Smet. *Maintenant*.

L'ex-policier s'accrocha à lui des deux mains, comme un noyé en perdition, les yeux hors de la tête.

— Mais, patron, je ne sais pas où il est. Sinon, sur la Vierge Marie, je vous le dirais. Je ne veux pas mourir.

C'est vrai qu'il n'était pas à une trahison près... Mais là, il avait trop peur pour mentir. Phocas était arrivé à la même conclusion. Il se

retourna et dit calmement :

— Patron, il ne sait pas. Il vaut mieux le tuer, après ce qu'il a fait.

Il parlait de lui comme d'un insecte. En Afrique, la vie humaine n'était pas une valeur en hausse. En plus, les Tutsis détestaient les Bantous...

Deogracias Pongo s'accrocha encore plus vigoureusement à Malko.

— Patron, je vous le jure, je vais le chercher. Je demanderai à tout le monde. Je vous le dirai. Mais il ne faut pas m'emmener là-bas...

Malko n'avait envie ni de suivre le conseil désintéressé de Phocas, ni de le livrer aux Tutsis féroces de l'Alliance. Sans trop d'illusions, il lança à Phocas :

— Arrêtez-vous.

Deogracias Pongo se décomposa un peu plus. L'endroit était totalement désert. Parfait pour une exécution. Malko ouvrit la portière.

— Je vous donne une dernière chance, dit-il. Demain soir, je vous attends dans la maison de M. Hughes Thomas. À six heures.

— Merci, patron ! Merci, patron ! Je vais le retrouver, ce monsieur Franz-là. Je vous le jure !

Il lui aurait baisé les mains. Il sauta de la Cherokee et disparut en courant dans l'obscurité. Phocas secoua la tête avec une mimique de reproche.

— Patron, vous êtes trop bon. Il va se sauver dans son village.

Malko eut envie de lui dire que côté férocité, il n'était pas encore tout à fait à niveau.

*

* *

Le général Iléo Lopaka leva sa coupe de Taittinger Comtes de Champagne et lança à son hôte :

— Le mois prochain, nous serons à Kinshasa !

Poliment, Richard Matthews porta le même toast et trempa ses lèvres dans les bulles. Dans cette villa cossue du sud-ouest de Brazzaville, l'explosion des mortiers semblait bien lointaine, irréaliste. Avec ses longues jambes et sa taille élancée, le businessman formait avec le Zaïrois un couple étrange. Laurel et Hardy. Il avait bravé la guerre civile de Brazza pour venir soutenir les projets du général Lopaka. Sur le papier, celui-ci avait tout ce qu'il fallait : de l'argent à flots, des armes, des hommes encore dévoués, et surtout une farouche volonté de vengeance...

Or, Richard Matthews faisait partie des gens qui regrettaient amèrement le départ de Mobutu. Certes, pas par sentimentalisme. Mais la société pétrolière à laquelle appartenait l'Américain avait depuis des années des accords secrets et très particuliers avec Mobutu.

Si ces accords étaient remis en question par son successeur à la tête du Zaïre, Laurent-Désiré Kabila, cela pouvait leur coûter des centaines de millions de dollars. Aussi, lorsque le général Lopaka l'avait contacté à Pointe-Noire pour lui dire à mots couverts qu'il avait des plans de reconquête, Richard Matthews avait charté pour dix mille dollars l'avion d'un Libanais, qui l'avait déposé en bout de piste à Brazza, d'où il avait gagné en taxi la résidence du général zaïrois. Ce dernier l'avait reçu avec beaucoup d'égards. À ses yeux la présence de ce businessman avisé prouvait le sérieux de ses projets. C'était en quelque sorte une consécration extérieure. Richard Matthews reposa sa coupe de Champagne et demanda d'un ton détaché :

— Supposons – comme je le souhaite – que la première partie du plan Cobra fonctionne. Vous aurez besoin d'un appui militaire... Il me semble que les FAZ ne sont pas en mesure...

Le général Lopaka l'interrompt, volubile :

— Bien sûr ! Mais j'ai pris des accords avec notre ami, Jonas Savimbi, le patron de l'Unita. Il dispose de plusieurs milliers d'hommes très bien équipés dans le nord-est de l'Angola. C'est nous qui leur avons vendu leur armement. Dès que la situation l'exigera, ils feront mouvement, d'abord sur Matadi, et ensuite sur Kinshasa. Le temps de nous réorganiser.

— Oui, en effet, cela semble parfait, reconnut Richard Matthews d'une voix égale.

Jonas Savimbi avait toujours été l'allié de Mobutu. En effet, une grande partie du ravitaillement de l'Unita passait par le Zaïre, depuis que l'Afrique du Sud avait rompu avec Savimbi. Celui-ci avait volé au secours de Mobutu en envoyant des troupes pour tenter de couper la route Kicwick-Kinshasa aux colonnes de Kabila. Mais elles étaient arrivées trop tard et n'avaient pu stopper leur avance. Pour Jonas Savimbi, l'arrivée au pouvoir de Kabila, allié de son pire ennemi, Dos Santos, le président marxiste de l'Angola, était une catastrophe. Il risquait de se trouver coupé de tout. Aussi l'aide qu'il se préparait à apporter au général Lopaka semblait parfaitement vraisemblable. Richard Matthews, ayant appris ce qu'il voulait, bâilla ostensiblement.

— Je dois repartir tôt demain matin, dit-il en se levant.

Le général Lopaka lui jeta un coup d'oeil égrillard.

— J'ai une très belle jeune fille pour vous. Elle attend.

— Non, merci, déclina le businessman, je suis un peu fatigué.

Moins de personnes seraient au courant de cette visite, mieux cela vaudrait. Si le plan Cobra réussissait, il toucherait rapidement les dividendes de sa visite. Dans le cas contraire, il valait mieux que Laurent-Désiré Kabila ignore son bref passage à Brazzaville. Après avoir serré la main de son hôte, il gagna sa chambre. Priant pour que Kinshasa soit à feu et à sang dans quelques jours. La mort de quelques

Zaïrois valait bien quelques centaines de millions de dollars.

CHAPITRE XV

Le colonel Bolongo fumait pensivement une Gauloise blonde, en faisant tourner entre ses doigts un verre de cognac. Malko avait trouvé dans le bar de Hughes Thomas une bouteille de Gaston de Lagrange XO. L'officier zaïrois en cavale méritait bien un peu de réconfort, après les émotions de la soirée.

Il avait accueilli sans surprise la nouvelle de la trahison de Deogracias Pongo. L'ex-policier de la DST était prêt à tout pour survivre. Le colonel Bolongo avait parcouru son carnet d'adresses sans y trouver d'indice intéressant. Il y avait certes des tas de numéros à vérifier, mais c'était un travail de Romain. Malko jeta un coup d'oeil à sa Breitling *Crosswind* : deux heures du matin.

— Franz Smet n'est qu'un exécutant, conclut le colonel zaïrois, ce n'est pas un politique. Mais il est assez malin pour organiser quelque chose sur les ordres de « Terminator ». Celui-ci ne va sûrement pas prendre le risque de venir ici. Il faut donc absolument retrouver ce Belge.

— Comment ?

— Je vais y réfléchir. Il se cache forcément chez des mobutistes ou des sympathisants. Cela peut prendre beaucoup de temps... Mais, auparavant, je voudrais être sûr de quelque chose.

— Quoi donc ?

— Qu'il travaille *vraiment* pour le général Iléo Lopaka. Vous n'avez que le témoignage de cette Justine Bazamou sur ce point...

Mamie ! Brutalement, Malko réalisa qu'il l'avait « oubliée » au *Savanana*. Il l'avait quittée pour retrouver le colonel Bolongo et, ensuite, totalement oubliée. Il ne pouvait pas la laisser là-bas, d'autant qu'elle était toujours menacée. Il répliqua à l'officier zaïrois :

— Vous avez un moyen de vérifier le lien entre Franz Smet et le général Lopaka ?

Le colonel Bolongo prit le temps de terminer son verre de cognac Gaston de Lagrange XO avec un respect mérité, avant de dire :

— Peut-être. Ces trois cent cinquante mille dollars volés par Justine Bazamou chez Franz Smet, des billets tout neufs, cela pourrait être une piste. Iléo Lopaka a fait fabriquer beaucoup de *faux* dollars. Ils sont aisément reconnaissables. Aussi, si les billets trouvés en grande quantité chez Franz Smet font partie de ces faux, ce serait la preuve tangible de l'implication de « Terminator » dans les activités du Belge.

— Mais Mamie a déjà utilisé certains de ces billets, objecta Malko. Entre autres pour acheter sa Breitling *Lady J* dans la galerie de l'*Intercontinental*.

Le colonel Bolongo eut un sourire indulgent.

— Là-bas, ils ne se méfient pas. Il faut aller, demain matin, voir les « mamas-changeuses ». Elles, elles les reconnaissent les yeux fermés...

Malko accompagna le colonel Bolongo jusqu'à la chambre à la climatisation défectueuse, lui dit bonsoir et se mit à la recherche de Phocas. Le Burundais dormait à poings fermés sur le lit de camp dans la cuisine, et il n'eut pas le coeur de le réveiller. Pour aller récupérer Mamie, il n'avait pas besoin de garde du corps.

*
* *

Pas de Mamie !

Il y avait encore beaucoup de monde au *Savanana*, mais la jeune femme était invisible. Le barman, interrogé, se souvenait de l'avoir vue au cours de la soirée, mais c'était tout. Malko ressortit, alla inspecter la terrasse et même le trottoir où parfois les filles bavardaient entre elles pour respirer un peu d'air relativement frais. Personne.

Il rentra dans la boîte, en proie à une vague inquiétude. L'audace de Franz Smet semblait sans limites. Et s'il s'était attaqué une fois de plus à la jeune femme ? Malko décida de rester une demi-heure. Ensuite, il irait réveiller Phocas. Il commanda une vodka au bar, repoussant les vagues de filles encore seules, qui montaient à l'assaut. L'alcool glacé lui fit du bien et il en recommanda une seconde. Il avait besoin de se détendre après le stress de la soirée. En arrivant devant la grille barrant le palier du cinquième étage, dans l'immeuble de la Gecamine, il s'était vraiment vu mort...

Une fille en perruque blonde vint balancer devant lui une chute de reins langoureuse et il repensa à Mamie. Avec son physique et son absence de scrupules, dans un pays civilisé, elle connaîtrait une ascension sociale fulgurante... Une légère frustration se superposait à son anxiété. C'était justement après un coup d'adrénaline comme ce soir qu'il appréciait une saine détente purement animale. Et il avait encore très peu goûté à ce qui rendait Justine Bazamou tout à fait exceptionnelle...

*
* *

Léontine, une des « perles » du *Savanana*, dévala l'escalier menant au sous-sol, écarta le rideau du cagibi qui servait aux filles pour des

étréintes rapides et lança d'un trait :

— Mamie, ton *mundelé*, il est revenu !

L'information mit quelques secondes à parvenir au cerveau embrumé de la jeune femme. En attendant Malko, elle avait dansé et bu, puis plus bu que dansé, enchaînant les Caïpirinhas. Le barman, sachant que Malko viendrait payer, avait fini par en préparer un plein carafon en versant une sérieuse dose de Cointreau sur des demi-citrons verts écrasés au pilon. Mamie avait commencé à se sentir très euphorique. C'est à ce moment que Willy Van Duys, l'ancien amant de sa soeur Gisèle, avait surgi. Comme le barman, ne voyant pas revenir Malko, commençait à paniquer, il avait payé les consommations, royal. Ce dont Mamie l'avait immédiatement récompensé par un frottifrotta sur la piste de danse qui avait mené le Belge au bord de l'éjaculation. Mamie s'était alors éclipsée, avant de provoquer une éruption incontrôlable. Mais Willy Van Duys, chauffé à blanc, l'avait suivie au sous-sol.

En un clin d'oeil, elle s'était retrouvée coincée dans le cagibi par les cent kilos de chair rose flamande. La langue de l'amant de sa soeur au fond des amygdales, ses larges battoirs crispés sur ses fesses. Elle se demandait si elle allait céder ou non... Le membre rigide qui se pressait contre son ventre ne la laissait pas indifférente. En d'autres temps, elle n'aurait pas hésité ; mais une chose la retenait : maintenant, elle était une femme riche. Elle n'avait plus à se vendre pour quelques dollars. Pourtant, l'alcool aidant, elle ne résista pas quand Willy Van Duys commença à défaire énergiquement la ceinture de son pantalon de Lastex.

L'avertissement de sa copine Léontine lui expédia une sérieuse décharge d'adrénaline dans les artères. Si son *mundelé* la trouvait là, elle ne reverrait jamais ses trois cent cinquante mille dollars ! Cette pensée lui forgea instantanément une vertu de rosière. À deux mains, elle repoussa le Belge, se débarrassant de la grosse langue qui s'agitait dans sa bouche, et lui lança :

— Je dois partir !

Willy Van Duys, un sanguin, explosa. Prenant la main de Mamie, il la plaqua contre sa virilité au bord de l'explosion, en rugissant.

— Petite salope ! Tu vas me laisser dans cet état-là !

— Ça non, fit Mamie, ça ne serait pas bien !

Willy Van Duys ne vit pas venir le coup. Avec une perversité maîtrisée, Mamie se mit à frotter son bas-ventre contre l'érection de son partenaire. Celui-ci en était au stade terminal. En quelques secondes, il sentit le geyser monter de ses reins, jura comme un charretier et s'écarta vivement de Mamie.

Trop tard.

Son orgasme le secoua comme une décharge de cent mille volts, le

laissant tétanisé, les jambes en coton. Du même élan, Mamie jaillit du cagibi, rajusta son pantalon et fonça vers l'escalier. Sereine, avec la conscience du devoir accompli.

*
* *

Malko vit surgir Mamie du fond de la salle. Elle fendait la foule pour le rejoindre, arborant sur ses traits encore enfantins une expression furieuse, presque comique. Elle l'apostropha, criant pour dominer la musique :

— Dis donc alors, toi, tu n'es pas bien poli. Cela fait trois heures que tu es parti. Où étais-tu ?

Malko la toisa, agacé et soupçonneux.

— Et toi ?

— Je me recoiffais.

C'est une phrase qu'elle avait entendue dans un feuilleton télé, d'une femme qui trompait son mari dans des toilettes. Seulement, celle-là n'avait pas de perruque.

— Tu te moques de moi ! fit Malko. Tu étais en bas. En train de...

Mamie, comprenant qu'elle avait gaffé, lui cloua la bouche d'un baiser, puis se frotta contre lui, avec toute la sensualité dont elle était capable.

— Je te jure, je n'ai pas fait *n'dumba* [29] ! J'ai dansé seulement avec un copain. Tiens, le voilà !

Malko tourna la tête. Penaud et furieux, Willy Van Duys était en train de fendre la foule des putes, de retour du sous-sol. En apercevant Mamie en compagnie de Malko, il bifurqua et s'approcha d'eux.

— Décidément, on tombe toujours sur vous, fit-il, mi-figue mi-raisin. Je ne savais pas qu'elle était à vous, Mamie... En tout cas, elle est fidèle. Elle n'a même pas voulu me faire une petite pipe...

Toute la délicatesse flamande... Malko allait l'envoyer promener lorsqu'il pensa soudain à quelque chose.

— Prenons un verre, proposa-t-il.

Le Belge accepta, étonné. La dernière fois qu'il avait vu Malko, c'était lorsque ce dernier était venu « perquisitionner » chez lui, à la recherche du colonel Bolongo. Après avoir commandé un Defender Cinq Ans sans eau ni glace, il demanda :

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ?

— Oui, répondit Malko. Mais maintenant, je cherche quelqu'un d'autre. Vous connaissez Franz Smet ?

Le Belge pouffa.

— « Zizi électrique » ! Qui ne le connaît pas ! Il vendait les meilleures cassettes de cul et il procurait des filles somptueuses, quelquefois vierges. Adieu sida ! C'est dommage, celui-là aussi est

parti. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il est revenu à Kinshasa, précisa Malko. Je voudrais le retrouver. Willy Van Duys lui jeta un regard surpris.

— Lui ! C'est pas possible. Il a laissé sa voiture chez moi pour qu'on ne la lui pique pas. Il serait venu la rechercher. Et qu'est-ce qu'il ferait ici ? C'est fini, les films. Sa clientèle a émigré. Et puis, il y a eu trop d'histoires avec des « jeunes filles ». Il y a des familles qui voudraient se venger, maintenant qu'il n'est plus protégé.

— De quoi ?

Le Belge eut un sourire canaille.

— Quelquefois, Franz y allait un peu trop fort avec son truc électrique... c'est un malade. Alors, il les abîmait. J'ai l'impression qu'il prenait son pied comme ça. Quand elles gueulaient trop, il leur serrait un peu le cou... Couic ! Vous voyez ce que je veux dire. On retrouvait la fille dans le fleuve ou sur un tas d'ordures. Ah, c'était pas un tendre, le Franz. Dans ce temps-là, personne n'osait rien lui dire. Maintenant, il y a des quartiers où il n'a pas intérêt à se pointer. C'était votre copain ?

— Pas vraiment, corrigea Malko. Je voudrais le retrouver...

— Ah bon ! conclut le Belge en terminant son Defender d'un trait. Faut que je me trouve une jeune fille, votre Mamie m'a chauffé le ventre, cette petite salope. Hein, Mamie ?

Mamie baissa pudiquement les yeux, toujours soudée à Malko, en signe d'allégeance sexuelle.

— Je suis prêt à donner vingt mille dollars à celui qui retrouvera Franz Smet, cria Malko pour couvrir le vacarme de la musique.

Willy Van Duys posa sur lui un regard aigu.

— Faut vraiment qu'il vous doive du pognon ! ricana-t-il. Je vais essayer de me renseigner. Mais il y a tellement de gens partis. Comment on peut vous joindre ?

— Telecel, fit Malko. 43888.

Le Belge nota, hocha la tête et passa la main autour de la taille d'une fille aussi grande que lui, qui s'était approchée.

— Je vais y penser, promit-il. Pour le moment, j'ai à faire....

Malko le regarda s'éloigner avec la fille sur la piste de danse. Il fallait tout essayer. Comment retrouver quelqu'un dans une ville de six millions d'habitants, pleine de villas abandonnées ? Mamie l'entraîna par la main.

— Viens, fit-elle. Il ne faut plus me laisser toute seule.

*

* *

4 h 10 du matin. Malko, le sang aux tempes, récupérait, regardant du coin de l'oeil Mamie en train de faire un strip-tease. Elle avait ôté

son pull canari et son « collant » de Lastex, ne gardant que ses escarpins et sa perruque, et virevoltait doucement dans la lueur diffuse de l'halogène. Lorsqu'il admirait son profil, Malko se sentait des fourmis dans les doigts. Sa croupe était véritablement prodigieuse. Une fois de plus, il avait bien failli ne pas voir se lever le jour suivant et éprouvait une furieuse pulsion sexuelle. Il ferma les yeux, pensant à Alexandra. Et sursauta.

La bouche de Mamie venait de se refermer autour de son sexe et le gobait progressivement. Il leva les mains et ses doigts entrèrent en contact avec la peau satinée de sa croupe. Elle lui tournait le dos, frottant les pointes de ses seins contre son ventre. Elle s'était parfumée comme une hétaïre et sentait le sexe. Elle s'arrêta pour dire :

— Tu te détends !

C'était une goule. Plus il la caressait, plus il avait envie de s'enfoncer dans cette croupe de rêve. La bouche se détacha de lui. Il sentit les doigts habiles de Mamie s'activer sur son membre dressé, l'habillant de plastique. Puis, elle l'enjamba, et se laissa lentement tomber sur lui. S'empalant jusqu'à la garde, de face cette fois. Même à travers sa protection, Malko sentait la chaleur de ses muqueuses. Elle montait et descendait, un sourire sensuel plaqué sur ses lèvres épaisses, ravie. Elle se pencha en avant et chuchota :

— Tu ne veux pas mon cul ? Tous les *mundelés* le veulent.

Sans attendre de réponse, elle l'abandonna pour s'allonger sur le ventre, les reins cambrés, sans aucune pudeur. Malko sentit son érection durcir encore plus. C'était trop tentant. L'alcool le faisait flotter sur un petit nuage rose. Comme un somnambule, il s'allongea sur Mamie, plaçant son membre raidi entre ses fesses. Leur chaleur accrut encore son désir. Elle fit onduler ses hanches et demanda :

— Baise-moi d'abord un peu. J'ai dansé toute la soirée. Je suis excitée.

Elle écarta les cuisses pour qu'il puisse s'agenouiller entre elles et il remonta un peu son bassin. De cette façon, il s'enfonça presque à l'horizontale dans un fourreau brûlant. Mamie, par une série de soupirs, montra qu'elle appréciait cette invasion...

L'alcool et la sensation de cette croupe ferme sous ses doigts donnaient à Malko l'impression d'avoir du plomb en fusion dans les veines. Quand il se retira, Mamie dit d'une voix mourante :

— Ah ! Tu vas me la mettre au fond !

Ce n'était pas la peine d'exciter Malko. Dès que son sexe fut en contact avec l'ouverture des reins qui palpitait, il ne fut plus habité que d'une idée : perforer cette croupe inouïe. Comme le chasseur qui a un « dix cors » dans la lunette de son fusil. Les mains crispées sur les hanches élastiques, il força l'anneau du sphincter avec une lenteur maîtrisée, profitant de chaque millimètre, regardant son membre

s'enfoncer progressivement dans la croupe consentante. Mamie poussait de petits soupirs, ondulait des reins pour augmenter le plaisir de Malko. Celui-ci retint son souffle tant qu'il ne se fut pas enfoncé jusqu'à la garde. Il marqua alors une pause, jouissant de sentir les parois secrètes palpiter autour de lui. Puis Mamie se mit à danser une sorte de rumba, emmanchée à lui, ondulant comme un cobra en folie. Il essaya de coordonner ses mouvements aux siens, la perdit, et Mamie poussa un petit cri déçu. Il replongea dans la place, d'un seul élan exquis. Les courbes fermes de la croupe qu'il violait s'incrustaient contre lui.

Un plaisir divin... C'était si bon qu'il la redressa, pour mieux la chevaucher, à grands coups de reins. Mamie se mit soudain à crier.

— Ah oui ! Je sens l'amour qui monte !

Malko termina sa cavalcade, accroché aux seins durs, explosant dans un éblouissement final. La voix timide de Mamie punctua les derniers éclats de son plaisir.

— *Eko sala elenga*, hein ! [30]

*

* *

Donatien Liforo, le bras droit de l'ancien Premier ministre Étienne Tshisekedi, avait rendez-vous au marché central à huit heures. Il vit arriver un homme qu'il connaissait depuis longtemps, fervent partisan de Mobutu. Un des officiers de la sinistre DSP. Ce dernier ne descendit même pas de la voiture, et lui fit signe de venir. Un sac de plastique blanc était posé sur le plancher. Ils allèrent se garer un peu plus loin et l'homme de la DSP annonça :

— Il y a dix paquets de mille dollars, en billets de cent. Tu les changes et ensuite tu fais la répartition. Cent dollars par groupe. Si tu voles...

Il laissa sa phrase en suspens, mais Donatien Liforo l'assura de son honnêteté, aussi profonde qu'inaltérable, tout en dissimulant son étonnement. C'était bien la première fois que les partisans de Mobutu lui donnaient de l'argent. Mais aujourd'hui, l'ennemi commun, c'était Laurent-Désiré Kabila. Grâce à cet argent, ils allaient « sensibiliser » la population de Kinshasa à l'importance politique d'Étienne Tshisekedi...

Donatien Liforo prit le sac aux dollars et sauta de la voiture, montant aussitôt dans un taxi-bus pour regagner Limeté. Si ses voisins avaient su ce qu'il transportait, ils l'auraient égorgé.

*

* *

Mamie s'était mise sur son trente et un pour aller au coffre !

Malko avait décidé d'aller vérifier d'abord l'hypothèse du colonel Bolongo. Si elle était exacte, cela confirmerait l'implication du général Iléo Lopaka... Il demanda à Phocas de s'arrêter devant les « mamas-changeuses ». Comme d'habitude en rang d'oignons, serrant contre elles des liasses de zaïres attachées avec des élastiques, elles attendaient le client face à l'ambassade américaine.

Dès que Malko et Phocas s'approchèrent, ce fut la ruée, on se serait cru à la bourse. Toutes proposaient le même cours, cernant les deux hommes comme pour les empêcher de s'enfuir. Malko tira un billet de cent dollars et le tendit à la plus accorte.

— D'abord, celui-là, dit-il, il y en a d'autres.

La « mama-changeuse » prit le billet et l'examina soigneusement, d'abord par transparence, puis en crachant dessus et en le frottant contre sa manche. Le tout dans un silence de mort.

— Ça, dit-elle, ce n'est pas un bon. C'est un « Terminator ». Mais je le « mange » [31] quand même. Je peux t'en donner deux millions de zaïres.

C'est-à-dire quinze pour cent de sa valeur faciale. Il s'agissait donc d'un des billets fabriqués par le général Lopaka.

— C'est un faux ? demanda Malko.

— Oui, c'est un faux.

— Et tu me l'achètes quand même ?

La mama éclata de rire.

— Ici, on « mange » tout. Même les « Métastases ». Ton dollar, il vaut quand même quelque chose. C'est du dollar...

Quel beau pays, où même la fausse monnaie avait un cours ! Mamie avait changé de couleur. Elle interpella la changeuse en lingala. Les deux femmes eurent une vive discussion, puis Mamie fondit en larmes et se tourna vers Malko, folle de rage.

— Ce salaud de « Zizi électrique », présentement, il m'a volée !

Sa fortune toute neuve venait d'en prendre un sacré coup... La changeuse, en tendant une liasse de zaïres à Malko, remarqua :

— Depuis quelques jours, on en « mange » beaucoup de ces « Terminators »... Plus de mille dollars depuis ce matin. Il y en a qui ont dû en trouver enterrés quelque part.

Cela fit « tilt » dans la tête de Malko. C'était quand même une étrange coïncidence.

— Et qui vous les apporte ? demanda Malko. Des *mundelés* ?

La « mama-changeuse » rit de bon coeur.

— Non, non, Papa, des *chégués*. Ils ont dû les voler. Comment des petits voyous de Kinshasa se trouvaient-ils en possession des faux dollars « Terminator » ? Qui les leur avait donnés et pourquoi ?

CHAPITRE XVI

Une BMW, phares encore allumés, brûlait, en face des murs blancs de l'institut Georges-Simenon, avenue du 30 Juin. Indifférents, les passants ne regardaient même pas ses quatre occupants brûlés vif à l'intérieur, réduits à l'état de pantins noirâtres. Accroupis sur leurs talons, quelques traîne-savates contenaient leurs velléités de pillage, en attendant que les flammes se calment.

— Qui a mis le feu à cette voiture ? demanda Malko à Phocas.

— Je vais me renseigner, dit le Burundais.

Il arrêta la Cherokee et alla interroger les badauds.

— Ce sont des partisans de Tshisekedi qui manifestaient, expliqua-t-il en revenant. Ceux-là, dans la voiture, les ont insultés. Alors, ils ont mis le feu.

Kinshasa bougeait. Certes, Laurent-Désiré Kabila, retranché dans sa résidence jouxtant l'ambassade de Suisse, à l'ouest de la ville, et protégé par des troupes d'élite tutsies, ne risquait pas grand-chose. Mais l'atmosphère s'alourdissait en ville. Certaines boutiques avaient baissé leur rideau de fer. Des groupes de gamins jetaient des pierres sur des véhicules conduits par des étrangers. Des étudiants défilaient un peu partout, leurs banderoles réclamaient le départ de Kabila.

Devant l'ambassade américaine, quatre Marines casqués veillaient, installés dans un gros 4x4. Malko trouva Irving Scott, le chef de la station de la CIA, visiblement soucieux.

— J'ai reçu une pierre dans mon pare-brise, ce matin, annonça l'Américain. C'est bien la première fois depuis que je suis à Kinshasa...

— Pourquoi ?

— Les partisans de Tshisekedi nous accusent de soutenir Kabila... Ça bouge partout dans la ville. Des manif, des défilés. Les étudiants sont très remuants. C'est inquiétant. Dans trois jours, on enterre le général Mahélé, j'espère que cela ne sera pas le prétexte à une explosion générale. Les Tutsis n'osent plus se montrer en ville. Ce n'est pas bon signe. Quoi de neuf de votre côté, depuis hier soir ?

L'Américain n'était au courant ni de la récupération du colonel Bolongo, ni de l'incident qui avait suivi... Malko lui fit le récit des derniers événements, jusqu'à sa dernière découverte sur le marché aux changes. Irving Scott sursauta en apprenant qu'il avait donné asile au colonel Bolongo.

— Vous imaginez les conséquences si, à la suite d'une

dénonciation, les autorités de ce pays découvrent que cet homme recherché se cache dans une maison appartenant à l'ambassade américaine ? C'est très grave.

— Peut-être, reconnut Malko, mais je suis certain que la clef de *tout* est ce Franz Smet. J'ai peu de pistes pour le retrouver : Deogracias Pongo, l'ancien policier de la DST, mais il est loin d'être fiable... Et j'ai aussi demandé à un Belge lié aux gens de l'ancien régime, Willy Van Duys, en lui promettant une récompense. Tout cela peut marcher, mais j'ai plus confiance dans le colonel Bolongo, qui est un professionnel du renseignement, et qui connaît à fond tout l'univers mobutiste. Il s'aide du carnet d'adresses que j'ai « confisqué » à Pongo. Si nous pouvons découvrir à temps ce qui se trame, cela vaut la peine de prendre un risque diplomatique.

— OK, vous avez raison, reconnut le chef de station de la CIA. Installez-le chez Hughes.

— Ce n'est pas tout, continua Malko. Pour rechercher la maison où pourrait se cacher Franz Smet, il a besoin d'un véhicule et d'un chauffeur. Il a peur de circuler tout seul dans Kinshasa.

Irving Scott réfléchit quelques instants.

— J'ai ce qu'il vous faut, fit-il. Sam Strudwick utilise souvent un 4x4 Toyota avec une immatriculation de l'ambassade et le sigle USDS sur les portières. Celui-là, personne ne l'arrête. Je vais lui dire de se mettre à la disposition du colonel Bolongo. Dès ce matin. Il va aller le chercher chez Hughes.

— C'est parfait, acquiesça Malko.

Kinshasa était une ville quasiment sans loi depuis le 17 mai. C'était un peu la France en 1945. Les deux camps réglèrent leurs comptes dans le désordre le plus total, alors qu'aucun État de droit n'avait encore été établi. C'était la jungle. Et les anciens mobutistes, leur avenir étant derrière eux, pouvaient être tentés par n'importe quelle folie, aussi sanglante soit-elle.

— J'espère que vous avez raison, soupira le chef de station de la CIA.

On lui passa un coup de fil. Il écouta et raccrocha quelques instants plus tard, encore plus soucieux.

— Encore un incident grave à Limeté, annonça-t-il. Des soldats de l'Alliance ont tiré sur des jeunes partisans de Tshisekedi qui les lapidaient. Je ne comprends pas ce qui se passe...

— Moi, j'ai peut-être une explication, avança Malko.

Irving Scott écouta en silence l'histoire des faux dollars de « Terminator » et l'information donnée par la « mama-changeuse ». Des *chégués* semblaient tout à coup pleins de faux dollars.

— Les faux dollars, c'est vrai, reconnut-il. Du temps de Mobutu, le FBI s'était déjà plaint. L'idée de recruter des agitateurs au moyen de

cette fausse monnaie n'est pas idiote. Seulement, comment remonter à la source de ces dollars ?

— Je crois que je ne vais pas attendre ce soir pour voir Deogracias Pongo, dit Malko. Il doit bien posséder des indicateurs dans ce milieu marginal.

Cela le dégoûtait passablement d'aller à nouveau solliciter l'ancien policier de la DST, personnage assez répugnant, traître avéré, menteur professionnel, qui, de surcroît, l'avait envoyé à la mort. Hélas, on ne choisit pas toujours ses alliés. Et Deogracias Pongo, depuis la veille, avait une grosse dette envers lui...

Il aurait dû se trouver dans les caves du 17, avenue de la Justice.

*
* *

Il avait plu tôt le matin et le chemin permettant d'accéder à la « parcelle » de Deogracias Pongo était un véritable cloaque. Malko faillit s'étaler dix fois. L'ex-agent de la DST était dehors, torse nu devant sa maison, en train de débiter du bois. En voyant son visiteur, il lâcha sa hache et Malko se demanda s'il n'allait pas détalé... Le Zaïrois parvint à se composer une expression normale et vint au-devant de Malko.

— Patron, je n'ai encore rien trouvé, mais je cherche ! lança-t-il d'emblée.

— Ce n'est pas ici que vous risquez d'avancer, fit sévèrement Malko, sans illusion. Mais, j'ai un autre travail pour vous. Quelque chose de plus facile...

Il lui expliqua l'histoire des *chégués* aux faux dollars et le regard de Deogracias Pongo s'alluma aussitôt.

— Patron, ça c'est facile, affirma-t-il. Quand je travaillais, j'employais pas mal de *chégués*. Il faut leur donner quelques milliers de zaires et ils apportent des tas d'informations.

— Alors, mettez-vous en route.

L'ex-flic de la DST, sentant qu'il avait le vent en poupe, avança d'une voix plaintive :

— C'est que je n'ai pas d'argent, patron, même pour prendre le taxi-bus. Il me faudrait au moins deux millions.

Royal, Malko lui tendit une liasse d'un million de zaires.

— Cette fois, dit-il, je veux des résultats. Sinon...

— Bien, patron. À la galerie Léopold, à sept heures.

Malko rejoignit Phocas et ils repartirent vers le centre, surveillant le rétroviseur. Franz Smet voulait sa peau et disposait d'hommes de main. Aucun coin de Kinshasa n'était sûr. Ils revinrent à la villa de feu Hughes Thomas où Malko avait laissé Mamie et le colonel Bolongo.

Franz Smet, les yeux protégés par des lunettes noires, conduisait avec prudence sur la route de N’Jili, descendant vers le sud. Il n’aimait pas beaucoup s’aventurer en ville durant la journée, mais il était obligé de traiter *lui-même* certains problèmes. Il avait même renoncé à prendre des FAZ avec lui. Un Blanc tout seul dans un 4x4 courait peu de risque de se faire arrêter. Dès qu’il y avait un Noir, les soldats tutsis réclamaient la « carte rose » du véhicule, afin de pouvoir le confisquer s’il n’était pas en règle.

Arrivé à Limeté, il emprunta la contre-allée de gauche, roulant encore plus lentement et observant soigneusement les alentours. Il repéra la Neuvième Rue, puis la Douzième. Il dut se renseigner pour comprendre que la Dixième Rue ne prenait pas directement dans la contre-allée. Un moignon sans numéro se divisait ensuite en deux branches. Il arriva à l’entrée de la Dixième. Un 4x4 beige flambant neuf était stationné sur le côté, portières ouvertes.

Trois soldats à béret rouge se trouvaient à l’intérieur. L’un, au volant, téléphonait sur un portable, les deux autres bayaient aux corneilles, leur Kalach en travers des genoux.

Franz Smet descendit la rue. Quatre maisons plus loin, sur la droite, une douzaine d’hommes étaient assis sur des chaises et des bancs, en face d’une villa cossue. Les « gardes du corps » d’Étienne Tshisekedi, qui avait là sa permanence politique et sa résidence. Ils le regardèrent curieusement. Beaucoup de journalistes étrangers venaient rendre visite à l’ex-Premier ministre, qui recevait rarement. Aucun des hommes n’était armé : c’étaient des militants pacifiques, plutôt chargés de filtrer les visiteurs... Le Belge continua et fit demi-tour au croisement suivant pour revenir sur ses pas. Il ralentit devant la villa d’Étienne Tshisekedi et aussitôt un des hommes se leva et s’approcha de sa voiture.

— Le Premier est là ? demanda le Belge.

— Oui, mais présentement, il se repose. Vous êtes qui ?

— Journaliste, prétendit Franz Smet. Je reviendrai. Les Tutsis là-bas, ils veillent sur vous ?

Le visage du Zaïrois se rembrunit.

— Ils sont là tout le temps. Ils regardent qui vient voir le Premier. Ils empêchent les gens de venir manifester. Ils ne veulent pas s’en aller. C’est une honte.

— Allez, à bientôt, fit le Belge en redémarrant.

Il avait appris ce qu’il avait besoin de savoir. Les soldats ne le regardèrent même pas quand il repassa devant eux, trop occupés à reluquer une jeune femme en pagne qui avançait en balançant ses avantages. Une autre tentait de leur vendre des chenilles vivantes et

des bouteilles de vin de palme.

Il repartit vers le centre. Arrivé près de l'ambassade chinoise, il remonta lentement l'avenue de la Paix, jusqu'à ce qu'il trouve celle qu'il cherchait. Une « mama-changeuse » en boubou orange, plutôt sexy. Il s'arrêta et donna un léger coup de klaxon. Elle accourut.

— Monsieur Franz ! Je te croyais parti.

— Je suis parti, sourit le Belge. Tu peux me rendre un service ?

— Bien sûr.

— Va me chercher Joséphine au *free-shop*. J'ai vu sa voiture devant, mais je ne peux pas y aller.

Il attendit, moteur en route. Cinq minutes plus tard, il vit la patronne du *New Jeans* émerger du *free-shop*. C'était l'heure où elle faisait ses courses pour le restaurant. Elle accourut vers lui, monta dans la voiture et l'étreignit. Le Belge promena ses larges mains sur ses seins, puis sur ses cuisses et son sexe. Joséphine fondait. Franz avait été son « amant », si on peut dire. L'idée que le même homme soit capable de la prendre avec plusieurs sexes différents l'excitait. En plus, Franz Smet était son partenaire secret. Lorsqu'elle avait eu besoin d'argent pour monter son restaurant, il lui en avait prêté. La première émotion passée, elle lui demanda :

— Tu es revenu pour de bon ?

— Je ne suis pas revenu, corrigea le Belge. Personne ne sait que je suis à Kinshasa.

— C'est gentil d'être venu me voir...

— J'ai un service à te demander.

Elle sourit, déjà consentante.

— Tout ce que tu veux.

— On peut aller chez toi ? C'est sûr ?

— On va prendre ma voiture, elle est garée, devant le *free-shop*. Je vais la chercher.

Franz Smet attendit qu'elle soit garée à côté de la sienne pour y monter, avec une sacoche qui contenait sa « trousse de survie ».

Joséphine habitait un appartement dans une villa, 16, avenue du Colonel-Lukusa. Elle klaxonna devant le portail, qu'ouvrit aussitôt un serviteur qui jeta à peine un coup d'oeil à la voiture : à ses yeux, tous les *mundelés* se ressemblent.

La villa était au fond d'un grand jardin. Joséphine se gara devant et ils montèrent au second. Elle mit la clim en marche et annonça :

— Je vais chercher à boire.

Lorsqu'elle revint, portant sur un plateau une bouteille de Cointreau, une de rhum blanc Saint James et du jus de citron, ainsi qu'une bouteille de Defender Success, Franz Smet était déjà nu, allongé sur le lit, harnaché d'un énorme olisbos d'ivoire qui mesurait bien vingt-cinq centimètres et contenait des piles et un vibreur.

Les jambes coupées, Joséphine vint se frotter contre son amant. Elle éprouvait un plaisir étrange à se faire défoncer par un sexe artificiel, derrière lequel il y avait un homme de chair et de sang. Franz Smet allongea le bras, releva sa jupe et fouilla entre ses cuisses. Joséphine en titubait de bonheur. Lorsqu'il la sentit à point, Franz Smet bascula sur elle, écartant brutalement ses cuisses pour enfoncer d'un trait l'olisbos d'ivoire jusqu'au fond de son sexe. Joséphine eut un violent sursaut et poussa un cri aigu, aussitôt rattrapé par une humble excuse.

— Pardonne-moi, il y a longtemps. Je ne suis plus habituée...

Sans répondre, il se mit à la besogner lentement, jetant tout le poids de ses quatre-vingt-quinze kilos derrière le sexe artificiel. Peu à peu, les traits de Joséphine se détendirent, elle commença à rouler des hanches. Ses bras se refermèrent sur le torse puissant du Belge et elle se mit à couiner de bonheur. Franz la défonça de plus belle, avec des hans ! de bûcheron, sentant l'olisbos buter contre ses parois internes. La respiration de Joséphine s'accéléra, un sifflement s'échappa de ses lèvres, et soudain, elle cria d'une voix aiguë, tout le corps agité de spasmes. Franz la laissa bien profiter de son orgasme avant de se retirer.

— Maintenant, on va boire quelque chose, proposa-t-il.

La jeune femme se releva, rabattit sa robe, lui versa un Defender bien tassé et se confectionna le cocktail qu'elle adorait, « Between the sheets », avec le Cointreau, le rhum blanc et le jus de citron. Puis elle vint s'accroupir près du lit, le regard reconnaissant. C'était le seul homme qui la faisait jouir, peut-être justement parce que ce n'était pas un homme...

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle, ses yeux dans les siens.

Il lui sourit. Parfois, ses yeux délavés avaient une expression presque humaine. Il aimait bien Joséphine, toujours dévouée, disponible sexuellement. La seule femme qui fasse l'amour avec lui par goût et non par intérêt. Elle le révérait comme un dieu.

— J'ai besoin d'une jeune fille, commença-t-il.

Joséphine l'interrompit en riant.

— Ça n'est pas difficile, tu...

— Non, corrigea le Belge, ce n'est pas comme d'habitude. C'est pour quelque chose de spécial.

Joséphine écouta ses explications sans l'interrompre. Lorsqu'il eut terminé, Franz sortit de sa sacoche une liasse de billets de cent dollars et un sachet de toile fermé par un lacet, gros comme un oeuf. Il lui tendit le tout.

— Ce sont des « Terminators », précisa-t-il en souriant, c'est pour ça que je t'en mets beaucoup.

Joséphine lui rendit les billets avec un sourire.

— Je n'en ai pas besoin.

Le Belge lui jeta un regard surpris.

— Comment ça ! Tu...

— C'est moi qui vais le faire, précisa-t-elle en souriant. Je n'ai confiance en personne pour ce genre de chose. Les filles parlent trop. Et puis, ça m'amuse. J'irai dès demain matin.

Franz Smet secoua la tête, abasourdi.

— Tu es sûre ?

— Évidemment. Tu ne veux pas ?

— Si. Si.

Elle lui montra le sachet.

— Et pour ça. Je le fais quand ?

— Je t'appelle sur ton Telecel. Tu n'as pas changé de numéro ?

— Non.

— Je te dirai simplement : « C'est aujourd'hui. »

Il se releva et se rhabilla. Joséphine le regardait, heureuse, apaisée sexuellement, et flattée qu'il se soit adressé à elle. Cela prouvait qu'elle était à ses yeux autre chose qu'un objet sexuel.

*

* *

Mamie était vautreée à plat ventre sur un canapé, la croupe outrageusement cambrée, le regard englué à la télé, ébahie de bonheur. À côté, le colonel Bolongo était quant à lui plongé dans un plan de Kinshasa. Mamie se leva vivement en voyant Malko, et alla se frotter à lui comme une chatte.

— Où étais-tu ?

Parfumée, maquillée, sa perruque en place, son voeu le plus cher était visiblement que Malko se jette sur elle. Hélas, il s'assit à côté du colonel Bolongo.

— Vous avez trouvé quelque chose d'intéressant ? demanda Malko.

— Pas encore, répondit l'officier zaïrois, mais j'ai réfléchi. Un homme comme Franz Smet, s'il est revenu à Kinshasa, ne peut pas habiter n'importe où. L'hôtel est exclu. Il n'est ni au *Memling*, ni à l'*Intercontinental*.

Impossible qu'il se cache dans la Cité, chez un ancien FAZ : un Blanc s'y fait immédiatement repérer.

— Alors, où ? Il ne dort quand même pas dehors.

— Il y a deux possibilités. Ou bien il reste de l'autre côté du fleuve, et il vient seulement quand il a à faire ici, mais je n'y crois pas car il faut passer en pirogue et, à la longue, il se ferait remarquer. Donc, il ne reste qu'une seule hypothèse : il se cache dans une des maisons abandonnées par les dignitaires du mobutisme. Il y en a des centaines, entre La Gombé et le quartier de Montfleury.

— Mais elles n'ont pas été visitées par les militaires de l'Alliance ?

objecta Malko.

— Pas toutes, loin de là. N'oubliez pas qu'ils ne connaissent pas Kinshasa et que peu de gens les ont aidés. Ils ont seulement visité celles des gens les plus connus ; comme le fils Mobutu, le général Lopaka, ou Nzimbi. Ou alors, des gens notoirement liés au régime. Souvent, les soldats de l'Alliance n'ont repéré ces villas que parce qu'elles avaient été pillées. Les voisins les sachant abandonnées s'y sont précipités, laissant ensuite tout ouvert. Mais il y a encore des dizaines de demeures qui n'ont été ni pillées ni découvertes. La plupart du temps parce qu'il y a des gardiens. C'est là qu'il faut chercher.

— C'est un travail de Romain ! objecta Malko.

Le colonel Bolongo sourit.

— Pas pour moi. Je connais beaucoup d'entre eux... Et dans le carnet de Deogracias Pongo, j'ai trouvé des noms auxquels je n'avais pas pensé. En deux jours, je peux déjà faite la liste des maisons susceptibles d'abriter Franz Smet. Ensuite, il faudra vérifier en interrogeant les voisins. Cela se passe dans une zone relativement restreinte... Seulement, il faudrait que je puisse me déplacer.

Je n'ai plus de voiture. Et puis, seul, j'ai peur d'être arrêté à un « bouchon ».

— Vous aurez de l'aide et une voiture dès ce matin, promet Malko, sans trop d'illusion.

C'était chercher une aiguille dans une botte de foin. Toutes les villas élégantes étaient protégées par de hauts murs, difficiles d'accès. Les gardiens pouvaient leur raconter n'importe quoi. Il regarda sa Breitling *Crosswind* :

18 h 35. Il avait rendez-vous avec Deogracias Pongo.

— Phocas, on repart en ville, annonça-t-il.

— Je viens ? demanda Mamie.

— Non, fit Malko.

— Ne me laisse pas trop longtemps, minaуда-t-elle.

De nouveau, ils furent obligés de faire un détour. Des manifestations bloquaient l'avenue du 30-Juin et des colonnes de fumée noire montaient dans le ciel, signalant des incendies. Les rues étaient vides, la tension palpable. Ils mirent près de quarante minutes pour rejoindre le centre.

La galerie Léopold ressemblait plus à un coupe-gorge qu'à un centre commercial. Bordée de boutiques poussiéreuses, vieillottes, elle semblait abandonnée. Il y flottait une odeur de poussière, de gras, de viande brûlée. La plupart des vitrines étaient condamnées par des planches, après les dernières émeutes.

Malko découvrit l'ex-agent de la DST en train de grignoter un épi de maïs à côté d'un marchand ambulant. Il était accompagné d'un

gamin au crâne rasé qui flottait dans un vieux T-shirt rougeâtre trois fois trop grand pour lui, et un short sans couleur effiloché.

En voyant Malko, Deogracias Pongo s'approcha, un sourire radieux aux lèvres.

— Je vous présente Bambolo, patron, claironna-t-il. Il a des choses intéressantes à vous raconter.

CHAPITRE XVII

Le jeune Bambolo baissa la tête sans rien dire. Deogracias Pongo le prit par le bras et le secoua un peu.

— Répète au *mundelé* ce que tu m'as dit, intima-t-il.

Le gamin leva sur Malko un regard sournois, vif et méfiant, et lâcha de mauvaise grâce, dans un français approximatif :

— On m'a donné un « Terminator » pour que je manifeste. Je dois réclamer que « Tshi-Tshi » devienne Premier. Demain, on fera encore la même chose.

L'ex-policier de la DST enchaîna :

— Bambolo est un *chégué* important dans le quartier de Matangué. Il dirige une bande. Ils sont une vingtaine. Ils volent des accessoires pour les voitures et ils survivent comme ça. Il a travaillé longtemps pour moi. Du temps des « autres ». Il sait tout ce qui se passe dans le quartier.

Le charmant bambin se renfrogna un peu, baissa les yeux devant cette description flatteuse et, en équilibre sur une jambe comme un échassier, se gratta l'intérieur d'un genou avec l'ongle noir et démesurément long de son gros orteil.

— Qui lui a donné cet argent ? demanda Malko.

— Un ancien de la DSP.

Donc, un partisan de Mobutu. On se rapprochait, mais Malko était méfiant.

— Comment le connaît-il ?

— Avant, ce DSP-là venait souvent voir les jeunes filles place de la Victoire. Bambolo lui cirait les chaussures et, quelquefois, lui amenait des jeunes filles qui venaient d'arriver en ville.

À douze ans, déjà proxénète, délateur et voleur. En voilà un dont l'avenir était souriant et qui survivrait à tous les régimes. L'hypothèse de Malko se vérifiait. Le régime de Kabila était bien l'objet d'une tentative de déstabilisation. Les troubles des derniers jours n'avaient rien de spontané. C'était une manip. Mais pourquoi les mobutistes dépensaient-ils de l'argent pour pousser Étienne Tshisekedi, ennemi déclaré du Maréchal, au pouvoir ? Il y avait forcément autre chose.

— Comment ce DSP est-il entré en contact avec Bambolo, cette fois-ci ? reprit Malko.

— Il est venu dans le quartier, en civil. Bambolo l'a reconnu. Il allait le dénoncer à l'Alliance pour être récompensé quand l'autre lui a

proposé de l'argent. Alors, il n'a rien fait.

— Quand revoit-il cet homme ?

— Je ne sais pas, patron, répondit le gosse, nerveux, en sautant d'un pied sur l'autre.

— Tu connais son nom ?

— Non.

— Tu sais où il habite ?

— Au camp Tshatshi...

Cela, c'était le passé. De ce côté, il n'y avait rien à tirer de Bambolo.

— Est-ce que tu as vu un *mundelé* avec lui ? demanda Malko.

Bambolo secoua la tête négativement. Malko échangea un regard avec Deogracias Pongo. De toute évidence, le *chégué* ne dissimulait rien. Il aurait fallu le suivre en permanence pour retrouver l'ex-DSP. Dans ce pays quasiment privé de téléphone, on ne pouvait même pas lui demander de les avertir s'il revoyait le mobutiste. La piste s'arrêtait là. Malko sortit quatre billets de cinquante mille zaires et les donna à Bambolo.

— Merci, dit-il, tu peux t'en aller.

Dès que le gosse eut détalé, Malko lança à l'ex-policier de la DST :

— Vous allez le surveiller, dès demain matin, pour repérer celui qui lui donne ces « Terminators ». Il va probablement revenir. Il faudra le suivre ensuite...

Deogracias Pongo ne manifesta pas un enthousiaste débordant.

— Patron, je n'ai pas de voiture, fit-il remarquer. Il faudrait un taxi tout de suite, là... et le téléphone, il ne marche pas...

Rien n'était facile à Kinshasa. Pourtant, c'était une piste solide. Le soldat de la DSP faisait sûrement partie du réseau de Franz Smet. Malko sortit une liasse de dollars – des vrais ceux-là, car il ne tenait pas à ce que l'ex-policier de la DST sache qu'il avait *lui aussi* des « Terminators ». Il compta cinq billets de dix. Une somme énorme pour un Zaïrois.

— Deogracias, dit-il d'une voix sévère, je doute que ce DSP se déplace en voiture. Il sera à pied ou en taxi-bus. Il ne vous connaît pas, donc vous pouvez le suivre sans risque.

— Oui, patron, bredouilla l'ex-flic d'une voix mai assurée.

— Vous avez beaucoup à vous faire pardonner, souligna Malko. Je compte sur votre grande bonne volonté, sinon, il faudra vous expliquer avec les gens de l'Alliance.

Au mot « Alliance », l'autre changea de couleur.

— Non, non, patron, je vous jure, je ne savais pas, pour le colonel Bolongo. Je vais faire comme vous dites.

— Bambolo est parti, remarqua Malko, méfiant.

— Je sais où il est, affirma Deogracias Pongo : il mendie devant la

pharmacie en face de l'ambassade de France.

— Très bien, conclut Malko. Alors, allez-y. Si le DSP revient, vous n'intervenez pas. Contentez-vous de le suivre et ensuite vous venez me prévenir, à la villa de M. Hughes Thomas.

*
* *

Renfrogné, Bambolo tira un billet de cinquante mille zaires de sous son T-shirt et le tendit à Deogracias Pongo. Celui-ci l'empocha et retendit la main.

— Je n'ai plus rien, prétendit Bambolo d'une voix plaintive.

La taloche faillit lui arracher la tête. Il n'eut pas le temps de hurler. Déjà, Deogracias Pongo lui écrasait le pied en tournant. Il ne fallait pas que le respect se perde.

— Tu devrais être content, petite crapule ! lança-t-il. Ce soir, tu vas manger à ta faim.

Bambolo lui jeta un regard noir, plein de vice.

— Pourquoi tu n'as pas dit au *mundelé* son nom, au DSP ? Moi, je te l'avais dit.

Il évita la seconde taloche de justesse. Deogracias brandit son poing fermé.

— Sale petit singe ! Je vais t'arracher les couilles.

L'autre s'enfuit en riant, ravi. Il savait bien pourquoi l'ex-policier n'avait pas tout dit. Il fallait garder quelque chose pour le lendemain. Resté seul, Deogracias Pongo alluma une cigarette avec un superbe Zippo tout neuf série « Formule 1 » « récupéré » au cours d'une perquisition chez un dignitaire mobutiste. Allait-il retrouver son « deuxième bureau », ou essayer une nouvelle jeune fille grâce à l'argent remis par Malko ? Il n'avait pas la moindre intention en tout cas de retrouver le pourvoyeur de « Terminators » de Bambolo. Pas question de prendre trop de risques.

*
* *

Willy Van Duys descendit les quelques marches menant au boyau qui abritait le bar du *Domino*, un des établissements les plus glauques de Kinshasa, sur la contre-allée de l'avenue du 30-Juin. Il passa devant les jeux vidéo de la première salle et gagna le bar, saluant le patron au passage. Ce dernier, la casquette vissée sur la tête, lui adressa un sourire faisandé. Ses traits burinés par quarante ans d'Afrique et quelques vicissitudes mal définies, même par ses meilleurs amis, étaient parcheminés, grisâtres.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Au cours du jour ! [32] répondit le Belge avec un rire sans joie. Tu me sers un cognac-soda.

Trois barmaids, plus expertes dans la fellation que dans le dosage des cocktails, régnaient sur le bar. Une nuée de putes agressives piétinait dans l'étroit boyau, attendant le client. En voyant Willy Van Duys, connu pour ses largesses et ses goûts spéciaux, elles amorcèrent un vaste mouvement d'encerclement. Une grande, en robe fluo électrique, s'avança, le sourire en batterie, ses yeux de veau légèrement allumés.

— Ça va, patron ?

Willy Van Duys lui jeta un regard sans aménité, sortit un paquet de Gauloises blondes, en alluma une et lui souffla la fumée en pleine figure.

— Ça ira mieux quand tu te seras tirée, grognasse.

La pute battit en retraite, et Willy Van Duys put se concentrer sur la barmaid qui versait parcimonieusement du Gaston de Lagrange XO dans un grand verre. Le Belge y ajouta lui-même du soda et y trempa ses lèvres.

Il fallait coûte que coûte qu'il trouve de l'argent. Sinon, il allait être obligé de revenir à la Primus pression... Ses activités, toutes liées au mobutisme, étaient en chute libre. Il regarda autour de lui. Le *Domino* était le QG des « petits Blancs » toujours à la recherche d'un coup, au passé fumeux et à l'avenir indéterminé. Depuis la fin du système Mobutu, ils tournaient entre l'hôtel *Memling*, le *Domino* et le restaurant *Savana*, comme des coyotes déboussolés. La plupart de leurs combines s'étaient évanouies avec Mobutu. Willy, son cognac-soda au poing, sourit au patron.

— Ça marche, le business ?

— Couci-couça. J'ai loué des pirogues au pont de la Rivière noire. Je vais chercher l'oseille tous les dimanches. Mais ici, le resto, c'est pas terrible.

Willy Van Duys hocha la tête, compatissant, puis se pencha vers le patron.

— Dis donc, tu étais copain avec « Zizi électrique » ?

— Ouais.

Évidemment, c'était un des fournisseurs attitrés de jeunes filles qu'il allait chercher dans les villages.

— Il paraît qu'il est revenu en ville.

— C'est possible, fit l'autre sans se compromettre.

— Parce que j'aurais un coup à lui proposer, mais il faut faire vite.

L'oeil du bistrotier s'alluma.

— C'est quoi, ton truc ?

— Aller chercher des mecs qui sont coincés dans une mine d'or, dans le nord-est. Faudrait les dégager. Moi, j'ai pas la main-d'oeuvre

pour. Ils ont une vingtaine de kilos d'or et ils seraient prêts à partager. Les mecs qui les gardent sont juste trois ou quatre. Je connais un Libanais qui a un petit avion. On partirait de N'Dolo.

Le bistrotier, appuyé au mur les yeux mi-clos, écoutait. Tous ces types avaient beau être d'affreux voyous, le seul mot « or » leur ôtait tout esprit critique. Lui savait que Franz Smet était revenu à Kinshasa. Il l'avait appelé. Mais il ignorait où il se trouvait.

— Je pourrais peut-être le joindre, fit-il. Reviens demain soir. Ou plutôt, je t'appellerai sur ton Telecel.

De nouveau, la meute des putes se rapprochait. Willy Van Duys termina son cognac-soda. À peine fut-il dehors que la fille qu'il avait envoyé promener se pencha à l'oreille du patron.

— Dis-moi, Willy, il travaille pour les Américains maintenant ?

Le vieux Belge la fixa, étonné.

— Les Américains ?

— Ben oui, je l'ai vu l'autre soir au *Savanana*, avec deux types. Un *mundelé* et un autre. Celui-là, il travaille pour les Américains. C'était le chauffeur de celui qui a été tué.

Le patron haussa les épaules.

— Ah bon ! Je m'en fous, moi.

Il attendit un peu puis, discrètement, gagna le cagibi qui lui servait de bureau. Là, après avoir fermé la porte à clef, il composa le numéro de Telecel de Franz Smet. Le code convenu entre eux : deux sonneries, puis trois, puis une. Franz Smet décrocha. Le patron du *Domino* le mit alors au courant de la proposition de Willy Van Duys, mais Franz Smet le coupa :

— J'ai pas le temps de m'occuper de ces conneries. J'ai du boulot, et après, je me tire.

— C'est bon, fit le bistrotier, déçu. Dommage, c'est peut-être un truc sérieux. Il paraît que Willy travaille avec les Américains maintenant...

Immédiatement, il sentit l'intérêt de Franz Smet s'éveiller. Celui-ci l'assaillit de questions, tant et si bien que le patron du *Domino* proposa :

— Demain soir, je fête mes soixante ans à La *Ciboulette*. Je pourrais lui dire de venir. Et toi, si tu peux...

— Je verrai ! trancha brutalement Franz Smet, mais dis-lui déjà de venir. Tu as raison, c'est peut-être un bon coup.

— Tu vois, triompha le bistrotier. L'or, c'est toujours bon à prendre...

— C'est bon, coupa Franz Smet, je te rappelle d'ici là. Tchao.

Franz Smet alluma une Gauloise blonde avec le Zippo qui lui avait sauvé la vie en Angola quelques années plus tôt, en arrêtant une balle lorsqu'il était encore mercenaire. Fait incroyable, la garantie à vie de Zippo avait joué et on le lui avait renvoyé avec un mécanisme neuf. Gratuitement. Il souffla la fumée, contenant sa rage.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre que l'histoire de l'or était un piège. Pas de la part du patron du *Domino*, mais de Willy Van Duys. Un copain, pourtant. Mais lui aussi avait besoin d'argent. Kinshasa était devenu un grouillement de cloportes prêts à tout pour survivre à l'écroulement du mobutisme. Y compris balancer ses amis. Franz Smet ne se faisait aucune illusion. La CIA et son agent – celui qu'il avait déjà raté à deux reprises – étaient derrière ce piège. Il ne prendrait pas le risque de s'attaquer à eux une troisième fois, mais il fallait donner une leçon à cette ordure de Willy Van Duys. Sinon, personne ne le respecterait plus.

*
* *

Fait inouï, Mamie avait fait la cuisine ! Enfin, elle avait décongelé des langoustes qui avaient beaucoup voyagé et préparé une sauce pili-pili heureusement capable de tuer tous les germes de la création, laissant au cuisinier le soin de faire les frites...

Le Telecel de Malko sonna au moment où il attaquait la première langouste. C'était la voix excitée de Willy Van Duys.

— Je crois bien que je vais gagner dix mille dollars, lança-t-il triomphalement.

Malko l'écouta attentivement. Son histoire tenait la route. Il se fit expliquer où se trouvait *La Ciboulette*.

— Je vais prendre les dispositions qui s'imposent, promit-il. Si vraiment il vient, vous aurez vos dix mille dollars.

— Vous allez le flinguer ? demanda Willy Van Duys plein d'espoir.

Quand on fait une saloperie à quelqu'un, il vaut mieux s'en débarrasser.

— Je ne pense pas, rétorqua Malko. Mais ce n'est pas votre problème.

Mamie avait entendu le mot « ciboulette ».

— On va dîner à *La Ciboulette* demain ? demanda-t-elle, les yeux brillants. C'est vachement bon.

Malko réfléchit rapidement. C'était peut-être la meilleure solution. Dans un lieu public comme un restaurant, il ne risquait rien... Et Franz Smet serait surpris de le voir. Après tout, il importait de négocier... Un homme comme Franz Smet pouvait très bien être retourné. Il fallait seulement le motiver.

— C'est une bonne idée ! approuva-t-il.

Mamie fit le tour de la table pour venir l'embrasser. Le colonel Bolongo se renfrogna : lui ne pouvait pas aller à *La Ciboulette*.

— J'ai sélectionné une vingtaine de maisons où pourrait se cacher Franz Smet, annonça-t-il. Je vais commencer à les vérifier une par une, demain matin.

Malko approuva chaleureusement. Toute la journée, les troubles avaient continué. Cela tournait presque à l'émeute. Si la situation dérapait, Kabila n'aurait pas assez de troupes pour tenir une ville de six millions d'habitants. Encore moins si les anciens FAZ et DSP reprenaient du service.

*
* *

Une jeune femme au visage anguleux, mais aux formes appétissantes moulées dans un boubou vert, s'approcha du 4x4 et demanda en lingala :

— Tu veux un peu de vin de palme ? Cinq mille zaïres. Le soldat tutsi ne répondit pas. Il ne parlait que le swahili. Elle répéta sa question en français.

— Je n'ai pas d'argent, avoua le soldat.

Depuis son départ de Goma, il n'avait pas été payé. Sept mois de progression à pied, avec des bottes de caoutchouc, à se nourrir de sauterelles et de manioc. Kinshasa était comme un paradis, avec la bière, les lumières et surtout les filles... Celle-là n'était pas mal, malgré ses yeux un peu saillants. Elle croisa les yeux luisants d'envie du soldat et dit :

— Tiens, j'en ai bien vendu, je te la donne, celle-là !

Le Tutsi fut touché. Depuis son arrivée à Kinshasa, c'était la première fois qu'on le traitait avec gentillesse. Il prit la bouteille de vin de palme, ôta la feuille de palmier qui la bouchait et la vida d'un coup, sous le regard jaloux de ses deux copains. Devant leur expression, la vendeuse leur tendit les deux dernières bouteilles de son plateau.

— Allez, ce soir je n'ai plus envie de travailler. Et puis, je vais aller danser.

Dès qu'ils eurent terminé, elle récupéra les bouteilles.

— Comment tu t'appelles, demande le soldat au volant.

— Léontine, et toi ?

— Mwana, je suis de Goma.

— Tu es là tous les soirs ?

— Oui, tous les jours, ils nous apportent à manger du camp du stade Kamanyola.

Le 4x4 « récupéré », avec ses trois Bérets rouges, stationnait au coin de la Dixième Rue, non loin du domicile d'Étienne Tshisekedi.

— Et tu fais quoi ?

— On garde la maison là-bas, au cas où il y aurait des manifestations. On les disperserait.

Léontine éclata de rire.

— Mais la nuit, il n'y a pas de manifestations !

Le soldat ne répondit pas. Lui-même se demandait ce qu'il faisait là... Il lorgna les seins de la vendeuse qui tendaient le tissu du boubou. Il n'avait pas eu de femme depuis des mois. Son plateau à bout de bras, la vendeuse le regardait avec une expression provocante, coquine.

— Elle est belle, votre « fumée ». Je peux regarder ?

Sans attendre, elle se glissa à l'intérieur et s'installa sur le siège, à côté du chauffeur. La radio crachait un « dombolo » endiablé et elle se mit à se trémousser sur place. Ses seins remuaient, ses hanches ondulaient, le regard du soldat devint fixe. Quand elle cessa de bouger, il allongea timidement la main et la posa sur sa cuisse. Elle ne broncha pas. À l'arrière, les deux autres demeuraient cois, incrédules.

Cinq minutes plus tard, le Tutsi fourrageait sous le boubou de la vendeuse de vin de palme qui se laissait faire en riant. Finalement, profitant de l'obscurité, il se défit fébrilement, l'attira vers lui et l'enjamba comme un affamé.

D'elle-même, la vendeuse passa ensuite à l'arrière. Les deux autres soldats se jetèrent sur elle. Léontine, le boubou relevé jusqu'aux hanches, les masturbait en riant comme une folle. Quand ils furent tous trois rassasiés, elle se rajusta et sauta dignement du 4x4.

— Il faut que je rentre à la maison, fit-elle. Vous êtes encore là demain ?

— Oui, firent-ils en chœur.

— Alors, peut-être qu'on se reverra.

Elle s'éloigna, heureuse. La première partie de la mission confiée par Franz Smet avait été facilement remplie. Il y avait quelque chose d'excitant à satisfaire ces trois jeunes gens affamés de sexe. Un plaisir roboratif.

Joséphine retrouva sa voiture, garée beaucoup plus loin, et s'y installa. Le temps de se changer, elle irait faire un tour au *Savanana*.

CHAPITRE XVIII

Malko fut réveillé par un vacarme de cris, d'imprécations, de chants, montant de l'avenue Bataliba, au pied de l'*Intercontinental*. Il se leva et gagna le balcon-terrasse. Il lui fallut quelques instants pour réaliser ce qui se passait. L'*Intercontinental* était cerné par une meute étrange. Des centaines d'infirmes ! Les uns dans des petites voitures, d'autres appuyés sur des béquilles, ou même rampant sur leurs moignons comme des crabes. La Cour des Miracles. Les plus valides avaient déployé des banderoles et des pancartes où on pouvait lire :

« TSHISEKEDI AU POUVOIR », « À BAS LAURENT-DÉSIRÉ KABILA », « POUVOIR AU PEUPLE ».

Ils hurlaient leurs slogans à gorge déployée, en essayant de pénétrer dans l'hôtel. Les quelques soldats tutsis qui gardaient les barrières tentaient tant bien que mal de les repousser.

Désespéré, l'un d'eux tira en l'air pour faire reculer un cul-de-jatte qui se glissait sous la barrière. Des *chégués* poussaient les voitures des infirmes, les utilisant comme des béliers !

Phocas attendait à cinquante mètres de la tour de l'*Intercontinental*, bloqué par la manif des infirmes. Ceux-ci, brandissant toujours leurs pancartes, se dirigeaient maintenant vers la résidence de Kabila. Malko allait grimper dans la Cherokee lorsqu'il aperçut soudain Bambolo, le *chégué* présenté la veille par Deogracias Pongo ! Il poussait la petite voiture d'un infirme aux membres tordus, au visage ravagé de tics ! Malko se précipita mais le gosse l'avait vu. Faisant virevolter le fauteuil roulant, il le lança violemment en direction de Malko et détala au milieu des infirmes en hurlant comme une sirène ! Le malheureux, cloué dans son fauteuil, affolé, attrapa Malko par le bras pour stopper sa course, lui enfonçant des doigts griffus dans le bras. Malko tenta de se dégager, mais fut aussitôt entouré d'une horde d'infirmes vociférants. Bambolo, à l'abri au milieu des autres, continuait à glapir en lingala ! Phocas accourut à la rescousse et s'interposa.

— Il prétend que vous avez voulu écraser cet infirme ! dit-il.

Malko reçut un coup de béquille dans l'estomac. Un « homme-crabe » rampant sur le sol l'avait saisi à la cheville et le pinçait sournoisement. Autour de lui, ses voisins se déchaînaient, hurlant des injures et des menaces. Impossible de rompre leur cercle sans violence.

Phocas se mit soudain à vociférer en swahili, appelant à l'aide les soldats de garde devant l'hôtel. Deux d'entre eux se frayèrent un passage au milieu des infirmes, à coups de crosse. Cela tournait à l'horreur... D'un coup de pied précis, un des Tutsis fit lâcher prise à la « chose » qui s'accrochait à la cheville de Malko.

Le soulagement de celui-ci fut de courte durée. Tous les autres s'étaient rapprochés, formant un cercle infranchissable et vociférant. Certains brandissaient des couteaux ou des bâtons. Leurs membres valides avaient développé une force incroyable et les rendaient parfaitement aptes au combat. Pris de court, affolés, les deux soldats tutsis braquèrent leur Kalach sur les infirmes.

Prêts à tirer dans le tas...

Aussitôt, ils se mirent à vociférer en choeur : « *Toko kenda te, Tokolala awa boboma bise ya Kabila ayoka !* » Ils hurlaient à gorge déployée, de plus en plus menaçants.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? cria Malko.

— « Nous ne bougerons pas, tuez-nous tous et que la nouvelle arrive à Kabila ! » traduisit Phocas.

La longue rafale de Kalach le fit sursauter. Tranquillement, un des Tutsis tirait au-dessus de la tête des infirmes ! Pas très haut. Il vida son chargeur, les arrosant de douilles brûlantes et paisiblement en remit un neuf, braquant cette fois son arme à hauteur d'homme.

La belle résolution des slogans ne dura pas. Les infirmes refluèrent en désordre et Malko, suivi de Phocas, put enfin regagner la Cherokee en courant. Ils partirent en marche arrière, regagnant des parages plus calmes. Bien entendu, le charmant Bambolo avait disparu.

— Où est le colonel Bolongo ? demanda Malko.

— Il est parti avec M. Sam dans la « fumée » de l'USDS.

— Bien, filons à l'ambassade, dit Malko.

La présence de Bambolo signifiait que cette manifestation était téléguidée. Par Franz Smet et donc « Terminator ». Pour déstabiliser Laurent-Désiré Kabila et, peut-être, pousser Étienne Tshisekedi au pouvoir. Il pouvait y avoir un accord secret entre les mobutistes et l'ex-« Premier ». Ce qui mettait Kinshasa sur la pente de la révolution.

La vraie, celle-là, avec du sang et des larmes.

*

* *

— Vos infirmes ont dévasté tous les magasins de l'avenue du 30-Juin, annonça sombrement Irving Scott. Ils sont des centaines. Il y a eu deux morts. Un commerçant s'est défendu à la machette. Vous avez raison, c'est manipulé. Il y avait des dizaines de *chégués* pour les pousser. Ceux-là n'ont pas vraiment des mentalités d'assistantes sociales. D'habitude, ils s'amusent à les jeter dans le fleuve...

— Tout cela est mauvais signe, conclut Malko. Je suis sur la piste de Franz Smet, mais rien n'est encore sûr. Le colonel Bolongo recense les maisons où il pourrait se cacher et, d'après lui, on saura très vite où il se trouve. Mais ce n'est pas une certitude.

— Nous ne l'avons pas encore... soupira l'Américain.

— Il y a peut-être une démarche à tenter, suggéra Malko. Allons voir Tshisekedi.

Le chef de station de la CIA ne dissimula pas sa surprise.

— Pour quoi faire ?

— Le mettre en garde. Lui dire que nous sommes au courant de la manipulation des manifestations. Que cela doit cesser. Vous avez sûrement du poids auprès de lui.

Irving Scott fit la moue.

— J'espère. C'est un type bizarre, difficile à cerner. On peut toujours essayer, mais cela ne peut être qu'une démarche *officiuse*. Jamais l'ambassadeur ne se mouillera. Et si je demande à Langley, je ne suis pas certain qu'il me donne le feu vert.

Malko soupira, excédé.

— Quand Kinshasa brûlera, il sera trop tard. Allons-y.

*

* *

Le quartier de Limeté était d'un calme irréel. À tout hasard, le chef de station de la CIA avait pris avec eux deux Marines en civil, fortement armés. Les trois soldats tutsis postés au coin de la Dixième Rue bayaient aux corneilles. Dès que la Cherokee stoppa devant la maison de l'ex-Premier ministre, un chauve au visage grave s'avança.

— Vous venez voir le Premier ?

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis conseiller politique de l'ambassade américaine, annonça Irving Scott en tendant sa carte officielle.

Le chauve disparut dans la villa et réapparut quelques minutes plus tard, encore plus guindé.

— Le Premier se repose. Jusqu'à trois heures.

— Bien, nous reviendrons après trois heures.

— Après trois heures, le Premier travaille.

— Quand peut-on le voir ?

— Il faut écrire.

Dans un pays où les lettres mettaient entre un et quatre ans à arriver, c'était amusant... Devant la fureur évidente des visiteurs, le Zaïrois concéda :

— Vous pouvez voir une « mama-politique ». Elle travaille avec le Premier.

Va pour la « mama-politique ». On leur fit longer la façade de la grosse villa pour les installer sur un banc, sous une tonnelle plantée au milieu du jardin, entre une Mercedes et une Range Rover. Pendant vingt minutes, rien ne se passa, puis une très belle jeune femme sortit de la villa, nouant nonchalamment un pagne autour de sa chute de reins somptueuse. Très digne mais le regard plutôt éteint, elle s'approcha de Malko et de l'Américain.

— Le Premier est fatigué, annonça-t-elle, mais si vous avez un message à lui transmettre, je suis Mme Hukendela, la directrice de son cabinet...

À voir ses yeux, elle ne devait pas être que cela. Pas étonnant que Tshisekedi soit fatigué, avec une pareille voleuse de santé.

— Des événements graves se passent en ville, commença Irving Scott. Nous avons des raisons de croire que M. Tshisekedi y joue un rôle...

Il expliqua le motif de leur visite. La « mama-politique » regardait ses pieds. Finalement, elle se leva.

— Je vais dire cela au Premier. Attendez-moi.

Elle rentra dans la villa avec une démarche qui évoquait plus la créature que l'animal politique ; pour ressortir dix minutes plus tard.

— Le Premier n'a demandé à personne de manifester, annonça-t-elle. Ce sont ses partisans qui le font spontanément. Le Premier est extrêmement populaire. Il va donner une conférence de presse dans quelques jours, vous serez avertis...

— Je n'ai pas dit que c'était M. Étienne Tshisekedi qui orchestrait ces manifestations, corrigea Irving Scott. Mais que ce pourrait être le fait des mobutistes. Nous avons des indices concordants en ce sens.

La « mama-politique » le regarda comme un ver qui vient de sortir de terre.

— C'est complètement impossible. Le Premier a été le pire ennemi de Mobutu.

Elle se leva, mettant fin à l'entretien. Malko et Irving Scott repartirent, la rage au coeur.

— C'est un menteur ! explosa l'Américain. Il a scellé un pacte avec « Terminator » qui va le manoeuvrer.

Dans la Cherokee, il sortit son Zippo et alluma une Gauloise blonde. Il était dans un tel état de rage qu'il alluma sa cigarette au milieu et la jeta rageusement sur le plancher de la voiture.

— Nous avons une possibilité de coincer Franz Smet ce soir, d'après Willy Van Duys, avança Malko. Il faut monter une souricière autour de La *Ciboulette*.

— On va voir ça ! grommela le chef de station de la CIA, sceptique.

À peine eurent-ils mis les pieds dans son bureau que Jeffrey Lord, le chiffreur, passa la tête par la porte.

— *Sir*, j'ai quelque chose d'important.
— Dites !
— Nous avons intercepté des messages sur Telecel.
— Entre qui et qui ?
— Nous n'avons pas pu identifier les correspondants. D'après les voix, il y avait un Africain et un Blanc...
— Que disaient-ils ?
— Cela concernait quelque chose qui doit se passer après-demain.
Ils ont parlé de « cobra »...

Frustré, Irving Scott le renvoya. Le chiffreur sorti, il hocha la tête.
— Avec ces putains de Telecel, ce n'est pas facile. Nous avons monté une station d'écoutes, le PX, mais on ne peut pas tout intercepter. On scanne sans arrêt et les Tutsis doivent le faire aussi.

— Ça ne vous inquiète pas, cette communication ?
Irving Scott frotta furieusement son oreille en plastique.
— *For Christ's sake*, si ! Mais que voulez-vous faire ? Tshisekedi est sur un petit nuage. Intouchable. On n'arrive pas à mettre la main sur ce salaud de « Zizi électrique ». Et le général Lopaka est hors de portée, à Brazza.

Tout en l'écoutant, Malko feuilletait le *Potentiel*. Il tomba soudain sur une annonce qui occupait la moitié d'une page.

— Après-demain, on enterre le général Mahélé ! annonça-t-il. Est-ce qu'il y aurait un lien ?

Irving Scott se figea.
— Oh, *My God* ! Tous les étudiants seront là. C'était le héros de la jeunesse. Les enterrements, ça excite toujours, en Afrique. Si jamais les étudiants sont un peu « chauds », ça peut dégénérer. Surtout que ça se passe en pleine ville, à la cathédrale, avenue Bokassa. Et que le ministre de l'intérieur de Kabila doit assister à la cérémonie.

— Il faut prévenir Kabila, suggéra Malko.
L'Américain lui jeta un regard noir.
— Pour qu'il interdise la cérémonie ? Ce serait encore pire. Là, c'est la révolution à *coup sûr*...
— Alors, quoi ?
— Il faut trouver ce putain de Belge. Coûte que coûte.

*
* *

Franz Smet, plié en deux, essayait de lutter contre la douleur. Il avait l'impression d'avoir avalé du verre pilé.

Il alla se regarder dans la glace : il était gris, les yeux injectés de sang, avec l'impression qu'un crocodile était en train de lui dévorer les intestins. Fou de rage, il attrapa son Telecel et composa le numéro de l'homme qui l'avait envoyé à Kinshasa. Il dut s'y reprendre à dix fois.

Enfin, il entendit la voix traînante du général Iléo Lopaka.

— Qui parle ?

— C'est moi, Franz. Je ne me sens pas bien. Vous ne m'avez pas filé une saloperie...

Le général Lopaka éclata de rire.

— Mais non, tu es trop nerveux, c'est tout... Ça se présente bien ?

Franz Smet l'aurait tué. À de multiples reprises, « Terminator » s'était vanté d'avoir éliminé des gars grâce à des « poisons-retard » fournis par des sorciers pygmées qui confectionnaient des poisons végétaux tuant sans laisser de traces...

— Oui, ça va, reconnut-il de mauvaise grâce.

— Parfait, approuva le général Lopaka. Sois moins nerveux.

Franz Smet, pour se remonter le moral, alla se servir un cognac bien tassé. Lorsqu'il eut bu la moitié de son Gaston de Lagrange XO, il tenta de se concentrer sur les heures à venir, pour oublier sa douleur. Il lui restait quarante-huit heures de tension. Jusqu'à la dernière seconde, tout pouvait rater.

Il alla prendre une douche et s'habilla. Ensuite, il descendit à la cave, où était entreposé son « matériel ». Les cantines de faux dollars commençaient à se vider. De ce côté-là, les choses marchaient parfaitement. Mais ce n'était que la partie la plus facile de la mission.

Franz Smet choisit pour son expédition un pistolet 22 LR avec un long silencieux. Une arme britannique dont la DSP avait jadis acheté un lot. Il vérifia le chargeur, manœuvra la culasse à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il n'y avait pas de défaut d'éjection. Son expédition de ce soir, c'était un peu de la coquetterie. Willy Van Duys ne savait pas où le trouver. Mais ça amusait Franz Smet de défier celui qui le traquait depuis le meurtre de Hughes Thomas, cet agent de la CIA dont il n'arrivait pas à se débarrasser. Peut-être même qu'il pourrait faire d'une pierre deux coups...

*

* *

À cause des manifestations, les rues étaient désertes plus tôt que d'habitude et cela n'arrangeait pas Franz Smet. Seuls quelques attardés patientaient encore devant les arrêts de taxi-bus. Une première fois, il passa devant *La Ciboulette*, secoué comme un prunier dans le 4x4. Le bitume de la rue était parti depuis longtemps... Il fit deux fois le tour du pâté de maisons, aux aguets, sans repérer quoi que ce soit de suspect.

Pourtant, il *devait* y avoir un piège ! Ou alors, c'était trop beau. Mais Willy Van Duys était tellement stupide qu'il était capable de n'avoir rien dit à personne ! Il se gara presque en face du restaurant, éteignant ses lumières. Au bout de dix minutes, il fut certain que

personne ne se trouvait dans les voitures en stationnement.

Donc, le danger devait venir d'ailleurs.

Il attendit, le pistolet posé sur les genoux, les yeux presque clos. La douleur avait disparu et il se sentait merveilleusement bien. De nouveau, il se prit à rêver à un avenir souriant. Bien sûr, dans un Zaïre noir, aucun *mundelé* ne pouvait avoir un poste *officiel*. Mais il se contenterait de quelque chose de discret, et de juteux. Lopaka l'avait convaincu. Le mobutisme avait encore de beaux jours devant lui, à condition de faire quelques ajustements...

Il regarda sa Breitling *Premier* en acier qui ne l'avait jamais lâché en quinze ans d'Afrique. Souvenir de sa période de parachutiste dans l'armée belge. Son bracelet de requin était aussi inusable que le mécanisme.

Neuf heures et quart. Cela serait bientôt le moment.

CHAPITRE XIX

Malko s'était installé à une table au fond de *La Ciboulette*, face au bar et à l'entrée. Après mûre réflexion, il avait décidé de ne pas placer un dispositif à l'extérieur. Cela n'aurait pu être que des Marines, facilement repérables. Si Franz Smet venait au rendez-vous fixé par Willy Van Duys – ce dont il doutait –, il serait forcé de faire une incursion à l'intérieur du restaurant.

En revanche, il avait placé deux Marines, dûment « briefés », à une table en face du bar, dans un renforcement. On ne pouvait les voir en entrant. Pour parvenir à la table du patron du *Domino*, il fallait passer devant celle des deux « Américains ». Franz Smet serait donc pris entre deux feux.

Malko reporta son attention sur la table bruyante où Willy Van Duys avait pris place, en face de son hôte. Ils étaient douze et le repas touchait à sa fin. De temps à autre, le Belge se retournait vers Malko avec un clin d'oeil encourageant.

Tout à coup, la lumière s'éteignit !

Le poulx de Malko bondit à cent cinquante avant qu'il réalise qu'il s'agissait d'un anniversaire ! Ses doigts relâchèrent un peu la crosse de son pistolet. L'obscurité était totale. Les rires et les conversations bruyantes continuaient. On distinguait très vaguement les silhouettes des garçons continuant tant bien que mal leur service. Enfin, après un assez long moment, une serveuse émergea de la cuisine, portant le gâteau illuminé de bougies.

— Bon anniversaire ! crièrent en chœur les invités.

L'heureux récipiendaire se pencha et souffla enfin les bougies. Applaudissements. La lumière revint. Malko repoussa le Beretta 92 sous sa serviette.

Le cri aigu d'une femme, suivi d'un silence de mort, le figea. Il regarda la table d'anniversaire. Les onze convives fixaient avec stupéfaction et horreur le douzième. Willy Van Duys était effondré en avant, le visage dans son assiette. Comme s'il s'était brusquement endormi.

Malko se précipita, tandis que les voisins du Belge s'efforçaient de le redresser. Son visage était cireux, ses yeux vitreux. Comme s'il avait été foudroyé par une embolie. Malko aperçut sur le col de sa chemise une tache rouge qui s'élargissait. Il se pencha et distingua deux trous rapprochés, entourés d'un cercle noirâtre. Deux entrées de projectile

de petit calibre, qui s'étaient logés dans la boîte crânienne.

— Mon Dieu ! Il faut appeler un médecin ! cria sa voisine.

Malko se rua vers la sortie du restaurant. On pouvait difficilement être plus mort que Willy Van Duys. Le meilleur médecin du monde ne pourrait que lui fermer les yeux.

En face de *La Ciboulette*, la rue était vide. Quelqu'un était entré dans le restaurant pendant que la lumière était éteinte et avait tiré deux balles dans la tête de Willy Van Duys avec une arme munie d'un silencieux. Le brouhaha des conversations avait couvert les très faibles détonations. Ce ne pouvait être que Franz Smet. Il s'était méfié, ou avait été prévenu. Encore une piste coupée.

Si les écoutes américaines disaient vrai, il restait à Malko à peine plus de vingt-quatre heures pour découvrir la planque du Belge. Il ne fallait plus compter sur Bambolo, le petit *chégué*, ni sur Deogracias Pongo. Il ne restait que la traque systématique du colonel Bolongo. Une bonne vingtaine de villas à visiter en un jour.

Autant dire, une chance sur mille d'aboutir.

*

* *

Il n'y avait pas une boutique ouverte sur l'avenue du 30 Juin. L'opération ville morte devait se dérouler jusqu'à midi. C'était saisissant. Là encore, impossible de savoir qui manipulait directement cette action, mais il y avait tout lieu de penser que c'étaient les mêmes. Maintenant la manip était claire : il s'agissait de faire monter la tension au maximum jusqu'au lendemain, jour de l'enterrement du général Mahélé, qui allait marquer l'apogée de cette campagne de déstabilisation.

Malko était certain d'une chose : une manip spéciale était prévue ce jour-là. Mais laquelle ? Tous les ingrédients seraient réunis : la foule, l'émotion, un grand nombre de militaires bloqués pour la protection du ministre de l'intérieur de Kabila.

D'où allait partir l'étincelle ?

Un coup de klaxon. La voiture envoyée par l'ambassade était devant la grille. Phocas était parti très tôt, en compagnie du colonel Bolongo, faire la tournée des villas suspectes. Secouée par le meurtre de *La Ciboulette*, Mamie dormait encore. Devant l'audace de Franz Smet, Malko avait préféré ne pas la laisser seule et avait dormi dans la villa de feu Hughes Thomas.

On était le 11 juin. L'enterrement du général Mahélé avait lieu le lendemain.

*

* *

Le pick-up chargé de cinq Bérêts rouges remontait lentement l'avenue du 21 Novembre, comme chaque matin. Le véhicule quittait le camp Tshatshi vers huit heures pour effectuer une large boucle dans le quartier de Binza, assez loin dans le sud, et revenir ensuite par Binza-Campagne. En arrivant à la hauteur du cimetière de Kitembo, les militaires aperçurent une voiture qui brûlait dans une voie secondaire, à une centaine de mètres de l'avenue. Le chauffeur s'y engagea. Ce genre d'incident était le signe d'un hold-up commis par d'anciens FAZ. Plusieurs badauds regardaient brûler la voiture.

Arrivés à quelques mètres du sinistre, les soldats se trouvant sur le plateau du pick-up sautèrent à terre, l'arme à la bretelle, pour se diriger vers l'incendie. Le chauffeur demeuré dans la cabine vit s'approcher un Blanc de grande taille, souriant, qui ouvrit sa portière.

— C'est une voiture qui a pris feu. Vous avez un extincteur ?

Le soldat tutsi se pencha vers la droite. En un clin d'oeil, son interlocuteur sortit un poignard de commando et le lui planta jusqu'au manche dans le flanc. Le Tutsi s'effondra sans un mot. Aussitôt, le Blanc referma la portière à la volée et donna un coup de sifflet. Des armes apparurent dans les mains des « badauds ». Des pistolets 22 LR équipés de silencieux.

Ce fut un massacre.

Les soldats tutsis, pris par surprise, touchés en pleine tête, s'effondrèrent dans le sentier. Le Blanc passa auprès de chacun d'eux, lui tirant une balle dans l'oreille. Au fur et à mesure, ses complices prenaient les corps et les jetaient sur le plateau du pick-up.

Cinq minutes plus tard, le véhicule de l'Alliance repartait, emportant les corps allongés sur le plateau, recouverts d'une bâche. Un des Noirs, un ancien de la DSP, conduisait, suivi par la Daihatsu de Franz Smet. Maintenant, le Belge ne pouvait plus reculer. Le compte à rebours était commencé. Une demi-heure plus tard, ils franchissaient le portail de la villa. Personne ne pouvait remarquer le pick-up qui ne portait aucune marque distinctive, ayant été « réquisitionné ».

— Déshabillez-les ! lança le Belge.

Il surveilla les hommes en train de s'affairer autour des cadavres, les dépouillant de leurs uniformes et de leurs bérêts, mettant les armes de côté.

Au fur et à mesure que les cadavres étaient dépouillés, on les jetait dans la piscine vide, où demeurait un fond d'eau croupie, assez profonde pour les dissimuler. En vingt minutes, tout fut terminé. Les cadavres des six soldats tutsis étaient invisibles dans l'eau sale et leurs équipements prêts à servir.

Franz Smet se sentit mieux. Cette partie de son programme était la plus risquée. Il aurait suffi qu'un Tutsi soit sur ses gardes pour que tout échoue. Mais ils ne se méfiaient plus, surtout en groupe, et de

jour. Il n'y avait eu qu'à verser un jerrycan d'essence sur une vieille voiture pour amorcer le piège.

Franz Smet avait bien monté son affaire. Il lui fallait des uniformes, jusqu'aux bottes en caoutchouc, introuvables à Kinshasa. Et aussi les armes et les munitions qui allaient avec. En cas d'enquête, on pourrait prouver que c'étaient bien des soldats tutsis qui avaient tiré. Le jour venu, on irait les enterrer dans un cimetière ou on les jetterait dans le fleuve, pour qu'il ne reste absolument aucune preuve. Les bérets rouges aussi étaient importants. Seuls les Tutsis en possédaient.

Satisfait, le Belge décida de s'offrir une petite sieste. La saison des pluies n'arrivait pas à se terminer et il faisait horriblement lourd.

*
* *

Le colonel Bolongo semblait ravi. Prêt à reprendre sa tournée en compagnie de Sam Strudwick, il annonça :

— J'ai bien progressé. Il ne reste plus que dix maisons où Franz Smet pourrait se cacher. Je vais commencer à les vérifier une à une...

— Pourvu que vous ayez raison ! dit Malko. Il nous reste vingt-quatre heures.

À l'ambassade américaine, c'était la panique des grands jours. L'ambassadeur, prévenu par la CIA, avait demandé des renforts de Marines en prévision de troubles graves. La ville était parcourue par les défilés habituels et les soldats tutsis, de plus en plus nerveux, tiraient en l'air pour un oui ou pour un non.

Pendant que Malko faisait le point avec Irving Scott, la secrétaire passa à celui-ci un appel. L'Américain mit la main sur le combiné.

— C'est mon correspondant à l'état-major de Kabila, annonça-t-il.

Il écouta. Malko l'entendit faire chorus, promettre de faire son possible, puis il raccrocha, le visage sombre.

— Une patrouille tutsie a disparu. Elle devait revenir au camp Tshatshi à dix heures, elle n'est toujours pas là.

— C'est déjà arrivé ? demanda Malko.

— Jamais. Quelques Tutsis ont été assassinés, souvent pour des histoires de filles. L'un a été étranglé, près du camp, mais une patrouille *armée*, donc sur ses gardes, n'a jamais rien eu...

— Ils ont dû tomber dans un guet-apens, supposa Malko. Cela obéit à la même stratégie. On monte les deux parties l'une contre l'autre. Les hommes à la solde de Franz Smet...

L'Américain hocha la tête.

— Évidemment, les soldats sont très nerveux, ils pensent que leurs camarades ont été assassinés. Au moindre débordement demain, ils vont tirer dans le tas...

Un ange passa, une Kalachnikov en bandoulière.

Ils avaient affaire à un plan vicieux, bien préparé et qui devait réussir.

Le téléphone sonna à nouveau. Cette fois, c'était un Américain, mais le chef de la station de la CIA ne se dérida pas pour autant.

— C'est Bob Spencer, dit-il. Un des membres de la mission Richardson. Il m'annonce que Laurent-Désiré Kabila vient de s'envoler en grand secret pour Lumumbashi...

— Pourquoi ?

— Il a peur, laissa tomber l'Américain, il ne s'est jamais senti en sécurité à Kinshasa. Et comme ça, s'il y a de la casse, il pourra dire que ce n'est pas lui qui a fait tirer sur son peuple par les soldats rwandais. Seulement, si ça se passe mal, il risque de ne jamais revenir ici.

En Afrique, il valait mieux ne pas quitter les lieux. Surtout en période de crise.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Malko.

— Prier pour que votre ami Bolongo trouve la planque de ce foutu Belge.

*
* *

La journée s'était écoulée lentement. Malko, le cerveau vide, regardait CNN. Mamie tournait autour de lui comme une mouche, se déhanchant et minaudant. Elle voulait aller danser au *Savanana*... Il entendit le bruit du 4x4 de l'USDS qui rentrait. Le colonel Bolongo, épuisé, se laissa tomber à côté de Malko.

— Il n'en reste plus que trois ! annonça-t-il, mais j'ai dû m'arrêter, la nuit tombait. On recommencera demain matin.

Le jour de l'enterrement du général Mahélé.

Ils n'avaient plus aucune marge de manoeuvre. De guerre lasse, Malko consentit à aller au *Savanana*. Au moins, cela lui éviterait de broyer du noir.

Toujours la même ambiance. Mamie fila sur la piste, exhibant sa croupe tendue de Lastex argenté. Malko resta au bar, avec Phocas, plutôt morose. Une demi-heure plus tard, Mamie apparut, traînant une fille par la main.

— Elle a vu « Zizi électrique », annonça-t-elle triomphalement.

Le poulx de Malko monta à cent cinquante.

— Où et quand ?

— C'était devant le *free-shop*, dit la fille, il y a trois ou quatre jours. Il discutait avec mama Joséphine, du *New Jeans*. Puis il est monté dans une voiture blanche, une grosse « fumée » japonaise.

Joséphine ! Il ne manquait plus que cela.

— Phocas, on va au *New Jeans*, ordonna Malko.

Lorsqu'ils arrivèrent au restaurant, tout était éteint. Le barman leur dit que sa patronne était partie se coucher. Malko revint au *Savanana*, puis inspecta le *Seguin*, et se décida enfin, sur les indications de Phocas, à se rendre chez la jeune femme. Le veilleur de nuit de la villa leur apprit que Joséphine n'était pas là. Elle découchait souvent.

Malko retrouva Mamie au *Savanana* et soumit l'autre fille à un véritable interrogatoire. Sans succès. Une fois de plus, Franz Smet leur glissait entre les doigts.

Mamie était en chaleur. Malko dut danser, la tête ailleurs, et ils décidèrent finalement de rentrer. Là, ce fut Messaline ! La Danse aux sept voiles. Ivre morte, Mamie réclamait sa ration de sexe. Il aurait fallu être un saint pour lui résister. Malko se retrouva fiché dans sa croupe de rêve, qu'il laboura avec toute la force de sa frustration, s'enfonçant verticalement sur les fesses élastiques, comme une brute. Ravie, Mamie hurlait de bonheur.

*
* *

Les trois soldats qui gardaient l'entrée de la Dixième Rue, à Limeté, s'étaient réveillés avec le soleil. La veille au soir, leur « cantinière » était venue apporter son vin de palme et ses charmes. C'était désormais une routine bien établie. Elle restait une heure dans la voiture, prodiguant à chacun ce qu'il voulait, puis disparaissait. Et elle revenait le matin, apporter les chenilles frites et du vin de palme.

— La voilà, fit un des soldats.

Elle avançait sur la contre-allée de l'avenue Lumumba, son plateau en équilibre sur la tête, d'une démarche dansante. Heureuse de vivre, les seins en avant, la croupe orgueilleusement cambrée ; exacte comme une horloge. Elle s'approcha du 4x4, posa son plateau sur le capot et leur tendit trois bouteilles de vin de palme. Ils le buvaient tout de suite, car elle emportait les bouteilles vides. Elle les regarda les vider, les reprit et les quitta sur un sourire. Euphoriques, les soldats s'apprêtèrent à s'ennuyer une journée de plus. Il était un peu plus de huit heures.

*
* *

Franz Smet inspecta soigneusement l'équipement des six ex-membres de la DSP déguisés en Tutsis. Tout était parfait. Ils ressortirent le pick-up du garage et se disposèrent comme avant l'embuscade, pour sortir dans les allées tranquilles de La Gombé.

Le Belge jeta un coup d'oeil à son chrono Breitling *Premier*. 8 h 30. L'enterrement était à midi, le timing était parfait.

— On y va, dit-il.

CHAPITRE XX

Mamie tendit à Malko son Telecel qui sonnait déjà depuis un moment. De la douche, il ne l'avait pas entendu. La voix excitée du colonel Bolongo lui expédia une formidable décharge d'adrénaline dans les artères.

— Je l'ai trouvé !

Le poulx de Malko grimpa vertigineusement.

— Où est-il ? Dans quelle villa ?

— Celle de Moïse Ebona ! Mais il vient d'en sortir. Il se trouve dans un 4x4 blanc coréen, mais il n'est pas seul. Il est escorté de plusieurs soldats de l'Alliance, dans un pick-up.

Malko crut avoir mal entendu.

— Des soldats de l'Alliance ! Ce n'est pas possible.

— Si, si, ils sont sortis avec lui de la villa, au moment où j'arrivais. Dans le quartier Montfleury. Nous roulons en ce moment vers l'avenue du 24-Novembre.

Brutalement, Malko eut une illumination. Il s'était trompé. La manip du Belge était encore plus vicieuse que ce qu'il avait imaginé : il ne s'agissait pas de déchaîner les soldats tutsis en tuant plusieurs de leurs camarades, mais de se faire passer pour eux pour commettre des provocations ! Qu'on mettrait forcément sur le dos de Kabila !

— *Himmel Herr Gott* ! explosa-t-il, ne les lâchez *surtout* pas.

— J'espère qu'ils ne vont pas me repérer, fit le colonel, inquiet.

— Je vous rappelle dans cinq minutes, promit Malko.

Le temps de couper, il appela Irving Scott qui se trouvait déjà à son bureau.

— Nous avons retrouvé Franz Smet, annonça-t-il. Il est vraisemblablement en route pour commettre un attentat. Il faut l'arrêter.

Rapidement, il expliqua à l'Américain ce qui se passait.

— Je préviens le ministre de l'intérieur, dit aussitôt le chef de station de la CIA. Qu'on les intercepte...

Malko jura.

— Le temps que les Tutsis réalisent, il sera trop tard. Nous ignorons où ils vont et ce qu'ils veulent faire. Prévenez-les, mais agissons *nous-mêmes*.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez des Marines à l'ambassade. Prenez-en quelques-uns et

coinçons-les.

Il y eut un silence de mort à l'autre bout du fil.

— Vous ne voulez pas ? cria Malko.

— Vous vous rendez compte ! Vous me dites que ce sont *de faux* soldats de l'Alliance. Et si vous vous trompiez ?

— Nous ferons en sorte qu'il ne puisse y avoir d'erreur, plaida Malko. Si ce sont des vrais, en nous voyant, ils ne feront rien. Par contre, si j'ai raison... Ils sont six, d'après Bolongo, avec des Kalach. Il faut vous décider, Bolongo est avec Sam qui a un pistolet, c'est un peu léger.

L'Américain bascula.

— OK. Je prends quatre hommes avec moi et la voiture blindée de l'ambassadeur.

— Il faut faire vite, insista Malko, nous ignorons quand ils vont frapper... Pour le moment, ils remontent l'avenue du 24-Novembre.

— Ils vont donc rejoindre l'avenue du 30-Juin, conclut l'Américain. Retrouvons-nous dans dix minutes au coin de Bokassa et du 30-Juin. Je serai dans une Cadillac blindée noire.

*

* *

— Ils viennent de tourner dans l'avenue Kabinda, annonça le colonel Bolongo. On dirait qu'ils se dirigent vers Matangué.

— OK, nous arrivons, annonça Malko.

Arrêté avec Phocas au coin de l'avenue Bokassa, Malko venait d'apercevoir la Cadillac noire de l'ambassadeur américain en train de dévaler l'avenue du 30-Juin, conduite par un Marine. Trois autres se trouvaient à l'arrière. Tous avaient des M 16 équipés de M 79 et étaient en civil. Laissant Phocas dans la Cherokee, Malko prit place à l'avant de la Cadillac.

— Descendez Bokassa ! ordonna Malko. On va tomber dessus.

— Mais c'est un sens unique, sir, protesta, horrifié, le Marine au volant.

— Allez-y ! confirma Irving Scott.

Le Marine s'engagea dans l'avenue à contresens, phares allumés. Dans n'importe quel pays du monde, il n'aurait pas fait cent mètres. Là, à condition de monter un peu sur ce qui servait de trottoir, les gens s'écartaient. Le bon côté de l'Afrique. Malko rappela le colonel Bolongo.

— Où êtes-vous, maintenant ?

— Nous sommes sur le boulevard Sendwé et nous nous dirigeons vers le boulevard Lumumba, vers Limeté.

— Nous sommes derrière vous, confirma Malko. Nous devrions vous rejoindre d'ici une dizaine de minutes.

Les dents serrées, le Marine zigzaguait entre les divers obstacles. Un silence de mort régnait dans la voiture. Tout à coup, Malko comprit ce que Franz Smet préparait. Il se tourna vers Irving Scott.

— Limeté, dit-il, c'est là qu'habite Étienne Tshisekedi ? Là où nous sommes allés ?

— Exact.

— Ils vont l'assassiner ! lança Malko. Voilà pourquoi ils avaient besoin de tenues camouflées et de bérets rouges. Ils feront porter la responsabilité du crime aux soldats de l'Alliance, ce qui déclenchera de violentes réactions populaires ; il faut à tout prix les intercepter.

L'Américain ne semblait pas convaincu.

— Mais il y a justement des soldats de l'Alliance devant la résidence d'Étienne Tshisekedi, ils vont certainement intervenir...

— Écoutez, dit Malko, je ne suis pas dans la tête de Franz Smet. C'est seulement une hypothèse. Je peux me tromper. Seulement, si ce n'est pas le cas et qu'ils assassinent Étienne Tshisekedi, sans réaction de notre part...

Irving Scott blêmit.

— *For Christ's sake !* Ça foutrait la ville à feu et à sang. Surtout aujourd'hui.

Le Marine au volant poussa un ouf de soulagement en rejoignant le boulevard Sendwé, dans le bon sens. Il accéléra aussitôt, autant que le permettait le poids de la voiture. Il y avait pas mal de circulation sur le boulevard Lumumba et ils durent souvent rouler sur les bas-côtés. Enfin, Malko poussa un cri de joie.

— Voilà Bolongo !

Il venait d'apercevoir le 4x4 de l'USDS conduit par Sam Strudwick. Ils s'en rapprochèrent et le doublèrent, débouchant derrière un pick-up avec cinq Bérets rouges. Apparemment, des Tutsis, assis sur le plateau, la Kalach entre les jambes, et qui semblaient parfaitement calmes. L'un d'eux avait un Telecel à la main. Le Marine se mit à rouler à une vingtaine de mètres derrière eux.

Le coeur de Malko battait la chamade. Ils allaient très vite savoir si son hypothèse était juste... Ils approchaient de la Dixième Rue. Le pick-up continua son chemin.

— Vous vous étiez trompé, fit l'Américain soulagé. Heureusement !

Il n'avait pas fini de parler que le pick-up se rabattit à droite. Deux rues plus loin, un passage permettait de gagner la contre-allée et, en revenant sur ses pas, la Dixième Rue.

— Doublez ! cria Malko.

Le Marine obéit et, passant à gauche du pick-up, lui fit une queue de poisson. Ils s'engagèrent les premiers dans le passage entre la voie principale et la contre-allée. Remontant ensuite celle-ci, la Cadillac blindée arriva au coin de la Dixième Rue. Un 4x4 était stationné sur le

bas-côté herbeux, une portière ouverte. Malko aperçut un béret rouge. Les soldats de l'Alliance. Il sauta de la voiture et courut vers le véhicule arrêté. Stupeur : il y avait bien trois soldats à bord, mais ils semblaient plongés dans un profond sommeil ! Malko revint en courant à la Cadillac.

— Il y a quelque chose d'anormal, dit-il. On dirait que ces soldats ont été drogués. Maintenant, j'en suis certain, ils veulent tuer Tshisekedi. Bloquez la rue.

Au moment où le Marine manoeuvrait, le pick-up surgit de la contre-allée et dut stopper. Le 4x4 blanc était juste derrière lui. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un Béret rouge sauta du pick-up et ouvrit le feu à la Kalach sur la Cadillac.

*
* *

Les projectiles de la Kalach s'écrasèrent avec un bruit sourd sur la carrosserie blindée. Le pare-brise s'étoila. Un second Béret rouge se joignit au premier, arrosant d'un feu nourri la grosse Cadillac. Si elle n'avait pas été blindée, tous ses occupants auraient été mis hors de combat... Cette fois, il n'y avait plus de doute.

— *Fire ! Fire !* hurla Irving Scott.

Deux des Marines sautèrent à terre du côté opposé au pick-up et ouvrirent à leur tour le feu, protégés par le blindage de la Cadillac. Il y eut un plouf sourd. Atteint par une grenade de M 79, le pick-up se transforma en une boule de feu. Le soldat au volant sauta à terre enveloppé de flammes. Transformé en torche vivante, il courut se rouler dans un fossé.

Les passants s'enfuyaient dans toutes les directions et tous ceux qui veillaient devant la villa d'Étienne Tshisekedi étaient soit couchés dans le fossé, soit à l'abri à l'intérieur. Tout fut terminé en moins d'une minute. Les cinq Bérets rouges gisaient sur le sol, tués ou blessés, et le sixième achevait de brûler. Les trois Bérets rouges du 4x4 de l'Alliance ne s'étaient même pas réveillés... Malko aperçut le 4x4 blanc qui escortait le pick-up faire marche arrière. Un Blanc était au volant. Cela ne pouvait être que Franz Smet.

— Il faut le rattraper, cria-t-il.

Les deux Marines n'eurent même pas le temps de remonter. La Cadillac démarra brutalement, passant même sur un des corps étendus sur la chaussée. Le 4x4 blanc remontait vers le nord. Mais il n'allait pas assez vite pour semer la Cadillac. Il tourna dans le boulevard Sendwé, puis de nouveau vers le sud, dans Bienguesa, avec sûrement l'espoir de semer ses poursuivants...

Hélas, cinq cents mètres plus loin, le boulevard était barré, à la hauteur de la place des Victoires, par des groupes d'étudiants en train

de réquisitionner les voitures pour leur défilé en l'honneur du général Mahélé.

— On va le coincer, exulta Malko.

*
* *

— *Godferdom* !

Franz Smet venait d'apercevoir le groupe compact de jeunes gens qui occupaient la place de la Victoire. Impossible de passer. Il jeta un coup d'oeil au rétroviseur et aperçut la Cadillac noire à une centaine de mètres. Pas une seule rue transversale ! Il fallait forcer le passage. Il verrouilla les portières et fonça, mais très vite un mur humain l'arrêta. Entouré d'étudiants surexcités, hargneux, agressifs qui frappaient aux vitres fermées. Il tenta de poursuivre son chemin, mais on s'accrochait à ses pare-chocs, des étudiants étaient montés sur son capot, tambourinaient sur le pare-brise tandis que d'autres tentaient de forcer les portières.

Fou de rage, il dut s'arrêter. Les coups pleuvaient sur la carrosserie. Impossible de discuter avec la foule. Il savait qu'à pied, il était perdu, car ses poursuivants le retrouveraient facilement dans ce quartier indigène... Il était partagé entre l'incompréhension et la fureur. Comment ses adversaires avaient-ils pu l'intercepter ? Maintenant, il n'avait plus qu'un but : gagner le fleuve et trouver une pirogue.

Une odeur de brûlé lui sauta aux narines. Un jeune homme était allé prendre un peu d'essence à la station Shell voisine et s'approchait avec un chiffon enflammé ! Ils allaient incendier le véhicule. On jeta le chiffon sous la voiture et des flammes commencèrent à courir le long de la carrosserie, dans une odeur de peinture brûlée... Il allait griller vif ! Fou de rage et de terreur, Franz Smet ouvrit la portière et sauta à terre, aussitôt entouré d'une meute hurlante et menaçante. À coups de poing, de pied, il se fraya un chemin en direction de la station Shell, espérant y trouver un véhicule.

Il y était presque parvenu lorsqu'il ressentit une violente douleur au côté. Un *chégué* venait de le poignarder ! D'un réflexe automatique, Franz Smet sortit à son tour son poignard et voulut frapper le gosse. Mais dans la bousculade, il rata sa cible. La lame de son poignard frappa au cou une marchande de beignets prise dans la foule, son plateau sur la tête. Le sang jaillit de sa gorge, son plateau se renversa et elle s'effondra, les carotides tranchées.

Franz Smet ne lui survécut que quelques secondes...

La foule s'acharna sur lui, le faisant d'abord tomber à terre, le bourrant de coups, lui jetant d'énormes pierres. Il cessa très vite de résister, assommé, les membres brisés. Il eut encore le temps de voir un homme arriver avec un vieux pneu, le jeter sur lui, et

l'enflammer...

Lorsque Malko et les Marines parvinrent à la station Shell, Franz Smet n'était plus qu'un cadavre carbonisé dans une horrible odeur de caoutchouc brûlé. Calmés, ses meurtriers le regardaient paisiblement. Son 4x4 achevait de brûler lui aussi. Insensibles, les étudiants tournaient autour de la place des Victoires, cherchant d'autres véhicules à réquisitionner.

*

* *

Mamie se tenait très droite, presque décente dans une robe rose qui s'arrêtait quand même à mi-cuisse et semblait peinte sur elle ; mais elle n'avait ni perruque, ni boucles d'oreilles. Muette d'intimidation d'être invitée à dîner dans la luxueuse villa occupée par Irving Scott. Par les baies donnant sur le Zaïre, on apercevait de l'autre côté du fleuve les traînées de balles traçantes et les explosions de mortiers, à Brazzaville.

Le colonel Bolongo était assis en face de Phocas, lui aussi très intimidé.

Solennellement, un maître d'hôtel en veste blanche fit le tour de la table, remplissant les flûtes de Taittinger Comtes de Champagne, blanc de blancs 1986.

Irving Scott leva sa flûte pleine de liquide pétillant.

— À votre perspicacité, mon cher Malko. Vous avez évité une catastrophe à ce malheureux pays.

Tous l'imitèrent. Mamie vida sa flûte d'un coup. Elle ne se sentait plus. Depuis le matin, elle était l'heureuse propriétaire des dollars « Terminator » et l'avenir lui souriait. Malko désigna le colonel zaïrois.

— Sans le colonel Bolongo, je n'y serais pas arrivé...

Nouveau toast. On en fut très vite à la seconde bouteille de Taittinger. Les explosions venant de Brazzaville juste en face imitaient très bien un feu d'artifice. Deux jours s'étaient écoulés depuis la mort de Franz Smet et l'attentat manqué contre Étienne Tshisekedi. La journée du 12 juin n'avait pas été calme. D'abord les gens du quartier, persuadés que les Bérêts rouges étaient venus tuer leur idole, avaient étranglé les trois soldats de l'Alliance endormis, très probablement drogués...

Il avait fallu l'intervention personnelle d'Irving Scott auprès du ministre de l'intérieur pour que les Tutsis ne se vengent pas. Heureusement, on avait identifié les six morts du pick-up, tous d'anciens DSP et reconstitué l'histoire, diaboliquement vicieuse. Tshisekedi assassiné par de prétendus Bérêts rouges, la population de Kinshasa, pour venger son leader, aurait déclenché une insurrection anti-Kabila aux conséquences incalculables. Il avait fallu deux jours de

palabre pour faire comprendre aux militaires tutsis ce qui s'était réellement passé. La découverte dans la piscine des cadavres de leurs camarades y avait beaucoup aidé. Des rumeurs folles couraient à Kinshasa... « Terminator » était venu lui-même égorger Tshisekedi. Les Tutsis s'étaient entretués... Dans la journée, un étudiant avait été tué juste après l'enterrement du général Mahélé. Cela faisait beaucoup de morts pour une seule journée, mais le calme était revenu et aucune autre manif n'était prévue.

— Je viens d'apprendre quelque chose d'intéressant ! annonça Irving Scott. Le général Lopaka a quitté Brazzaville. Il s'est débrouillé pour gagner l'aéroport où un petit avion privé l'a emmené à Pointe-Noire.

Les écrevisses étaient délicieuses, relevées au pili-pili. La viande importée d'Afrique du Sud fondait dans la bouche... Mais Mamie commençait à s'ennuyer. Son regard énamouré ne quittait pas Malko. Elle, la petite pute du *Savanana*, se trouvait à un grand dîner de *mundelés* avec son amant ! Cela la grisait tellement qu'elle se déchaussa et glissa sa jambe sous la table, à la rencontre de Malko. Ce dernier sentit des doigts de pied agiles commencer à le masser... Tandis que la conversation continuait.

— Le cas du colonel Bolongo est arrangé ? demanda-t-il.

— Tout à fait, affirma l'intéressé. J'ai été reçu par le ministre de l'intérieur et autorisé à regagner ma maison. On m'a même rendu ma Mercedes. J'ai seulement perdu mes vêtements. Celui qui m'a rendu la voiture portait un de mes costumes. Je lui ai fait remarquer et il m'a juste dit : « Ça, c'est vrai ! C'est de la chance, nous avons la même taille. »

Tout le monde rit, sauf Mamie, en train de pousser sournoisement Malko vers le plaisir.

*
* *

— Regarde !

Déhanchée, allumeuse en diable, Mamie montrait à Malko le lit recouvert de faux billets de cent dollars !

— Demain, je les change, fit-elle, je voulais en profiter avec toi ce soir.

Ils étaient tous les deux plutôt gais après quelques bouteilles de Taittinger bien glacé. Malko caressa la poitrine de la jeune Noire qui, aussitôt, fit passer sa robe par-dessus sa tête, virevoltant pour qu'il puisse l'admirer. Sa croupe était comme un aimant. Il la prit à pleines mains, tandis qu'elle achevait ce qu'elle avait commencé à table. Ensuite, elle se jeta à plat ventre sur les faux billets de cent dollars.

Malko la contempla quelques instants, savourant d'avance ce qu'il

allait faire. Puis il s'allongea sur elle et l'embrocha d'un seul élan. Jusqu'au fond de ses reins. Mamie soupira, s'étira, soulevant ses hanches pour se faire prendre encore plus profondément. Ce fut une cavalcade historique. Malko n'en pouvait plus de cette croupe de folie, qu'il passa la nuit à perforer dans toutes les positions. Mamie n'en avait jamais assez. À la fin, c'est elle qui allongea Malko sur le dos. Après une savante fellation, elle vint s'empaler sur lui, le torse très droit, et commença à se balancer d'avant en arrière en chantant une vieille mélodie villageoise. Jusqu'à ce que le frottement déclenche chez elle un magnifique orgasme qui entraîna Malko une ultime fois...

Ils s'allongèrent ensuite sur les billets froissés. Malko se sentait bien. D'avoir vengé Hughes Thomas qu'il n'avait pourtant jamais connu, et empêché une catastrophe dans un pays qui en avait déjà connu beaucoup. Le lendemain, la Swissair l'amènerait à Zurich puis à Vienne.

Mamie se pencha à son oreille, fière comme Artaban.

— Tu sais, Bolongo m'a dit qu'il allait me prendre comme « deuxième bureau ». Il s'occupera aussi de mon argent. Je vais acheter une grande « parcelle » pour la famille, et puis une boutique. Mais chaque fois que j'irai danser au *Savanana*, je penserai à toi.

Une série d'explosions de mortier, de l'autre côté du fleuve, rappela à Malko que la mort continuait à rôder. Il s'en était tiré une fois de plus. Jusqu'à quand ?

Mamie se retourna. Elle avait l'habitude de dormir à plat ventre. Malko posa la main au creux de ses reins, puis suivit doucement la courbure extraordinaire de sa croupe. Si le nez de Cléopâtre avait changé la face du monde, les courbes de Mamie avaient peut-être sauvé le Zaïre d'un nouvel avatar.

FIN

Notes

- [1] Téléphone portable en usage à Kinshasa. [Ret]
- [2] Merde ! [Ret]
- [3] Comité international de la Croix-Rouge. [Ret]
- [4] Habitants d'origine tutsie de l'est du Zaïre. [Ret]
- [5] Ferry-boat sur le Zaïre entre Kinshasa et Brazzaville. [Ret]
- [6] Forces armées zaïroises. [Ret]
- [7] Garçons des rues. [Ret]
- [8] Union démocratique pour le progrès social. [Ret]
- [9] Petit. [Ret]
- [10] Blanc. [Ret]
- [11] Personnes chargées d'accompagner les personnalités et de leur faciliter les démarches administratives. [Ret]
- [12] Mouvement anticomuniste angolais. [Ret]
- [13] Alliance des forces démocratiques de libération. [Ret]
- [14] « Bonjour, patron », en swahili. [Ret]
- [15] Directeur des opérations. [Ret]
- [16] Une voiture aux glaces teintées. [Ret]
- [17] Affaires. [Ret]
- [18] 70 francs. [Ret]
- [19] Pantalons très ajustés. [Ret]
- [20] Écrevisses. [Ret]
- [21] Baise-moi. [Ret]
- [22] Le fils de Mobutu. [Ret]
- [23] Barrage. [Ret]
- [24] Fusil-mitrailleur russe. [Ret]
- [25] Taxi collectif. [Ret]
- [26] Baise-moi. [Ret]
- [27] Vous avez des dollars ? en swahili. [Ret]
- [28] Récompense. [Ret]
- [29] La pute. [Ret]
- [30] Ça fait du bien, hein ! [Ret]
- [31] Prends. [Ret]
- [32] Plaisanterie liée à la fluctuation de la monnaie. [Ret]